

Henry Bordeaux

LE CHÊNE ET LES ROSEAUX

1934

Les hommes austères ne devraient pas avoir d'enfants.

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

À FRANÇOIS MAURIAC

Mon cher ami,

Nul ne s'est réjoui plus que moi de l'annexion de votre jeunesse à notre vieille Compagnie, l'Académie française. Je me souviens que, dans un numéro spécial qui vous était consacré en l'honneur de votre réception, la Gazette des Escholiers *de Bordeaux qui est publiée par cette école Sainte-Marie où vous avez fait vos premières études, un de vos anciens camarades, rappelant les longues cérémonies de la Semaine Sainte auxquelles vous preniez part avec passion, vous comparait à* un îlot de ferveur sur des lagunes. *Quelle heureuse formule pour peindre votre œuvre ! Elle flambe comme un incendie sur les marécages contemporains.*

Certes, elle laisse des cendres brûlantes. Mais j'en vois surtout la flamme. Parmi ces figures de la Bible qui tentent de représenter la face de Dieu, vous devez sans doute préférer celle où Il est comparé à un Buisson Ardent. Sur les feux rouges de ce Buisson Ardent se détachent les ombres de vos personnages chargés de tout le poids de ce mal de la chair ou de l'esprit dont vous les accablez.

Dans mes campagnes de Savoie, après les moissons, on rassemble les détritus et les mauvaises herbes dont on fait un grand tas et l'on y met le feu. Ce sont les covasses. *Volontiers je comparerais vos romans à ces* covasses *qui nettoient la terre de ses souillures et qui, le soir, sous le ciel bas d'automne, lancent leurs hautes flammes purificatrices.*

Laissez-moi vous offrir, en témoignage de mon amitié pour votre œuvre et pour votre personne, ce livre, le Chêne et les roseaux, *qui se relie à quelques-uns de mes premiers romans,* la Peur de vivre, les Roquevillard, le Lac noir. *Le lecteur y retrouvera même l'un ou l'autre de leurs protagonistes devenus des personnages épisodiques. Il y retrouvera la même atmosphère de temps et surtout les mêmes lieux, Chambéry et ses environs, ces campagnes de Savoie où je passe mes étés et souvent mes automnes, où j'aime toujours autant à m'égarer dans les bois ou les prairies.*

Peut-être y découvrira-t-il quelque chose de plus, cet amour de la vie qui m'est venu de mon enfance, de ce Pays sans ombre *que représente pour moi cette enfance. Amour que je me suis efforcé de transmettre et sans quoi les jours décolorés seraient vains et stériles. Rien de bon ni de durable ne se fait sans cet amour de vivre qui seul chasse la peur et qui seul permet d'affronter les inévitables épreuves. Sans doute peut-il être dangereux dans ses excès. Mais je crois ses excès moins redoutables que ceux de la crainte et de la restriction.*

J'ai rencontré dans ma jeunesse celui qui représente ici le Chêne parmi les roseaux. J'ai admiré sa grandeur. Elle n'a rien laissé après lui. Où donc était la roulure de ce bel arbre de la forêt humaine ? Intact à l'extérieur, il la portait en lui. Le vice de l'esprit, qui est l'orgueil intellectuel, peut à lui seul détruire les dons les plus nobles, comme ces gelées de printemps qui, flétrissant les fleurs, suppriment les moissons futures…

H. B

Nice-Cimiez, ce 18 avril 1934.

I

LA RUMEUR PUBLIQUE

Était-ce possible ? Les bonnes femmes s'abordaient à la sortie des premières messes, place Métropole devant cette cathédrale qui reçut les cortèges et célébra les *Te Deum* des princes de la maison de Savoie et qui fut violée sous la Révolution par l'assemblée nationale des Allobroges, rue Saint-Antoine devant Notre-Dame, l'ancienne chapelle des Jésuites devenue église paroissiale, devant Saint-Pierre-de-Maché qui dessert le faubourg, à l'angle des jardins du château, devant le prieuré de Lémenc qui est le plus ancien établissement religieux de Chambéry et qui est spécialement visité pour son Sépulcre où douze statues monumentales représentent la mise au tombeau. Elles s'abordaient mystérieusement, soit qu'elles fussent encore sous l'influence – trop souvent momentanée – de l'office sacré, soit qu'elles n'osassent s'aventurer qu'avec crainte sur un terrain aussi brûlant :

— Il paraît qu'*il* a quitté sa charge.

— Il paraît qu'il l'a quittée par force.

— Il paraît qu'on va l'arrêter.

— Vous croyez qu'il ira en prison ?

— Pourquoi n'irait-il pas comme les autres ?

— Avec son nom ?

— On y va toujours avec son nom.

— Oui, mais c'est le nom de son père.

— Oh ! le vieux n'y est pour rien.

— Il faut toujours payer pour son fils.

— Il a de quoi.

— On n'est pas responsable de la faute d'autrui.

— On est toujours responsable de ses enfants.

— Il leur a donné le plus bel exemple.

— Mais enfin qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, voilà !

Et l'une ou l'autre vieille, mieux informée ou se donnant pour telle,

racontait à voix basse.

Dans les boutiques de la rue de Boigne aux belles arcades élevées à la manière de celles de Turin et qui part de la fameuse fontaine des Éléphants, destinée à commémorer les victoires remportées aux Indes par le général qui fut le bienfaiteur de la ville, pour aboutir à la façade du château des Ducs, dans les magasins de la place Saint-Léger qui est le cœur de l'ancienne petite capitale et qui, autrefois, était traversée par l'Albane aujourd'hui recouverte, dans les cafés répandus un peu partout, la même question se posait, avec moins de circonspection et des attaques plus directes :

— Alors, ses confrères l'ont vomi ?

— Oui, il est destitué.

— Et la prison ?

— Ça va venir.

— On n'osera pas.

— Et pourquoi ?

— À cause du père.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Le vieux paiera. Il n'y aura pas de scandale.

— Il ne paiera pas. Il serait ruiné.

— Oui, mais l'honneur.

— Oui, mais la misère.

— Il a tant d'orgueil.

— Plus que de fortune.

— Les paris sont ouverts. La prison ou la liberté ?

— La prison. La prison.

— Oui, mais le père ?

Car une certaine férocité flotte dans l'air provincial où les nombreuses gens qui s'ennuient ont besoin de secousses et, les évitant avec soin dans leur propre vie, les cherchent dans la vie des autres par le moyen de la calomnie ou même de la vérité.

Au Palais de Justice on était tout de même mieux renseigné. Mais la rumeur publique déforme les rapports les plus exacts et les plus précis et n'en laisse subsister qu'une légende généralement offensante pour les parties en cause. En l'espèce, la légende n'était pas en défaut. Les hommes de loi, magistrats, avocats, avoués, huissiers connaissaient la procédure. Personne n'ignorait, ni au parquet, ni à la barre, que des plaintes avaient été déposées par les personnes intéressées à la

Chambre des notaires. Celle-ci avait dû se constituer en chambre de discipline et charger son syndic du rôle de commissaire. Cette chambre de discipline, tant les faits étaient graves, n'avait pu se contenter des peines légères, rappel à l'ordre, censure simple, censure avec réprimande, par le moyen desquelles le confrère est invité à mieux remplir ses obligations professionnelles à l'avenir et à y montrer plus de réserve et de scrupule, ou tout au moins plus de circonspection. Elle avait dû provoquer directement, non pas même la suspension, mais la destitution de maître Pascal Hamel, au nom si connu et si estimé dans la Savoie tout entière. La destitution ne peut être prononcée que sur une poursuite engagée devant le tribunal réuni et jugeant disciplinairement. Les faits allégués étaient donc bien pertinents pour que le tribunal n'eût pas hésité à chasser l'indigne officier ministériel. Et même cette destitution serait-elle considérée comme un dénouement suffisant pour apaiser la vindicte publique ?

Déjà l'on parlait à mots couverts entre confrères du barreau d'une intervention possible et même probable du parquet renvoyant le coupable devant la Cour d'assises pour abus de confiance et détournement de fonds. De petits employés retirés, ayant confié à leur notaire le soin de vendre un immeuble, l'avaient chargé de placer pour le mieux de leurs intérêts le produit de la vente et le mandat n'avait pas été exécuté. Il en était de même pour les fonds provenant de la succession de la marquise de L… que le notaire avait retirés de la liquidation et qu'il n'avait pas déposés, après le délai imparti par la loi, à la Caisse des dépôts et consignations. Des emprunts hypothécaires n'avaient pas davantage été touchés par les emprunteurs. La clientèle de Me Pascal Hamel allait du monde aristocratique à celui des plus petites bourses. Comment en eût-il été autrement avec la considération qui de son père était descendue sur lui pour l'investir de la confiance générale ?

Les foudres de la loi allaient-elles tomber sur cette famille honorée depuis tant d'années dans le pays, depuis plusieurs centaines d'années où les Hamel avaient toujours exercé des professions juridiques, membres du Sénat de Savoie, avocats ou notaires ? C'était l'objet d'une discussion entre gens de robes :

— Mauvaise cause, déclarait Me Porterieux qui, précisément, à la barre plaidait assez volontiers les causes les plus scabreuses avec un talent acéré et venimeux, mais qui savait d'avance que celle-ci lui échapperait.

— Il y aurait matière à une belle plaidoirie, affirma Me Bastard qui était le roi des assises, en lissant sa belle barbe noire.

Le petit avoué Coulanges, très soigné de sa personne, fin, courtois et musqué, montra son scepticisme aimable :

— Oh ! l'affaire ne viendra pas au rôle.

— Et pourquoi ?

— Parce que Me Hamel, le père, désintéressera les créanciers.

— Toute sa fortune y passerait, objecta Bastard qui tenait particulièrement à l'argent et gonflait ses notes d'honoraires.

— Elle y passera, dit nettement Me Roquevillard qui n'avait pas encore pris la parole.

Mais on le savait très lié avec les Hamel, père et fils.

Porterieux fit dévier la conversation, comme s'il convenait d'éviter de mettre en cause le père du coupable, ou comme si l'on redoutait son évocation.

— Mais où donc, lança-t-il afin de provoquer les racontars ou les témoignages, aurait passé tout cet argent ? Car les détournements atteindraient un chiffre considérable.

— Qu'il ne faut pas exagérer, rectifia François Roquevillard.

— Mais si, mais si, considérable, et en peu de temps.

— Les femmes, prononça Bastard qui passait lui-même pour galant.

— Les femmes ? Pas la sienne dans tous les cas.

— La sienne aussi.

— Comment, la sienne aussi ?

— Vous ne connaissez donc pas cette charmante Lina venue de Suse, de l'autre côté des Alpes, et si peu apte à la vie quotidienne ? Le coulage a dû prendre des proportions incalculables dans son ménage, car elle ne s'occupe que de musique quand elle ne lit pas des romans anglais.

— Cela n'explique rien. Ces honnêtes passe-temps ne coûtent pas cher.

— Cela contribue à expliquer. Elle ne s'est jamais refusé une fantaisie, ni une robe ni un voyage. Et puis, elle ne s'est jamais doutée des mœurs de son mari.

— Elle les apprendra à l'audience.

— Elle n'y viendra pas, reprit Me Roquevillard.

— Mais quelles mœurs ? insista Porterieux.

— Déplorables, mon cher, déplorables. Une liaison à Aix avec une masseuse qui tient maintenant un institut de beauté, une autre à Grenoble avec une gantière qui est devenue patronne. Vous devinez le commanditaire. Sans compter ce qu'on ignore.

— Oui, le jeu au Casino d'Aix et les soupers à la villa des Fleurs.

— Ah ! non, vous vous trompez. Jamais rien d'apparent. Tout s'est passé en catimini, subrepticement, clandestinement. Pascal Hamel n'est pas l'homme du grand jour. C'est le raseur de murailles que vous ne prendrez jamais sur le fait, qui sauvegardera toujours les apparences.

— Hypocrisie ?

— Non, peur.

— Peur ? De qui ? De la Chambre des notaires ou des maris de ces dames ?

— Oh ! la Chambre l'a protégé aussi longtemps qu'elle l'a pu faire. Et quant aux maris de ces dames, ils passent pour complaisants et il le faut croire puisqu'ils ont bénéficié de la commandite.

— De qui alors ?

— Mais de son père.

Pour la seconde fois, ce seul mot glaça les paroles comme l'apparition d'un fantôme. Cependant l'appel du rôle commençait et les avocats s'engouffrèrent dans le prétoire.

Quel était donc l'homme dont chacun ne prononçait le nom qu'avec crainte et révérence, au seuil des églises, dans les boutiques et les cafés, et au Palais même, et qui, seul peut-être, protégeait encore le coupable contre la loi ? Son grand âge, sa science juridique et la dignité incomparable de sa vie imposaient pareillement le respect. Personne ne l'avait jamais trouvé, ne l'avait jamais pu trouver en défaut. Il avait toujours raison et il n'avait jamais failli. C'était un vieillard de soixante-quinze ans, si maigre qu'il flottait presque dans la redingote cérémonieuse et soignée dont il se vêtait et dans laquelle il semblait avoir été déposé à sa naissance plutôt que dans des langes. L'hiver il ne prenait même pas la peine de passer les manches du pardessus d'une coupe surannée dans lequel il se drapait. Le soleil, la pluie, le vent, le froid, la neige le laissaient pareillement insensible, comme si les éléments déchaînés étaient sans pouvoir sur ce corps décharné et spiritualisé. Son visage rasé portait une couronne de cheveux blancs soulevés en désordre et ses joues sans couleur paraissaient diaphanes. Sa haute taille se voûtait légèrement comme ces peupliers trop grêles que le vent tord. Mais c'était plutôt à un chêne qu'on l'eût comparé si le physique, résistant comme l'acier, eût montré plus de robustesse apparente. Car son caractère ne s'était jamais courbé. Rien ne l'avait pu faire dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée dès sa jeunesse et qui, sans doute, devait aboutir à la perfection. L'abord froid et distant, la voix brève, il montrait autant de rigidité dans les principes que de fière courtoisie dans les relations ;

mais cette courtoisie n'était-elle pas entachée de quelque mépris ? Il manifestait sa grandeur dans les circonstances ordinaires et mesquines comme dans les importantes. Il semblait indifférent à la fortune qui l'avait favorisé comme aux succès de la barre, comme aux places et aux honneurs : indifférent peut-être parce qu'il se mettait au-dessus. L'adversité n'aurait sans doute pas plus raison de lui que le bonheur : il les porterait d'une âme égale.

On citait de lui ce mot prononcé en pleine audience, avec une autorité presque désinvolte en face des magistrats, dans une affaire assez délicate qu'il fallait éclaircir :

— La preuve que ma cause est juste, c'est que j'ai accepté de la plaider.

Personne ne trouva l'argument déplacé.

Au moment de la réunion de la Savoie à la France, en 1860, quarante ans auparavant, il avait été de ces notables qui se mirent à la tête du mouvement annexionniste, avec le marquis Léon Costa de Beauregard, le baron Hubert de Mièges, le docteur Gaspard Denarié, etc., sans doute à cause d'une communauté de langue, d'intérêts et de caractères, mais aussi à cause de la politique antireligieuse de Victor-Emmanuel, roi de Piémont, qui menaçait Rome et malgré l'amitié vouée et gardée à la Maison de Savoie. L'empereur Napoléon III distribua des croix de la Légion d'honneur à ces messieurs. Joachim Hamel refusa toujours de porter la sienne, estimant qu'on ne devait pas recevoir de récompense pour l'affirmation de ses convictions.

Resté veuf après la naissance d'un troisième enfant qui coûta la vie à sa mère, il s'était enfermé dans son deuil sans accepter d'en sortir. En vain des matrones attentives, et même des douairières et des ecclésiastiques, avaient-ils comploté de le remarier. Il avait repoussé leurs avances comme aussi les avances, plus directes et plus dangereuses, de veuves ou même de jeunes filles qui, le voyant si beau et si triste, et surtout si distingué, se promettaient de le consoler, dussent-elles se mettre à son service et presque à ses genoux comme l'avait fait, disait-on, sa première femme, tant il exerçait d'influence et de rayonnement, de loin surtout, car de près il glaçait. Bientôt ces tentatives aux échecs sans cesse renouvelés cessèrent à la suite d'une circonstance quasi mémorable et répandue malicieusement dans la cité.

Un matin qu'il se rendait à la messe – il fréquentait, le matin, tantôt l'église et tantôt la nature, retrouvant pareillement Dieu à l'office et dans l'espace ou le sentant pareillement loin de lui entre les murs et hors des murs – il avait croisé une dame qu'il avait saluée. Un de ses amis le rejoignit sur ce coup de chapeau :

— Vous saluez cette dame ?

— Sans doute : c'est Mme X…

— Vous vous êtes trompé ; c'est la petite Emma, une coureuse. Elle ne sort pas, elle rentre.

— Ah !

Il ne laissa échapper que cette exclamation, mais dès lors, pour éviter de se tromper et d'égarer ses saluts en faveur de créatures de mauvaise vie, il avait cessé de saluer les femmes. Il passait dans les rues, absorbé, le regard absent, supprimant de l'humanité tout un sexe condamné en bloc. Ce sexe faible, condamné en bloc, s'aperçut bientôt de son dédain collectif et se détacha de lui. Les femmes, pas plus que les hommes, ne s'attardent volontiers aux sièges inutiles. Il fut considéré par elles comme une sorte de monstre, mais un monstre vénérable qui commande à la fois l'admiration et l'éloignement.

Peu à peu il s'était retiré de la barre et ne revenait guère au Palais que pour tirer d'embarras quelque prêtre mal en point qui avait besoin d'un défenseur gratuit, ou pour plaider l'une ou l'autre cause importante où son concours était réclamé par d'anciens clients. La demi-retraite où il se complaisait était, disait-on, peuplée d'études théologiques. Il la passait tantôt à Chambéry dans son hôtel de la rue Juiverie, et tantôt dans sa propriété de campagne, à l'extrémité de la commune de Cognin, appelée la Ratière, au bord du ravin du Forezan. Une de ses filles, Agnès, ne s'était pas mariée, vivait avec lui, tenait son ménage, glissait dans sa maison de ville et dans sa maison des champs comme une ombre silencieuse et effacée. L'autre, Angèle, l'aînée, qui lui ressemblait avait été d'une beauté miraculeuse, et l'était encore à quarante ans dépassés. Elle avait épousé un soyeux de Lyon, Félix Dutillois. Enfin, le plus jeune, son fils Pascal, était aujourd'hui le héros des conversations, l'homme à la mode, destitué par le tribunal de sa charge de notaire et menacé d'emprisonnement.

Oserait-on l'arrêter ? Ne se souviendrait-on pas de tous les services rendus par des générations de Hamel, administrateurs des deniers publics, des hospices et des établissements de bienfaisance, conseillers probes et généreux, distributeurs d'aumônes ? Mais, pour éviter la prison et couper court à toutes menaces de poursuites criminelles, ne fallait-il pas tout d'abord désintéresser les créanciers ? Le notaire n'y pouvait suffire avec son seul patrimoine, ni même avec la fortune de sa femme s'il réclamait assistance à cette délicieuse et délicate Italienne incapable du moindre effort dans la vie et de la moindre résolution. Comment ne s'était-il pas encore confié à son père et ne l'avait-il pas appelé à l'aide ? Comment lui avait-il dissimulé les embarras où il s'enlisait comme on s'enlise dans la boue des marais, au point que le

vieillard, seul dans Chambéry, ignorait sa destitution, mais qui donc aurait l'audace de l'avertir ? Cette conversation entre gens de loi au Palais de Justice avait-elle mis à nu sa plaie secrète ? Ne connaissait-il plus, ou n'avait-il connu, en fait de sentiment filial, que la peur ?

Cependant le procureur général, M. Laverrier-Nivoire, évoquant personnellement l'affaire dont s'entretenait toute la ville, avait mandé à son cabinet, dans son domicile particulier, rue du Château, le procureur de la République, M. Vallerois. Il estimait pusillanime la conduite de celui-ci qui penchait volontiers vers les accommodements et les transactions. Lui-même, très inféodé au pouvoir, dévoré d'ambition et aspirant à un avancement qui l'appellerait enfin à Paris où se distribuent les places et se groupent les influences, pensait abattre, avec le fils coupable, le père orgueilleux et atteindre, en éclaboussant ce nom vénéré, tout le parti conservateur et modéré qui, rallié ou non à la République, gardait encore, dans les campagnes plus que dans les villes du département, une autorité électorale. On était au lendemain de l'agitation causée dans le pays par l'affaire Dreyfus et des funérailles de Félix Faure. Le bloc républicain s'était reconstitué avec le ministère Waldeck-Rousseau. La lutte anticléricale battait son plein et le ministère préparait une loi sur la liberté d'association, sauf pour les congrégations qui devraient recevoir des autorisations spéciales encore indéterminées. Les journaux, à l'avance, discutaient ce projet avec âpreté. La France divisée s'usait dans la paix. Dès lors, n'était-ce pas servir les intérêts du gouvernement que de jeter à terre un des chefs de l'opposition catholique en Savoie ?

Le procureur de la République ne partageait pas l'avis de son supérieur hiérarchique. Il se contentait d'une carrière modeste pourvu qu'elle fût honorable et il mettait son honneur à comprendre les hommes, à excuser leurs faiblesses, à leur tendre même la perche pour les sortir de l'abîme ou du fossé. On le moquait parfois au Palais pour ce rôle de terre-neuve, mais, peu accoutumé à rencontrer au parquet tant d'humanité, on l'entourait d'une sympathie qui le protégeait et lui valait un prestige particulier.

— En voilà assez, commença M. Laverrier-Nivoire. Il faut arrêter Me Pascal Hamel, sans quoi il gagnera la Suisse voisine ou l'Italie, plus rapprochée encore.

— Ce n'est pas à craindre, monsieur le Procureur général. D'ailleurs, il y aurait l'extradition.

— Pourquoi tergiverser ?

— Parce que je mets en première ligne l'intérêt des créanciers. Les Hamel combleront le déficit, j'en suis certain, et pareront jusqu'au dernier sou. Il me semble, dès lors, que la destitution est une peine

suffisante. Elle est même infamante au point de vue professionnel.

— Ni la destitution du notaire, ni le règlement de toutes les créances ne doivent arrêter les poursuites criminelles.

— Ne serait-ce pas, monsieur le Procureur général, un excès de sévérité ? Ces poursuites bouleverseraient Chambéry où le nom des Hamel est spécialement considéré. Elles risqueraient, par surcroît, de blesser si cruellement M. Hamel, le père, qu'il refuserait de participer à la liquidation.

— Eh ! qu'il refuse ! Il deviendra le complice de son fils. C'est parfait.

— Et les créanciers ?

— Les créanciers ? Leur sort m'est égal. Ce qui importe, c'est la justice.

— Elle serait pour eux meurtrière.

— Elle l'est toujours pour quelqu'un. Vous ne voyez donc pas l'avantage qui résulte pour nous de ces poursuites ? La condamnation aux assises devient une condamnation politique. Les Hamel représentent l'opposition. C'est l'opposition que nous tenons à la gorge. Comment perdre une pareille occasion de l'étrangler ?

— M. Joachim Hamel est un vieillard. Il a derrière lui tout un passé de probité. Aujourd'hui il est à la retraite et ne prend nulle part aux batailles électorales. N'y aurait-il pas, au contraire, quelque grandeur à le ménager, à se rappeler les services qu'il a rendus ?

— Quels services ?

— Mais à l'annexion dont il fut un des promoteurs.

— C'est déjà oublié.

— Sous l'Empire où il administra bénévolement les hospices. Pendant la guerre où, déjà trop âgé pour servir, il dirigea une œuvre pour les blessés. Au Conseil général, au Conseil municipal dont il fut membre pendant vingt ou trente ans, à la Commission départementale où il fut chargé du budget. Je vous assure, monsieur le Procureur général, qu'il représente une valeur indiscutable et qu'il serait bon de s'en souvenir en faveur de son fils.

— Non, non, votre pitié est absurde. Cet homme considérable sortira demain de sa demi-retraite pour se mettre à la tête des protestations que ne manquera pas de soulever la prochaine loi sur les congrégations. Son nom même peut devenir un porte-drapeau. Il faut l'abattre aujourd'hui. Il faut l'abattre sans retard.

— Il n'est pas en cause.

— Soyez tranquille : l’opinion publique l’y mettra.

— Ce serait injuste.

— Peu importe. Quand on a des scrupules, monsieur, on n’entre pas dans la magistrature : on se fait cultivateur, maçon, emballeur ou rentier. Ce sont métiers sans conséquence. Allez et ne faites pas attendre plus longtemps à Me Pascal Hamel son mandat d’arrêt.

Il ne restait donc plus à M. Vallerois qu’à exécuter les ordres du Parquet général. Avant de regagner son bureau au Palais de Justice, le procureur de la République voulut rendre visite à l’aumônier de l’hôpital, l’abbé Beffroy avec qui il était fort lié à cause d’un goût commun pour les archives locales. Nul ne les connaissait mieux que ce prêtre déjà âgé, disposant de nombreux loisirs et formé par de bonnes études d’archéologie et d’histoire. Plus d’une fois, le magistrat l’avait consulté à l’occasion de procès de sorcellerie ou de superstitions qui expliquaient, sans les justifier, des crimes ou des délits singuliers et mystérieux au premier abord. Cette visite n’était pas sans risques. Un savant système de fiches commençait à tendre ses réseaux autour des fonctionnaires dans ce pays dont la prétendue liberté faisait la gloire du régime. Mais M. Vallerois ne consentirait jamais à subordonner ses démarches à son avancement. Ne convenait-il pas qu’il mît au courant de la mauvaise tournure que prenait l’affaire Hamel le seul ecclésiastique de sa connaissance ? Peut-être les forces religieuses de la ville se grouperaient-elles derrière le grand vieillard qu’on voulait sacrifier pour séparer sa réputation de celle de son fils et pour lui maintenir son auréole.

À sa profonde surprise, quand il eut, réclamant le secret, annoncé la prochaine arrestation du notaire et sa répugnance à l’ordonner, il vit frétiller l’aumônier comme s’il lui avait apporté une bonne nouvelle. Le nez surtout, que l’abbé portait long et large ensemble, semblait remuer comme une voile qui s’emplit de vent. La figure se creusait d’un rictus qui voulait être joyeux et se confondait avec une grimace et tout le corps maigre et osseux s’agitait.

— Ah ! Ah ! Je reconnais la main de Dieu. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

— Je ne comprends pas, mon cher abbé.

— Mais oui. L’orgueil est le vice capital, le vice de l’esprit plus dangereux et plus difficile à déraciner que celui de la chair, fragile mais vite rassasiée et lasse.

— Où donc est cet orgueil sur qui vous appelez la vengeance céleste ?

— Où il est ? Chez M. Joachim Hamel. L’avez-vous jamais vu rire,

sourire, plaisanter ? Saint Thomas l'avait dépeint à l'avance.

— Saint Thomas ?

— Parfaitement. « L'homme qui ne plaisante jamais, a écrit saint Thomas, qui ne reçoit pas la plaisanterie et ne favorise jamais le jeu est un rustre et il est odieux à son prochain. » Je me suis assis à la table de M. Joachim Hamel plus d'une fois, il y a longtemps. Elle était frugale plus que de raison. Quand on invite les gens, ce n'est pas pour leur infliger maigre chère. Mais surtout l'hôte vous glaçait.

Le magistrat esquissa un geste désapprobateur. Un mauvais dîner n'est pas suffisant pour jeter l'anathème sur celui qui l'a offert. Déjà le prêtre poursuivait son réquisitoire :

— Cette rigidité sans faiblesse est une calamité. Elle rend impossibles les multiples accommodements de la vie.

Et M. Vallerois se souvint que l'aumônier avait fait partie avec l'avocat du Conseil d'administration des hospices et que celui-ci n'avait jamais consenti à autoriser des virements qui, sans être légaux, donnaient des facilités et ne se pouvaient confondre avec des malversations. Les laïques se montrent parfois en affaires plus timorés que les ecclésiastiques qui détestent le contrôle et se fient, dans un désordre apparent, à leurs habitudes de probité. Là non plus le magistrat ne pouvait approuver son interlocuteur. Mais les attaques prirent un autre tour, un tour inattendu, un tour théologique.

— Savez-vous que j'ai découvert le défaut de cette admirable cuirasse ?

— Quel défaut ?

— Eh bien, je suis en mesure de démontrer que M. Joachim Hamel est un janséniste.

— Un janséniste ? Mais il n'y en a plus.

— Il y en a beaucoup plus qu'on ne croit. Avez-vous remarqué les noms de ses enfants : Pascal en souvenir de l'auteur des *Provinciales,* Angèle à cause de la Mère Angélique de Port-Royal, et Agnès à cause de la Mère Agnès.

— Simple coïncidence.

— Coïncidence voulue, cherchée, imposée.

— Mais le jansénisme n'a jamais exercé en Savoie ses ravages.

— En Savoie peut-être, la question est encore à élucider, mais j'étudie précisément ses survivances après les faux miracles au tombeau du diacre Pâris. Il y en eut dans le Forez, à Lyon, en Dauphiné où certain abbé Marion fonda la religion de Parménie sur la montagne de ce nom au-dessus de l'Isère. Quand vous disposerez de quelques

heures, je vous mettrai au courant de mes travaux. Pour le moment, fiez-vous à moi. Je suis en train de voir clair dans la prétendue sainteté de M. Joachim Hamel et je reconnais dans la menace qui pèse sur lui la main de la Providence.

— Moi qui venais vous demander, monsieur l'aumônier, de réunir autour de lui toutes les forces catholiques pour le soutenir dans son malheur immérité.

— Un malheur n'est jamais immérité. Joseph de Maistre a déclaré que, lors même que nous semblions injustement atteints dans le présent, nous expiions ainsi des fautes passées, trop souvent inconnues.

— Enfin, vous ne nierez pas qu'il est aujourd'hui en Savoie l'incarnation de l'honneur et de la probité.

— À tort, monsieur le Procureur, à tort. Ou plutôt il en donne une image altérée.

— Alors vous l'abandonneriez ?

— Il s'est voué lui-même à la solitude.

— Le parti conservateur ne vous suivra pas et lui demeurera fidèle.

— Oh ! vous ne connaissez pas ses puissances d'ingratitude et d'oubli.

— Et vous les encourageriez ?

— Je ne les encourage pas, je les constate. Quant à M. Joachim Hamel, je vois en lui l'adversaire le plus dangereux, parce qu'il est dissimulé : un hérésiarque.

L'aumônier s'était levé et paraissait en proie à un grand trouble intérieur. Il croyait avoir démasqué un ennemi, mais cet ennemi était malheureux. Il était pris entre la charité et la théologie. Ses préférences allaient à celle-ci. La vue des plaies humaines à l'hôpital l'avait rendu indifférent et même dur. M. Vallerois, comprenant l'inutilité de toute insistance, se retira sur ces mots :

— Vous affirmez, monsieur l'abbé, et vous n'êtes pas infaillible. Prenez garde de vous tromper.

L'aumônier eut un rictus condescendant. Lui aussi connaissait le vice de l'esprit et ne s'en doutait pas.

Revenu au Palais de Justice, le procureur de la République se mit en mesure d'exécuter les ordres de son chef hiérarchique. Cependant il voulut tenter une dernière démarche. Puisque le père du coupable ne savait rien, il fallait à tout prix l'avertir. On ne pouvait lui laisser apprendre par les journaux locaux l'arrestation de son fils. Informé, il prendrait sans doute les devants en acceptant de désintéresser les créanciers. Ce règlement n'empêchait pas, juridiquement, les

poursuites, mais il atténuerait sans nul doute les rigueurs de la condamnation. Le jury, il fallait l'espérer, en tiendrait compte, comme il tiendrait compte des services rendus par Joachim Hamel à la cité au cours d'un demi-siècle de vertu. Mais comment avertir celui-ci ? Puisqu'il appartenait au barreau, un de ses confrères ne pourrait-il se charger de cette mission délicate ? Le plus désigné était Me Roquevillard qui avait été, autrefois, attaché à son cabinet comme avocat stagiaire, qui était son voisin de campagne à la Vigie proche la Ratière, et qui entretenait avec lui des relations amicales. Le procureur fit donc appeler François Roquevillard et lui expliqua ce qu'il attendait de lui. L'avocat souleva des objections : ne pouvait-on se contenter de la destitution, si tous les créanciers étaient payés en capital et intérêts ? Il comprit qu'il se heurtait à une décision formelle et venue de haut.

— C'est bien, dit-il, j'y vais.

Et il prit le chemin de la rue Juiverie où habitait celui qu'il considérait comme son maître et autour de qui la solitude se creusait déjà comme un fossé. Cependant Joachim Hamel, confiné dans sa vie intérieure, n'avait aucun soupçon du drame où son nom et sa race risquaient de sombrer.

II

LE CADRE ET L'HOMME

La rue Juiverie où habitait Joachim Hamel était autrefois, avant le percement de la rue de Boigne aux majestueuses arcades, la rue aristocratique de Chambéry. Elle se nommait ainsi parce qu'elle donnait accès au quartier réservé aux Juifs, mais elle servait de passage aux cortèges qui se rendaient au château. Un arc de triomphe était alors dressé à son entrée. Christine de France, quand elle épousa l'héritier de Savoie, fut promenée en triomphe sous les colonnes et les écussons d'or et un jeune garçon, fils d'un sénateur, niché dans le fronton, lui chanta des vers quand elle apparut sur sa haquenée.

Les membres du Sénat et les gentilshommes de la Cour avaient là leurs hôtels. Le plus beau, le plus vaste, le mieux orné était l'hôtel d'Allinges qu'un incendie consuma presque en entier en 1887 et qui appartenait à cette famille d'Allinges dont la généalogie égalait celle des maisons royales et dont l'un des plus illustres représentants fut ce Joseph, marquis de Coudrée, chevalier de l'Annonciade, cornette blanche de la maison de Savoie, lieutenant général du duché, qui fut ambassadeur à Vienne, à Londres et à Paris. L'hôtel d'Allinges doublait le château des ducs quand celui-ci n'était pas disponible. Ainsi reçut-il tour à tour l'infant d'Espagne, don Philippe, la princesse Joséphine de Savoie avant son départ pour Versailles où elle allait épouser le comte de Provence, le général de Montesquiou, commandant l'armée française lors de l'invasion révolutionnaire.

Joachim Hamel occupait dans la même rue et presque en face un hôtel de moindre importance, l'hôtel de Morand, célèbre pourtant par la présence de Joseph de Maistre qui s'y maria en 1786 : « Mon cher, écrivait alors Maistre à un ami, vous croirez sans peine que le mariage, pour l'homme tant soit peu sage, se fait comme le salut, avec crainte et tremblement. » Il épousait Mlle de Morand qu'il surnomma plus tard Mme Prudence à cause de son caractère méticuleux et timoré : « Elle n'affirmera jamais, disait-il, avant midi, que le soleil s'est levé, de peur de se compromettre. » Il l'honora, la respecta, la vénéra, mais elle l'ennuya. Joachim Hamel qui faisait de Joseph de Maistre une de ses lectures favorites l'approuvait de considérer le mariage comme le salut « avec crainte et tremblement ». Son mariage, à lui, n'avait pas duré. Mais il avait porté ses fruits, deux filles et un fils en quatre ans, après

quoi cette épouse qu'il avait amenée, toute tremblante et craintive, non devant le mariage, mais devant le mari, était morte jusque dans son souvenir inaccessible aux larmes qui sont une faiblesse interdite à un homme digne de ce nom. La mort des êtres chers faisait pour lui partie des tristesses de la vie qui nous est donnée pour nous éprouver.

Ces hôtels du vieux Chambéry étonnent aujourd'hui le visiteur. Ils s'ouvrent habituellement par un portique qui donne sur une cour autour de laquelle se rangent les bâtiments. Sauf l'ornementation de quelques colonnades, de galeries en arc allongé, de fenêtres à meneaux, ils sont d'aspect rude et austère. Ils communiquent souvent entre eux par des allées qui font un réseau de voies intérieures où l'étranger se perd, où les habitants circulent aussi aisément que dans les rues et qui servent à dissimuler les démarches secrètes et les clandestines amours. Assez généralement percés de peu de fenêtres, ils sont privés de soleil, noirs et sombres, mélancoliques et mystérieux, favorables à ces vies d'autrefois, domestiques et enfermées, limitées aux obligations strictes, mais élargies par des rapports prolongés avec la pensée de Dieu et l'examen de soi-même, peu adaptés aux existences actuelles tournées vers l'extérieur et avides de jour, de lumière, de chaleur et de bruit à quoi répondent mieux les nouveaux quartiers bâtis dans la périphérie.

Joachim Hamel travaillait dans son cabinet qui recevait assez mal, presque avec brutalité, la clarté mourante de cette soirée de juin déjà chaude et prolongée. Il travaillait, ou plutôt il méditait, ayant fermé ses dossiers, sur *La Cité de Dieu* de saint Augustin dont il goûtait la rigueur, diminuant l'homme, pétri de boue et de péché depuis la chute au paradis terrestre, en face de la toute-puissance de Dieu, maître de nos destinées. Cette pièce, fraîche jusque dans le plein été, était tapissée de livres de droit et de traités de théologie. Cependant elle était ornée de trois gravures qui eussent réjoui l'abbé Beffroy dans l'assurance de son diagnostic. On ne pouvait se méprendre en effet à leur signification. Les deux qui se faisaient pendant de chaque côté de la cheminée à auvent avaient été offertes à l'avocat par la plus singulière cliente qu'il eût défendue, mais elles valaient pour lui mieux que les plus importants honoraires. L'une représentait le *Pèlerinage de Piété* et l'autre la *Distribution des aumônes à Port-Royal-des-Champs.* Dans le *Pèlerinage de Piété* deux ecclésiastiques, en soutane et rabat, se promènent dans la campagne. Celui de gauche, au profil pur, montre du doigt le passage d'un livre ; celui de droite, plus usé et fatigué, s'appuie sur un bâton, écoute et approuve son compagnon. À l'arrière-plan s'aperçoit le clocher de Port-Royal-des-Champs. C'est le diacre François de Pâris qui parle à M. Firmin-Louis Tournus, prêtre. La légende explique : *L'amour de la pénitence les a unis par les liens de la vérité et de la charité.* Ce méchant quatrain est inscrit au bas, traduit du

latin :

Leur gloire était l'obscurité,
Leur richesse la pauvreté.
S'immoler par un long supplice.
Faisait leur souverain délice.

La distribution des aumônes à Port-Royal-des-Champs, gravée par Magdeleine Hortemets, tandis que l'autre est l'œuvre de Restout, est moins agressive. Tandis que la première honore avec tant de sérénité la mémoire de ce fameux diacre Pâris dont le tombeau, au commencement du dix-huitième siècle, fut le théâtre de tant de scènes de démence et de convulsions, celle-ci représente tout simplement l'entrée de l'ermitage de Port-Royal dans la vallée de Chevreuse : sous la voûte, les pauvres reçoivent les vivres et les vêtements. Des retardataires s'empressent, tandis que ceux qui sont déjà pourvus examinent avec soin, et sans doute avec méfiance, les dons qui leur ont été attribués. Un cavalier, un peu à l'écart, veille à ce que tout se passe dans l'ordre. Ce n'est pas l'aumône joyeuse et jetée un peu au hasard. C'est la charité réglementée, organisée. C'est la charité-devoir, ce n'est pas la charité-élan.

Or Joachim Hamel n'avait pas choisi lui-même ces images qu'il tenait, pourtant, à garder devant les yeux, suspendues à une place d'honneur, non pour la beauté des gravures à quoi il était insensible, mais pour leur sujet. Elles lui avaient été données par une vieille dame excentrique de Chambéry, Mme veuve Perthuis, décédée depuis peu à un âge avancé, qui passait pour pratiquer une religion à elle, refusant les sacrements en raison de son indignité, n'entrant pas dans les églises dont le luxe et les ornements lui paraissaient incompatibles avec la grandeur divine, mais vénérant chez elle, comme une relique, le crâne d'un ancien évêque protestataire de Serres dans les Basses-Alpes, département dont elle était originaire. Ce Jean Soanen avait grossi le nombre des évêques soulevés contre la bulle *Unigenitus* et de ce fait avait été suspendu de ses fonctions épiscopales et exilé par ordre du roi. Les Jansénistes, qui formaient alors une petite communauté à Lyon recrutée parmi des familles honorables, le considéraient comme un saint. Un aïeul de Mme Perthuis l'avait enseveli en Allemagne où il était retourné pour chercher son crâne. Mais la mâchoire inférieure manquait. Par suite de quelles circonstances, compliquées mais authentiques, cette mâchoire inférieure tomba-t-elle entre les mains d'un antiquaire de Lyon, le récit en serait inutile. Le brocanteur ne savait que faire de son os quand le commissionnaire de Chambéry, informé par hasard, prévint Mme Perthuis qui en fit l'acquisition pour la

somme de mille francs. Le commissionnaire réclamant une commission que l'antiquaire refusait de payer, l'affaire vint devant le tribunal de Lyon et Mme Perthuis fut mise en cause. Me Hamel la dégagea de cette aventure juridique dont le palais lyonnais s'était diverti, en gratitude de quoi elle avait offert les gravures. L'abbé Beffroy qui surveillait les agissements de la dame Perthuis commença à cette occasion d'avoir des doutes sur l'orthodoxie de l'avocat dont l'intransigeance, au Conseil d'administration des hospices, l'avait déjà considérablement gêné et par là même révolté.

Mais, sur la table de travail, un autre cadre se dressait en évidence, soulevé par une barre d'appui. D'habitude un homme de pensée aime à reposer ses regards sur la photographie de sa femme ou de ses enfants, spécialement s'il a perdu l'un ou l'autre. Joachim Hamel eût méprisé cet hommage à une morte ou à des vivants qui dépendaient de lui. C'était donc la reproduction du tableau de Philippe de Champaigne qui est une des gloires du Louvre et qui représente la mère Agnès, abbesse de Port-Royal, et la sœur de Sainte-Suzanne, fille du peintre, rassemblées dans la cellule de celle-ci. La sœur de Sainte-Suzanne qui n'a pas l'usage de ses jambes est étendue sur une sorte de chaise longue dans sa robe blanche qui fait ressortir la croix noire, les mains allongées comme si elle n'avait pas la force de les tenir soulevées ; auprès d'elle, à genoux, la mère Agnès prie les mains jointes. Le miracle qui va jeter bas de son grabat la malade et lui rendre le pouvoir de marcher et même de courir, ce miracle dont le tableau est l'ex-voto, ne s'est pas encore accompli. Ou plutôt il est accompli déjà dans les yeux des deux religieuses dont la foi est au-dessus des souffrances et des misères, et comme indifférente au détail extérieur de la guérison. Dieu fera ce qui Lui plaît. D'avance tout, de Lui, est accepté.

Mais cette leçon d'acceptation peut donner lieu à deux interprétations : celle de la confiance dans la volonté divine qui veille sur chacun de nous et n'est jamais sourde à nos prières, si elle connaît mieux que nous ce qui nous convient, celle aussi du choix de Dieu qui s'arrête sur les prédestinés et repousse les autres à son gré, puisque sa puissance est infinie et que la liberté de l'homme n'est pas illimitée. La religion de Me Hamel, qui était le moteur de ses actes et le régulateur de sa vie, qui lui avait donné la force de supporter le veuvage et de consacrer toute une part de son talent et de son travail aux œuvres de bienfaisance, était-elle une religion d'amour ou de crainte ? Il ne se révélait à personne, s'il était épié dans la ville par la horde des envieux, sans compter le zèle immodéré de l'abbé Beffroy.

Enfin, suprême ornement de ce cabinet de travail froid et sévère, le masque mortuaire de Pascal tachait de blanc un panneau de la

muraille. Les clients de la campagne s'en détournaient avec horreur, comme d'un revenant. L'un d'eux affirmait que c'était la tête d'un condamné à mort qu'on avait desséchée. Elle accentuait le caractère rigide et réfrigérant de la pièce, déjà impressionnante par la hauteur du plafond et le mauvais jour versé par les grandes fenêtres.

François Roquevillard, quittant le Palais de Justice et prenant par les ruelles pour arriver plus vite au but, approchait de la rue Juiverie sans avoir trouvé comment il aborderait la cruelle mission dont il était chargé. Était-il vraisemblable que Joachim Hamel ignorât totalement la déconfiture de son fils ? Aucun des clients lésés n'avait-il porté ses griefs jusqu'à lui, d'autant plus que plusieurs d'entre eux avaient été ses propres clients ? Sans doute devait-il soupçonner tout au moins les embarras financiers du notaire, sinon les fautes professionnelles qui l'avaient conduit à la destitution et qui allaient être l'objet d'un renvoi devant la Cour d'assises.

Cependant, quand il fut introduit auprès de son ancien patron, il eut la sensation qu'il se heurtait à un mur de pierre. Tout accoutumé qu'il fût à ces désastres et à ces désordres familiaux dont un avocat réputé reçoit la confidence, il eut froid dans le dos à la pensée qu'il lui faudrait tout à l'heure atteindre en plein cœur un homme qu'il mettait au-dessus de tous les autres et qui peut-être, chose pire que toutes les blessures qui saignent, refuserait d'accuser le coup. Me Hamel l'accueillit avec cette grâce hautaine qui donnait du prix à ses moindres paroles aimables. Il tenait son visiteur en estime particulière, bien qu'il le blâmât d'élever avec trop d'indulgence et même de gaîté sa nombreuse progéniture : l'éducation, à son gré, réclamait plus de sévérité et de distance et ne s'accommodait ni de la camaraderie, ni de la familiarité. François Roquevillard, pour gagner du temps et préparer les voies, commença par lui demander des nouvelles de ses enfants :

— J'ai aperçu en entrant, dit-il, Mlle Agnès toujours un peu timide et effacée.

— Ce sont les meilleures vertus des femmes.

— Mme Dutillois se plaît-elle toujours à Lyon ?

— Elle m'annonce sa visite. Je l'attends un de ces prochains jours. Elle se plaint à mots couverts – je n'eusse pas accueilli d'autres plaintes – de son mari. Je la rappellerai à l'obéissance qu'elle a jurée solennellement d'observer en se mariant.

— Et Pascal ?

— Il va bien, je suppose, car il n'est pas venu me voir depuis quelque temps. Sans doute son étude l'absorbe-t-elle. Je ne saurais l'en blâmer, goûtant avant toutes choses la conscience professionnelle. Sa femme vit dans la musique et les fleurs. Et sa fille, la petite Aline qui

doit avoir sept ou huit ans, je ne sais plus au juste, s’ennuie ici et n’y reste pas. Je la vois rarement.

Avec quel mépris à peine dissimulé il avait prononcé cette phrase : *elle vit dans la musique et les fleurs !* Et comme François Roquevillard comprenait l’ennui de la petite fille amenée dans cette maison sans soleil et sans joie ! Mais il avait entendu avec stupeur la déclaration relative à la conscience professionnelle, car elle témoignait de la plus complète ignorance. Il fallait donc tout apprendre au malheureux père aveuglé. Courageusement il préluda par des considérations générales sur la difficulté des affaires et la mauvaise chance qui paraît s’acharner contre l’un ou l’autre officier ministériel. Bref, l’étude de maître Pascal Hamel avait subi des averses. Puis il ajouta après une suspension :

— Vous ne le saviez pas ?

— Comment l’aurais-je su ? Mon fils ne me fait pas de confidences.

— Mais vous n’avez entendu parler de rien ?

— Je vis en compagnie de saint Augustin, de Pascal et de Bossuet et non avec ces gens-là.

Ces *gens-là,* c’était la ville entière, dédaignée et laissée de côté dans ses petites agitations et ses combats mesquins de chaque jour à quoi il n’entendait plus se prêter.

— C’est que, reprit François Roquevillard, votre fils a dû quitter son étude.

— Pourquoi donc ? Il l’a vendue ? Sa femme sans doute veut l’entraîner en Italie. Elle a la manie des voyages.

Délibérément il accusait les femmes, une femme, comme s’il s’en tenait à l’axiome biblique : la femme est la désolation du Juste. Le Juste devait s’abstenir de leur commerce : pour lui-même la mort y avait pourvu.

— Non, non, protesta son visiteur, Mme Pascal Hamel n’y est pour rien.

— Alors je ne comprends pas. Un homme doit travailler jusqu’à l’âge de la retraite. Mon fils est trop jeune pour songer au repos.

— Il n’y a pas songé volontairement.

Cette réponse tomba comme une pierre dans un lac paisible où le cercle provoque à la surface liquide des cercles qui vont s’élargissant. Joachim Hamel parut se recueillir, tandis que François Roquevillard n’osait continuer. Puis le premier rompit le silence :

— Je devine, cher ami, que vous m’apportez une mauvaise nouvelle. Ne vous contraignez plus. Ne sommes-nous pas tous deux des hommes ? Ne suis-je pas au bout de ma vie ? Je tiens à tout savoir.

Il ouvrait lui-même la porte secrète. Son ancien stagiaire, son cadet d'une quinzaine d'années, presque un vieillard lui aussi, mais qui gardait un air de jeunesse et de force intactes, lui voulut prendre la main avec émotion. Il ne parut pas comprendre ce geste dont la signification était claire :

— Allez, allez donc. Ce n'est pas une démission, n'est-ce pas, c'est la destitution qui est infamante pour un notaire.

Roquevillard acquiesça d'un mouvement de tête.

— Pour la destitution, prononcée par le tribunal jugeant disciplinairement, il faut des faits graves, très graves. Les pires à nos yeux. Des détournements, des malversations, peut-être des escroqueries. Parlez, mais parlez donc.

— Les choses ne se passent pas ainsi, mon ami, mon cher maître. Il y a des entraînements, des compromissions, même des aberrations où la volonté se perd. On se sert des fonds déposés ou confiés avec la persuasion de les rendre au plus vite. L'abîme se creuse, non d'un coup, mais peu à peu.

— Ne plaidez pas, cher ami, je vous en prie. Des faits, rien que des faits.

— Les faits, vous les devinez. Des emprunts hypothécaires non réalisés, la liquidation d'une succession non déposée à la Caisse des dépôts, les fonds d'une vente d'immeuble non remis.

Joachim Hamel s'était levé et se promenait de long en large dans son vaste cabinet de travail. Il recevait la tempête sans chercher à se mettre à l'abri. Il mesurait le désastre et l'évaluait à son prix exact :

— Mais, dit-il, s'interrompant dans sa marche, la destitution n'est pas suffisante. C'est la prison qui convient à ce misérable.

Il jugeait son fils et il le condamnait sans rémission :

— Précisément, il faut la lui éviter.

La dernière partie de la mission s'accomplissait d'elle-même.

— Ah ! dit le vieillard, on le poursuit donc ?

— Le procureur de la République, M. Vallerois, s'y refusait. C'est lui qui m'a averti et qui m'envoie vers vous. Mais il a reçu des ordres du Procureur général.

— Qu'il les exécute et que le coupable soit condamné !

Révolté par cette inflexibilité, Roquevillard protesta :

— Non, non, il y a des circonstances atténuantes, et vous pouvez l'aider, le sauver.

— L'aider, le sauver, me faire son complice ? Pour qui me prenez-

vous ?

La réponse, le visiteur l'eut sur les lèvres : *pour un père.* Mais il ne la prononça pas, l'estimant injurieuse. Que se passait-il d'ailleurs au juste dans le cerveau et dans le cœur de ce justicier sans entrailles ? Avec un homme aussi fermé et aussi absolu, le pouvait-on savoir ? Déjà celui-ci poursuivait son impitoyable enquête :

— À tous ces crimes ou ces délits il y a une cause. Où donc ont passé tous ces fonds non restitués ? À quoi ont-ils été employés ? Au jeu, au baccara d'Aix ?

— Non.

— Alors, alors, aux femmes ?

Aucune dénégation ne venant, c'était bien cela. Il eût préféré le jeu. Les femmes, la femme, c'était pour cet homme austère l'ennemie, la pécheresse, le danger, l'horreur. Il eut un geste de répulsion et de dégoût, comme si cette révélation lui donnait la nausée. Que son fils lui ressemblait peu et comment avait-il pu engendrer un tel débauché, lui qui, après le décès prématuré de sa femme, s'était cloîtré dans son veuvage sans regret et s'était abstenu de tout péché de la chair, domptant ses désirs et matant, par quelle volonté formidable et sans cesse tenue en haleine ! cette chair de corruption ! Les générations pouvaient-elles être si dissemblables ? Que fallait-il penser de l'hérédité et de l'expiation des fautes des pères par les fils ? Il était sûr de n'avoir transmis aucun germe de dépravation. Devait-il accuser la pauvre morte ensevelie dans le silence après ses trois accouchements rapprochés, et qu'il n'avait jamais pris la peine d'interroger, comme si la compagne enchaînée par le mariage ne valait pas d'être analysée et approfondie puisqu'elle était liée pour toujours ?

Comme François Roquevillard le voulait convaincre de ne pas abandonner l'inculpé et d'intervenir, au contraire, pour le couvrir de sa réputation de probité après avoir désintéressé les créanciers, il coupa court à cette intervention :

— Tout à l'heure : nous en parlerons tout à l'heure. Une chose est plus pressante.

— Laquelle ?

— Mander le coupable.

— L'accusé.

— Non, le coupable puisqu'il a été destitué.

— Vous désirez le voir ?

— Immédiatement. Je suis son père. Je passe avant les juges. Le premier juge, c'est moi.

Il sonna et le vieux valet de chambre Sulpice qui servait son maître depuis quarante ans montra sa tête blanchie :

— Courez rue Croix-d'Or et ramenez-moi sans retard M. Pascal.

— À son étude ?

— Il n'a plus d'étude. À son appartement. Hâtez-vous…

— J'y vas, monsieur. Et si je ne trouve pas M. Pascal ?

— Il faut le trouver. Courez.

François Roquevillard esquissa un geste de retraite :

— Je suis de trop.

— Non, non, restez, ordonna presque le vieillard. Je veux un témoin.

Le visiteur n'avait pas prévu qu'il assisterait à cette confrontation.

III

PASCAL

Pendant le temps qui s'écoula entre le départ de Sulpice et le retour de Pascal Hamel, les deux avocats n'échangèrent que peu de paroles. Ou plutôt, seul, maître Roquevillard, au début, parla. Il rappela à son grand confrère, à son maître d'autrefois, les affaires qu'ils avaient suivies ensemble, ou l'un contre l'autre, et qui témoignaient de cette faiblesse soumise aux circonstances et dont on ne pouvait induire qu'elle correspondît à une adhésion intérieure. N'était-il pas indispensable de la comprendre ? Et il ajouta :

— Comprendre, c'est pardonner.

Ce qui lui attira cette réplique jetée de haut :

— Comprendre, c'est condamner. Car c'est découvrir toute l'abjection de l'humanité.

Ainsi les tentatives échouaient-elles, qui cherchaient à conduire le vieillard à la pitié et à l'indulgence.

Pascal pénétra dans la pièce sans qu'on eût entendu la porte s'ouvrir. Un cambrioleur aux pas feutrés et aux doigts experts eût fait plus de bruit. Il s'approcha de son père en glissant et voulut le saluer et lui tendre la main, car il ne l'avait pas vu depuis trois ou quatre semaines, depuis qu'il se débattait dans les plus cruels embarras, mais il se heurta à une indifférence glaciale et la main offerte retomba dans le vide. Il était moins élevé de taille, moins maigre surtout, chargé même de ce léger embonpoint qui menace la jeunesse enfermée dans les bureaux, mais il ressemblait au grand vieillard dont il avait les traits réguliers sans lui rien emprunter de sa distinction ni de sa noblesse, ni même de ce charme dominateur venu des puissances intimes de l'être. Les yeux surtout étaient différents, profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière chez le père et lançant de leurs cavernes un feu impérieux, indéchiffrables chez le fils à cause des regards fuyants qui ne se laissaient jamais rejoindre.

François Roquevillard, qui suivait la rencontre, s'aperçut que Pascal tremblait. Il vint à lui, et lui prit le long du corps cette main que l'autre avait refusée :

— Bonjour, Pascal.

Ce bonjour inattendu réconforta le malheureux qui fut mis sur la sellette incontinent :

— Assieds-toi, l’invita ou plutôt lui ordonna son père. Nous avons à causer.

Il obéit et s’assit au bord d’une chaise, n’osant l’occuper tout entière, en face du juge de famille qui, de l’autre côté de la grande table rigoureusement rangée avec ses quelques dossiers en ordre et ses livres, occupait son fauteuil de travail comme le siège du ministère public. Et l’interrogatoire commença :

— Tu as dû rendre ta charge. Le tribunal t’a destitué.

— Oui, père.

— Pourquoi ne m’as-tu pas averti ?

— Je craignais… de vous causer de la peine.

Le vieillard eut un sourire souverainement dédaigneux. Comme s’il convenait de recourir au sentiment !

— Alors tu t’es caché. Toujours, depuis ton enfance, tu t’es caché. Tu vas te cacher encore.

— Je ne me suis pas sauvé, père.

— Il ne te manquait plus que de fuir et te dérober aux justes poursuites ! Où a passé l’argent que tu avais reçu de tes clients ?

Pascal garda le silence et baissa la tête. Implacable, la voix vengeresse, déjà, l’accablait :

— Je devine : de basses liaisons, des liaisons crapuleuses, la débauche, la luxure.

C’était le vice que Joachim Hamel détestait le plus. Il mettait dans son évocation un extraordinaire accent de mépris, tandis que son fils essayait de protester, ne s’estimant pas si démoniaque parce qu’il avait subi l’emprise de la chair, mais traîné impitoyablement dans son ordure. Aucun son ne pouvait sortir de cette bouche sans salive. Après le rappel de la faute, vint la réparation :

— Tu ne vas pas laisser dans la gêne ou dans la misère les clients qui ont eu confiance en toi et t’ont confié leurs économies ou leurs prix de vente ? Je pense que tu vas les rembourser.

Pascal se redressa. Obtiendrait-il enfin le secours paternel ?

— J’ai déjà engagé, pour les rembourser, le prix de mon étude et tout ce qui m’appartient.

— Tout est donc payé en capital et intérêts, je suppose.

— Oh ! père, cela n’a pas suffi.

C'était le cri de détresse de la bête acculée dans son terrier. L'interrogatoire continua :

— Et la dot de ta femme ?

— Je… je ne lui en ai pas parlé. Elle est si ignorante de la vie.

— Et de tes mœurs exécrables.

— Elle est sans défense. Que deviendrait-elle si je la privais de sa fortune ? Je n'en ai pas le droit.

— Tout est commun entre le mari et la femme – et il entendait par là que tout appartenait au mari, la femme n'étant qu'une comparse sans importance. – Préfères-tu réduire à la mendicité les malheureux que tu as dépouillés ? Si quelqu'un doit mendier son pain sur les routes, ce sera toi, et ce sera ta femme.

— Non, non, pas elle !

Comme Pascal la défendait, cette femme qui vivait « dans la musique et les fleurs », charmante créature d'un pays de soleil dont l'imagination transposait la vie quotidienne en mirages et en rêves et qui était incapable de résister au malheur ! Il la défendait, et pourtant il avait écouté, lui son mari et son protecteur, les plus bas appels de l'instinct, tombant de liaisons inavouables comme cette masseuse d'Aix et cette gantière de Grenoble aux pires désordres anonymes. Peut-être, comme il arrive dans ces unions conjugales qui sont le grand mystère et contiennent l'explication secrète de tant de chutes, n'était-elle pas apte à partager ses désirs et, lui opposant sans même le savoir la douceur et l'innocence, l'avait-elle écarté en gardant son cœur ? Il avait pu laisser traîner dans la boue ses maîtresses sans protester. Mais, quand il s'agissait de sa femme, voici que, dans sa faiblesse et dans sa crainte filiale, il osait tenir tête à son père.

Celui-ci s'était dressé contre cette résistance inattendue :

— Pas elle ! Tu vas dresser ce soir même la liste de tous tes avoirs, titres, meubles et immeubles et de ceux de ta femme, avec leur estimation approximative et tu donneras cette liste en garantie de tes dettes. Hâte-toi, car demain tu ne seras plus libre. Mon ami François Roquevillard est venu m'avertir. Demain, tu coucheras en prison.

Pascal épouvanté se tourna vers le témoin de la scène dont il connaissait l'amitié, espérant de lui un signe de dénégation. Mais l'avocat ne fit aucun signe. C'était donc vrai : le ministère public ne se contenterait pas de la destitution, on l'arrêterait demain. Il avait cru pouvoir échapper aux poursuites en obtenant de son père le règlement du passif et de jour en jour il avait reculé devant cette démarche, pourtant naturelle, – naturelle s'il se fût agi d'un autre père. Maintenant il était trop tard. Un instant il fut effondré. Puis une pensée

apporta sa clarté dans les ténèbres où il sombrait : sa femme apprenant son arrestation.

— Non, non, pas elle, répéta-t-il.

Joachim Hamel considéra avec dégoût cette loque humaine qu'il avait maintenant en face de lui et lui montra la porte :

— Nous n'avons plus rien à nous dire. Tu es un misérable. Tu as déshonoré ma vieillesse et mon nom, le tien. Va-t'en.

Il chassait ignominieusement son fils que François Roquevillard accompagna dans sa retraite. Pascal poursuivait son idée :

— Ma pauvre Lina.

— Je connais votre père. Il paiera.

— Lina ne survivra pas à ma condamnation. Que deviendra ma fille, ma petite Aline ? Tout le reste m'est égal. J'ai traversé maintenant la pire épreuve.

— Maintenant ?

— Sans doute. Pouvez-vous croire que les juges me traiteront plus mal que mon père ? Lui seul est impitoyable.

En effet il était glacé comme s'il sentait déjà le froid de la mort. L'avocat, qui lui avait pris la main, la garda, comme pour la réchauffer et lui communiquer un peu de sa force de vivre :

— Comptez-sur moi, Pascal. Je ferai l'impossible pour vous sauver.

— Oui, vous, vous êtes bon. Vos enfants ont de la chance. Ils ont un père et une mère. Mes sœurs et moi, nous n'avons eu ni l'un ni l'autre.

Et tout à coup le malheureux éclata en sanglots. Rien n'est plus pénible à voir que le spectacle d'un homme en larmes, sauf si ces larmes révèlent le désespoir tragique de l'amour ou, ce qui est pire encore, la détresse de toute une vie. La plaie secrète saignait. Tout un drame d'enfance et de jeunesse, longtemps contenu, jamais avoué, rompait ses digues et débordait.

— Pauvre Pascal, murmura l'avocat, je vous plains. Mais peut-être ne connaissez-vous pas votre père.

— Oh !

— Il n'exprime rien au dehors. Il y a peut-être en lui des tendresses inconnues ou refoulées.

Pascal ne répondit pas, se calma et commença de descendre l'escalier. Par la fenêtre, François Roquevillard suivait des yeux son départ : au lieu de gagner la rue Juiverie, il prenait le passage qui aboutit à la rue basse du Château, ruelle étroite où ne passe personne. Il évitait les rencontres, les possibilités d'injures en public. Il savait ou

devinait que toute la ville était soulevée contre lui, qu'il était un objet d'opprobre. Et demain on l'arrêterait. Quel conte inventerait-il pour que Lina ne sût rien ? quel voyage d'affaires simulerait-il ? Mais elle était à la merci du premier fournisseur venu pour réclamer une note impayée. Ne valait-il pas mieux la mettre au courant, l'informer, l'avertir ? N'était-elle pas sa compagne et ne portait-elle pas son nom ? Une femme est une femme pour les jours de tristesse comme pour les jours heureux. Elle est associée à toute la vie. Sa femme ? Elle l'était si peu ! son adorée oui, son petit oiseau des îles, insouciant et léger, qui chante et se gargarise de sa voix, qui trouve toujours prêts sa nourriture et son nid et ne s'inquiète pas de leur provenance. Un oiseau des îles, un oiseau de paradis sent tout de même venir la tempête. Il lisse et serre ses ailes contre lui pour se protéger. Il se met en boule afin d'offrir plus de résistance au choc. Un oiseau des îles, un oiseau de paradis, oui, mais pas Lina qui vivait dans la musique et les fleurs. Il fallait qu'il se décidât ce soir même à lui dire la vérité. Elle s'y attendait si peu ! Elle lui éclaterait de rire au nez, croyant à une plaisanterie, à une charade, à un jeu. Avec cette faculté d'imaginer qu'elle avait en partage, elle construirait immédiatement un roman d'aventures dans le genre de ces romans anglais qui faisaient le fond de sa bibliothèque, où elle puisait le goût d'une existence romanesque que les détails les plus minutieux, les plus familiers et les plus cocasses rendaient vraisemblable. Ou bien elle l'exprimerait sans retard en trilles et en vocalises. Ne parlait-elle pas sans cesse du bateau à voiles qu'elle aurait un jour sur le lac du Bourget, et de la calèche à deux chevaux qui la conduirait au casino d'Aix pour les soirées de gala ? Comment la sortir de tels rêves limpides et puérils pour lui annoncer que son mari serait demain arrêté et emprisonné ? Et comment lui en donner les raisons ? Non, non, c'était impossible. Il fallait à tout prix l'inviter à retourner avec la petite Aline à Suse en Italie où elle avait des parents et mettre à l'abri sa dot afin qu'elle ne connût pas la misère. Elle était trop fragile et trop délicate pour supporter l'adversité. Il emploierait ses dernières heures de liberté à assurer son salut et son départ. Elle sauvée, il se livrerait à la justice.

Cependant, bien qu'il connût mieux que personne toutes ces allées, tous ces passages qui relient entre elles les rues de Chambéry et permettent à travers la ville une circulation dissimulée, il lui fallait traverser la grande rue de Boigne et c'était l'heure où les ouvrières sortent des magasins, où les habitants prennent le frais sous les arcades après la chaleur d'un jour de soleil. Il fut reconnu et hué par un groupe de vieilles femmes dont l'une lui avait confié ses économies :

— Le voilà ! Le voilà !

— En prison ! En prison !

Il se jeta sous une voûte et gagna la rue Métropole. Sur la place, la porte de la cathédrale était ouverte. Il s'y réfugia un instant. Mais le Christ de sa maison, le Christ des Hamel n'avait pas les bras grands ouverts pour recevoir tout le monde, y compris le bon et même le mauvais larron, sur un seul signe de repentir ou seulement de confiance. C'était un Christ étriqué et étiré sur la Croix et ces bras allongés ne pourraient jamais s'arracher aux clous ensanglantés et ne presseraient personne. Que pouvait attendre Pascal du Dieu juste, chef suprême de la magistrature, qui réservait son ciel au petit nombre prédestiné des élus et précipitait la masse pécheresse dans les abîmes ? Élevé dans la crainte, il retrouvait cette crainte dans l'asile sacré et n'éprouvait pas plus le besoin de supplier le Seigneur que s'il avait été son père. Son père ! il tremblait encore au souvenir de l'interrogatoire qu'il avait subi et il entendait encore retentir à ses oreilles l'implacable *Va-t'en.*

Deux ou trois femmes étaient agenouillées dans son voisinage. Elles n'étaient pas si absorbées dans leurs prières qu'elles ne remarquassent la présence d'un homme, fait rare dans le lieu saint. Elles le reconnurent et commencèrent de s'agiter sans miséricorde. Qu'étaient-elles venues faire ici, puisque les choses de la terre n'étaient point transformées par une invisible influence ? L'une d'elles se leva et passa devant Pascal qu'elle toisa avec tant de sévérité et de haine qu'il pensa recevoir un crachat au visage. Mais elle se contenta de l'assassiner du regard. Il attendit qu'elle eût disparu pour sortir à son tour, avant les autres qui chuchotaient à voix basse et s'assemblaient pour comploter contre lui.

De la place Métropole il prit par le jardin de l'évêché. Le jardin de l'évêché communiquait par une porte ouverte dans une grille de fer forgé d'un dessin magnifique avec le vaste hôtel de Châteauneuf où il occupait un appartement et qui donne sur la rue Croix d'Or. Lina avait choisi elle-même cet appartement bien exposé au soleil et dont la vue est charmante sur le chevet de la cathédrale et sur la montagne du Nivolet, dans le plus bel hôtel de Chambéry bâti au dix-septième siècle par ces Châteauneuf qui furent illustres en Savoie et même en France, orné de portiques et d'arcades, le seul peut-être qui ne se contentait pas de murs épais autour d'une sombre cour, mais qui offrait les trois côtés de son corps de logis et de ses deux grandes ailes aux caresses de la lumière et aux plaisirs des yeux. Dès la grille, il reconnut la voix de sa femme qui chantait un air du *Barbier de Séville* et s'amusait aux roulades. Il s'arrêta pour l'écouter : dernier délice de l'homme traqué, après les humiliations qu'il venait de subir, chez son père, dans la rue et jusque dans l'église. Il but les notes comme une boisson rafraîchissante. Puis il monta l'escalier. Sur son seuil, un individu parlementait à la porte et insistait pour être introduit :

— Puisque Madame ne reçoit pas, répondait la femme de chambre.

— Je l'entends chanter.

— Elle chante, mais elle ne reçoit pas.

— Elle me recevra, ou je fais du bruit. Je veux mon argent.

C'était un libraire qui réclamait une note de partitions et de romans anglais.

— Attendez, mon ami, intervint doucement Pascal.

Et il s'en alla prélever le prix de la note sur l'argent qu'il avait ramassé pour apaiser les premiers créanciers. Lina ne devait pas être attristée par ces luttes mesquines. Non, non, elle ne saurait rien, ou elle saurait plus tard. Le reste de la somme amassée servirait au voyage à Suse. Tant pis pour les créanciers puisqu'on devait le jeter en prison ! Et il pénétra dans le salon où chantait sa femme, pour lui proposer ce départ.

François Roquevillard, rentrant dans le cabinet de travail de Joachim Hamel après la fuite de Pascal, trouva le vieillard occupé et même absorbé à sa table comme si rien ne s'était passé. Il alignait des chiffres et faisait des comptes.

— Vous avez été dur pour votre fils, ne put-il se tenir de déclarer.

Joachim Hamel ne parut pas avoir entendu. Il acheva tranquillement son addition. Puis il regarda en face celui qui osait le blâmer :

— Moi, dur ? Voulez-vous dresser notre bilan ? Je me suis consacré à son éducation depuis mon veuvage. Je l'ai placé dans les meilleurs collèges et j'ai surveillé moi-même ses études. Ne le reconnaissant pas assez actif et combatif pour me succéder au barreau, je lui ai payé de mes deniers la première étude de notaire à Chambéry. Tout lui a été facilité. Il n'a eu qu'à se laisser vivre. En outre, il recevait en héritage des siècles de probité, d'honorabilité, de services publics. J'ai plus de cinquante ans de profession et l'on peut fouiller ma vie : non seulement on n'y relèvera pas un acte suspect, mais on ne pourra que rendre hommage à mon désintéressement. Si j'y fais allusion, ce n'est point à mon sujet, c'est au sien. Quand on porte sur les épaules un tel passé, on a plus que tout autre l'obligation de le respecter. Et le voilà qui compromet l'œuvre de ses pères et recouvre notre nom de fange ! Vous voudriez peut-être que je le remercie ? Je regrette de ne m'être pas montré plus dur au contraire. J'aurais dû le frapper, petit, lorsqu'il se laissait aller à la paresse, prélude de sa sensualité. J'ai répugné à lever la main sur lui. On n'est jamais assez sévère pour dompter la bête qui est au fond de l'enfant et pour le conduire de force dans le droit chemin. Nous ne sommes que faiblesse quand la crainte, seule, est

salutaire. Le monde n'est que concupiscence, et l'homme ne peut être retenu que par la peur. Peur des maux physiques qui corrompent notre corps et dévorent nos biens, peur surtout du remords et du dégoût de soi qui font de notre vie intérieure un premier enfer.

François Roquevillard, consterné, malgré la vénération dont il entourait son ancien patron, protesta contre cette méthode de terreur. Il avait devant lui un de ces hommes rares, exceptionnels, dont les grandes vertus sont inattaquables et confinent à l'héroïsme, dont les actes sont irréprochables et désintéressés, un caractère enfin, incapable de jamais plier devant l'injustice comme devant le pouvoir. Joachim Hamel avait mené une vie de pénitence et de mortifications volontaires sans arrêt, se refusant tous les agréments, même les plus honnêtes auxquels sa fortune et son talent l'autorisaient. Mais la foi qui le dominait était une foi triste et sombre. « Il n'y a pas d'idée plus terrible que celle de Dieu, » aurait-il pu dire comme ces Messieurs de Port-Royal. Cette croyance en un Dieu éloigné de nous et dont la justice infinie ne pouvait être altérée avait peu à peu desséché son cœur, lui avait interdit la douceur et la pitié. Comment ses enfants ne se seraient-ils pas ressenti de cette sécheresse ? Comment se seraient-ils contentés de l'exemple sans joie d'une perfection sans défaut et sans charité ?

— Mais regardez autour de vous, mon ami, mon maître, le suppliait François Roquevillard. Pas un rayon de soleil dans votre maison. Tout est à sa place, livres, dossiers, meubles : pas le moindre désordre, pas la moindre fantaisie. Quand vos enfants jouaient-ils ? Quand les preniez-vous sur vos genoux ? Quand vous confiaient-ils leurs petits chagrins, leurs ambitions, leurs chimères ? Leur mère était morte, ils n'avaient que vous au monde. Vous étiez leur Dieu.

— Justement, Dieu ne joue pas, Dieu ne se livre pas. Dieu ne fait pas de la fantaisie, comme vous dites, Dieu est d'autant plus puissant qu'il est loin de nous.

— Un père est un dieu rapproché. Pascal, ici, a toujours eu peur. Il a étouffé. Il s'est détendu ailleurs. Il faut prendre garde à ces détentes. Elles sont nécessaires à la jeunesse. Si les parents ne les permettent pas, les enfants prennent tôt ou tard leur revanche.

— Quelle revanche en effet !

— Oui, une revanche qui dépasse la mesure. Mais il n'y a pas toujours proportion entre les causes et les effets. Qui dira la répercussion de notre sévérité ou de notre inflexibilité sur une âme d'enfant ? Vous n'avez pas compris Pascal. Sans quoi, vous seriez plus indulgent.

— Vous direz tout cela aux jurés. Gardez donc, mon ami, vos effets

oratoires pour votre plaidoirie.

— Mes effets oratoires, comme vous les appelez, ne sortiront pas de ce cabinet. Ce n'est pas cela que je dirai aux juges, mais j'invoquerai votre vie sans reproche pour en couvrir votre fils.

— Ne me ménagez pas, s'il vous convient de m'attaquer pour sa défense. Vantez-leur donc l'éducation à la Montaigne, *in hymnis et canticis*. Dites-leur donc avec Doudan, car je connais mes auteurs, que les meilleurs examens à faire subir aux enfants seraient des examens d'ignorance. Caressez donc ces petits, flattez-les, couvez-les, cédez-leur en toute occasion, ne les contrariez jamais et quand vous en aurez fait des fainéants et des lâches, à la manière de ma bru, cette Lina qui doit rester à l'abri des besoins en présence des dupes affamées dépouillées par son mari, à qui personne n'osera dire qu'elle a sa part de responsabilité dans la chute de mon fils, vous ajouterez : ils ont été si tendrement élevés ! Croyez-moi, cher ami, il n'y a qu'une éducation, celle qui couche sur la dure le corps, l'esprit et le cœur, celle qui crée des hommes, celle qui proscrit le sentiment, les larmes et toutes les manifestations extérieures.

— Et le bonheur ?

— Le bonheur ? Il n'est pas dans ce monde…

Et Joachim Hamel, après un instant d'hésitation, ajouta :

— Ni peut-être dans l'autre.

Puis il voulut atténuer le pessimisme désespéré de sa réponse :

— Il y a une sorte de bonheur dans l'accomplissement du devoir. Et maintenant travaillons. J'ai dressé la liste de mes biens pendant que vous faisiez à ce misérable l'honneur de l'accompagner. Vous êtes-vous procuré celle de ses malversations ?

— Je la connais approximativement.

— Voici la mienne. Correspond-elle à l'autre ?

— Oui, avec le prix de l'étude et les quelques avoirs personnels de Pascal. Mais…

— Mais quoi ?

— Il ne vous restera rien.

— Et après ?

— Il faut vivre. Vous oubliez votre âge. Vous oubliez votre fille, Mlle Agnès.

— Ne vous inquiétez pas. Je travaillerai : je suis encore inscrit au barreau. Je m'en étais écarté, j'y reviendrai.

— Il y a des efforts dans notre profession qui exigent, sinon de la

jeunesse, du moins une résistance physique.

— Mais vous n'êtes pas aimable, cher ami : je ne suis pas si vieux.

— Après avoir tant travaillé, vous aviez droit au repos.

— Personne n'a de droits. Il n'y a que des devoirs. Et d'ailleurs le travail conserve.

Puis, jetant un coup d'œil circulaire autour de lui, il déclara :

— Tout ceci n'est déjà plus à moi, sauf ma bibliothèque de droit, instrument professionnel. Cet hôtel de Morand qui me vient de mon père et lui venait du sien sera mis en vente. Il vaut un bon prix. Et de même cette propriété de la Ratière, au bord du Forezan, où j'aimais passer les étés et que j'avais appelée d'un autre nom : la Solitude, à cause de son éloignement de tout bruit et de tout village.

— Mais la Ratière n'est pas à vous.

— Comment, pas à moi ?

— La Ratière appartenait à votre femme. Si je me souviens bien, dans les partages, elle est échue à votre fille Agnès.

— Ma fille Agnès habite avec moi. Elle n'a plus rien à voir là dedans.

Il considérait sa fille comme son bien et lui supprimait toute capacité civile. Ainsi, après avoir chassé Pascal, jetait-il toute sa fortune et même ce qui ne lui appartenait pas dans le gouffre creusé par son fils afin de sauver, non pas l'honneur – car il acceptait la juste punition du coupable – mais la simple probité dont il avait toujours été le serviteur méticuleux.

François Roquevillard le quitta dans un mélange confus d'admiration et de révolte intérieure, d'inquiétude aussi. Où était la vérité dans l'éducation des enfants ? Leur inspirer l'amour ou la crainte de la vie ? Quelle était la part de Joachim Hamel dans la chute de Pascal, ou peut-être avait-il suffi, au début de la jeunesse, de la rencontre d'une femme, pour dévoyer celui-ci découvrant la chair dont on lui avait inspiré l'horreur ? Mais il écarta bientôt ces pensées. Il fallait maintenant agir, désintéresser au plus vite les créanciers afin de ramener à soi l'opinion déchaînée, trouver des témoins de moralité pour rendre hommage à cette race des Hamel et l'empêcher de sombrer, se préparer, si le procureur général introduisait dans l'affaire un élément politique, à opposer la vertu de tant de générations à tous les scandales récents plus ou moins couverts par le pouvoir. La condamnation était difficile à éviter, mais peut-être était-il possible de l'amoindrir et même de demander l'application de la fameuse loi de rémission, la loi Béranger. Enfin ne pouvait-on obtenir de la bonne volonté du procureur de la République, l'honnête M. Vallerois, que

l’arrestation fût évitée, que le prévenu fût laissé en liberté sous caution et comparût librement devant le tribunal ? Avant toutes choses il convenait de liquider toutes les dettes. La garantie de Joachim Hamel suffirait à satisfaire les plus hostiles plaignants.

IV

LES UNS ET LES AUTRES

Personne dans le malheur ne réagit de la même manière. Le malheur est la pierre de touche, le jaspe noir qui permet de distinguer l'or du cuivre, le courage de la lâcheté, le caractère de la faiblesse.

Ce même soir, très tard, quand les ombres de la nuit eurent enfin recouvert le crépuscule prolongé de ces interminables journées de juin, François Roquevillard qui habitait rue de Boigne, presque en face du château des ducs, dans la rue la plus fréquentée de la ville, vit arriver chez lui, comme un chien qu'on fouette et qui cherche une niche où s'abriter, Pascal Hamel. Le raseur de murailles lui expliqua qu'il avait attendu cette heure tardive pour ne pas être vu. Chambéry n'a pas de vie du soir : on s'y couche tôt ou l'on se terre dans les cafés.

— Qu'y a-t-il encore, mon pauvre Pascal ? Ah ! vous savez que votre père donne toute sa fortune. Sa générosité est totale.

Mais Pascal parut indifférent à la générosité paternelle. Un autre objet le préoccupait. Il venait supplier l'avocat, son avocat, d'obtenir un délai de quarante-huit heures, ou tout au moins de vingt-quatre heures, avant l'arrestation.

— M. Vallerois me l'avait annoncée pour demain. Il est même entendu avec lui que, pour éviter un attroupement rue Croix-d'Or, devant votre domicile, vous vous rendrez vous-même à la prison à la nuit tombante. La nouvelle ne sera donnée que le lendemain.

— Je vous remercie de ce service. Mais il faut absolument gagner un jour ou deux.

— Et pourquoi donc ?

— Pour Lina. Je l'ai persuadée, non sans peine, de partir pour Suse avec la petite Aline. Il lui faut le temps de faire ses malles. Elle prendra le train d'Italie demain soir ou, si elle ne peut être prête, celui d'après-demain matin qu'elle préférerait pour éviter le voyage de nuit.

— Elle ne sait rien ?

— Absolument rien. Je ne l'accompagnerai pas à la gare, à cause des mauvaises rencontres, toujours possibles. Je prétexterai des obligations professionnelles.

— Elle vous croit toujours à la tête de votre étude ?

— Sans doute.

— Personne ne l'a avertie ?

— Oh ! non. D'ailleurs elle vit dans sa musique et ses romans. Elle ne soupçonne rien. Elle rêve, elle rit, elle chante.

Me Roquevillard se tut quelques instants pour réfléchir :

— Voilà. Je vais sortir après vous. Je sonnerai ce soir même à la porte du procureur de la République. Le train d'Italie part de bonne heure le matin. Je lui demanderai de vous permettre de ne vous constituer prisonnier qu'après-demain après le départ du train. J'espère l'obtenir de sa grande bonté, bien qu'il tremble devant son chef hiérarchique qui est violent et impérieux. Et je vous promets d'accompagner moi-même Mme Hamel à la gare.

Pascal se confondit en remerciements, comme si on lui sauvait la vie, comme s'il était plus sensible à l'obtention de ce délai qu'à la perte de son honneur et de sa liberté.

Il se leva pour prendre congé. Sur le seuil de son cabinet, l'avocat le retint avant de le laisser partir :

— Voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

— Je suis à vos ordres.

— Elle est assez délicate. Aussi bien la réponse m'est-elle nécessaire pour vous mieux défendre en justice, pour connaître les mobiles des actes, même si je n'y dois faire aucune allusion.

— Parlez.

— Eh bien, comment, Pascal, ayant tant d'affection et même d'adoration pour votre femme, avez-vous pu l'abandonner ?

— Je ne l'ai pas abandonnée. Au contraire, elle seule m'inquiète dans ce désastre.

— Je veux dire : la tromper, la trahir, avec… avec n'importe qui.

— Cela est sans rapport, répondit Pascal Hamel non sans répugnance.

— Sans rapport de sentiment, j'y consens. Mais une femme est une femme.

— Non, non, Lina n'est pas une femme. C'est un oiseau, un chant, une fleur, un parfum. Vous ne pouvez savoir. Non, vraiment, Lina n'est pas une femme.

— Elle vous a pourtant donné une fille.

— C'était dans le commencement de notre mariage. Elle en a

beaucoup souffert. Les autres, ah ! les autres, oui, c'étaient des femmes. Ce n'était même que ça.

François Roquevillard qui le regardait fixement pour tâcher de surprendre le regard de ces yeux fuyants y vit passer cette étincelle de la convoitise qui jaillit d'une rencontre ou d'un souvenir. Quelle idée Pascal se faisait-il donc des femmes ? Quand il fut parti, se glissant dans la nuit propice, l'avocat se le demanda tout en se préparant à aller voir, si tard, le procureur de la République.

L'éducation paternelle, trop rigoureuse et scrupuleuse, avait dû lui montrer dans la femme l'ennemie et dans l'amour le danger et la corruption. Peut-être était-il venu au mariage dans l'ignorance, la défiance et le mépris, ou n'ayant connu de la chair que les avilissants contacts sans tendresse. Peut-être, comme il arrive, comme il arrive trop souvent, car tant d'hommes semblent ignorer que le corps d'une femme comme son esprit et son cœur ne se peuvent conquérir qu'à force de délicatesse et de gentillesse, avait-il terrifié sa trop jeune compagne par ses caresses, ou plutôt même par l'absence de caresses et la brutale violence de son désir. Peut-être, découvrant plus tard dans ce pauvre être saccagé cette grâce ailée, chantante et parfumée dont il parlait avec le seul enthousiasme survivant dans son existence de débauche et de vol, l'avait-il séparée, mise à part, adorée, renonçant à chercher autre chose en cette Lina fragile et frêle et se laissant choir secrètement, pour la mieux gâter et ne plus la troubler jamais, en des liaisons et des rencontres où il contentait ses appétits refrénés, où il roulait peu à peu sans pouvoir remonter la pente de l'abîme qui l'avait dévoré. Peut-être, peut-être… Ce n'étaient là que des hypothèses, mais si vraisemblables ! L'avocat avait reçu beaucoup de confidences dans les procès de séparation et de divorce qu'il avait plaidés. Comme le prêtre et le médecin, un avocat a pénétré bien des mystères. Tout ne se dit pas cependant. Les femmes, surtout, malgré les sots proverbes contraires, sont beaucoup plus réservées que les hommes en paroles, sauf entre elles, s'attachant à la pudeur du silence beaucoup plus qu'à l'autre. Lina, elle, sûrement, ne savait rien, ne devinait rien, partirait pour Suse sans même soupçonner l'arrestation de son mari et ne comprendrait jamais qu'elle avait eu sa part, sa faible part dans la déchéance de cet homme qui, au fond, n'avait jamais aimé qu'elle…

Le procureur de la République voulut bien se prêter à la combinaison et autoriser le délai, ce dont il fut blâmé plus tard par le procureur général qui lui reprocha d'avoir laissé échapper la femme gagnant l'étranger peut-être avec une cassette de valeurs. Ainsi François Roquevillard put-il accompagner à la gare Lina mal éveillée et déjà gazouillante comme ces oiseaux qui, dès l'aube, mènent leur petit vacarme dans les arbres. Aline réclamait son père et s'étonnait de ce

brusque voyage, plus raisonnable et perspicace, à huit ans, que sa gracieuse et puérile maman.

À cette même heure, une dernière fois rasant les murailles, Pascal Hamel, prenant par les allées et les ruelles, se rendait rue Bonivard à la prison, noir et vieux bâtiment dissimulé dans un quartier obscur. Il s'y rendait avec moins de frayeur que l'avant-veille rue Juiverie chez son père. Sa femme et sa fille étaient en sûreté. Pour lui-même il subissait l'influence de cette éducation qui avait pu ne pas suffire à le retenir, mais qui, du moins, ne lui permettait pas de se dissimuler la grandeur de ses fautes ni la nécessité de les expier. Il ne tombait pas dans l'aberration de tant d'inculpés qui n'accusent que leur mauvaise chance et mettent commodément dans la même catégorie, la leur, les gredins et les honnêtes gens. Ceux-ci ne regrettent que d'avoir été pris. Pascal s'en allait naturellement à la prison, avec la honte de lui-même et le dégoût, mais un souvenir d'enfance l'obsédait. On le menait coucher seul à un étage supérieur de l'hôtel de Morand et il avait peur des ténèbres et de tous ces bruits singuliers et inexplicables qui les peuplent, bois vermoulu qui craque, rats qui rongent les planchers, soupirs mystérieux de l'ombre où les araignées tissent leurs toiles. En vain demandait-il d'être rapproché de la chambre de ses sœurs. En vain pleurait-il avant de monter l'escalier. Son père, inflexible, de sa voix mesurée lui expliquait sa sottise et l'invitait à dompter cette peur absurde, ainsi qu'il convenait à un homme. Il n'était pas sensible à cette harangue. Alors intervenait la menace d'une correction qui ne fut jamais infligée, car il obéissait en tremblant. La prison lui serait moins dure que cette chambre de son enfance.

Dès qu'on le sut en prison, ce fut la curée chaude. Le journal radical du département fouilla sa vie, en étala les turpitudes. Les détournements et abus de confiance n'intéressaient qu'une fraction de la population, celle qui était menacée de la ruine par la déconfiture du notaire, tandis que les histoires de mœurs passionnaient ou divertissaient tout le monde. La masseuse d'Aix et la gantière de Grenoble étaient désignées à mots couverts, avec cette habileté de la presse dont les allusions sont comprises de tous les lecteurs et n'autorisent pas néanmoins les poursuites en diffamation. Encore s'il n'avait été question que d'elles ! Mais les rencontres anonymes étaient racontées, la plupart du temps inventées avec un luxe de détails venimeux et ignobles, puisqu'on ne pouvait craindre aucun démenti. Joachim Hamel à qui ces articles étaient envoyés, encadrés par des traits au crayon rouge, ne daignait même pas y jeter un coup d'œil. Leur bassesse n'égalerait jamais le mépris dans lequel il tenait l'humanité. Mais François Roquevillard les collectionnait. C'était une arme pour le procès. Il espérait bien faire atténuer la condamnation en prenant l'offensive et en déshabillant les prétendus défenseurs de la

justice. Il y avait tout de même des juges, même populaires.

Joachim Hamel n'avait rien changé en apparence à ses habitudes. Il se promenait chaque matin à la même heure, jusqu'au même endroit, le pont de Cognin qui enjambe l'Hyère, petit ruisseau creusé profond et souvent à sec et qui était à mi-chemin entre Chambéry et sa propriété de la Ratière. On aurait pu chronométrer le temps de sa promenade qui était sensiblement toujours le même, son pas égal ne le modifiant jamais. Avec la plus parfaite indifférence, il traversait la ville pour se rendre à la cathédrale, bien qu'il n'aimât guère s'enfermer dans une église et que l'ornementation des autels le froissât dans sa foi religieuse. Il préférait les temples vides, sans statues, ni fleurs ni musique. Toutes ces garnitures inutiles lui semblaient amoindrir Dieu, le ravaler à la conception humaine. Personne n'osait accoster le grand vieillard qui passait droit et digne, le regard absorbé, fixé en haut ou en bas et jamais à hauteur d'homme. Personne ne le saluait, car on savait qu'il ne rendait pas le salut depuis qu'il s'était trompé. Les colères, les haines s'amassaient contre lui d'autant plus qu'il les dédaignait davantage, comme porté sur des échasses au-dessus des bassesses humaines. Qu'il ne parût pas honteux et affligé des fautes de son fils, qu'il n'en portât pas le poids et ne marchât pas courbé et repentant, n'était-ce pas de quoi irriter cette foule niveleuse qui supporte mal l'inégalité ?

Cependant des affiches collées sur les arcades de la rue de Boigne et sur les murs apprirent la vente de l'hôtel de Morand. On sut que le passif serait payé en capital et même en intérêts, intégralement. François Roquevillard hâtait les opérations, afin qu'elles fussent terminées avant la session des assises où Pascal comparaîtrait. Le préjudice disparaissant, la responsabilité du notaire serait fatalement diminuée. Les commentaires allaient leur train dans les cafés et les boutiques et chacun de comparer l'importance des dettes et celle des biens meubles et immeubles jetés au gouffre pour sauver l'honneur. Toute la fortune de Joachim Hamel y passerait. La veille, on lui reprochait son égoïsme. Voici que l'on commençait à reconnaître sa générosité. Il ne gardait rien pour lui et il avait soixante-quinze ans. Ceux qui lui jetaient le plus grand nombre de pierres s'arrêtèrent de le lapider. Chacun, faisant un retour en soi, se reconnaissait incapable d'un pareil geste. Oui, sans doute, on aide son fils et même son voisin, mais à condition de ne pas s'engager au delà de ses moyens, à condition de sauvegarder sa propre existence et celle des siens. Et puis l'on s'entend avec les créanciers ; on exige d'eux une diminution : – Ou vous ne recevrez rien, ou vous donnerez quittance du tout en ne touchant que la moitié. La moitié, c'est déjà très beau quand vous pourriez tout perdre. Estimez-vous heureux et montrez-vous conciliants. En somme, le père n'était tenu à rien… Ainsi renversait-on

les raisonnements et se déclarait-on prêt à admirer Joachim Hamel après l'avoir traîné aux gémonies.

Mais quelqu'un s'aperçut qu'il n'était pas question de la vente de la Ratière. La Ratière, cachée au fond d'un petit vallon qui longe le Forezan, à l'extrémité de la commune de Cognin, avait été oubliée. Joachim Hamel la gardait pour lui. Du moment qu'il gardait quelque chose, son désintéressement n'était plus complet, n'était plus admirable. Un nouveau revirement commençait de se produire, tant le peuple exigeait de lui un sacrifice absolu, en rapport avec le caractère qu'on lui prêtait, et c'était un hommage indirect qu'on lui rendait.

— La Ratière n'est pas à lui, objecta un huissier au courant des partages de biens.

— À qui donc ?

— À sa fille, Mlle Agnès.

— Oh ! sa fille !

Comme si Mlle Agnès avait jamais compté auprès d'un tel père ! Elle était si timide et réduite, si vite effarouchée, si mince, diaphane et effacée qu'on ne la remarquait même pas quand elle glissait dans les rues. Les pauvres la connaissaient pourtant, mais les pauvres ne citent pas volontiers les noms de leurs bienfaiteurs : ils les cachent soigneusement et ne paraissent pas y attacher d'importance : du moment qu'ils reçoivent, le reste importe peu. Et d'ailleurs, ne touchent-ils pas leur dû avec les aumônes ? Du moins la plupart d'entre eux le croient-ils.

Sans même s'en douter, ces réflexions populaires se reliaient très exactement à une scène qui s'était déroulée à l'hôtel de Morand. François Roquevillard et le notaire chargé des ventes d'immeubles, M. Frasne, étaient allés voir Joachim Hamel pour s'entendre avec lui sur la procédure. Pour l'hôtel de Morand qui lui appartenait en propre, rien de plus simple. Mais le vieillard exigeait aussi la mise en vente de la Ratière et le notaire lui avait précisément présenté la même objection : – La Ratière n'est pas à vous. – À qui donc ? – À votre fille, Mlle Agnès. Elle l'a héritée de sa mère. – Ma fille et moi, c'est pareil… Il fut impossible de lui faire entendre raison. Il refusait d'en référer à sa fille et de lui demander sa signature. Docteur en droit, pratiquant les lois depuis plus d'un demi-siècle, il n'admettait pas cette ingérence du code civil dans son autorité paternelle. Il donnait ses biens pour acquitter les dettes de son fils et libérer son nom de toute obligation. Sa fille, non mariée, vivant sous son toit, abritée sous son aile, participait à l'opération tout naturellement et sans avoir besoin d'intervenir. Pourquoi serait-elle intervenue ? Elle eût acquiescé sans nul doute à sa demande. Dès lors à quoi bon lui demander quoi que ce

fût ? Un tel raisonnement n’avait rien de juridique. Il ne pouvait l’ignorer et il s’obstinait dans son absolutisme.

L’avocat et le notaire sortirent ensemble du cabinet de travail où s’était passée l’entrevue. Maître Frasne, dans l’escalier, haussait les épaules et s’irritait contre le vieillard :

— La vente de la Ratière est impossible dans ces conditions. Elle ne serait pas valable.

— M. Hamel peut se porter fort pour sa fille.

— Mais puisqu’il n’a plus rien, s’étant dépouillé du tout, il n’offrirait plus aucune garantie. Non, non, cela ne peut suffire.

— Alors quoi ?

— Eh bien ! il faudra obtenir secrètement la signature de Mlle Agnès.

— Oh ! elle la donnerait des deux mains : elle n’a que la volonté de son père.

— Ce sera parfait.

— Oui, mais si son père l’apprend, la pauvre fille sera durement réprimandée.

— Il est donc si terrible ?

— Assez. Il est aussi terrible que généreux et grand.

— Elle n’a qu’à se cacher. Les femmes savent être secrètes.

Il pensait à la sienne qui, beaucoup plus jeune que lui et passablement coquette, savait dissimuler ses pensées intimes et peut-être ses actes.

— Oh ! c’est impossible, répondit François Roquevillard. D’un regard, son père la pénètre de part en part. Elle est devant lui comme une enfant de deux ans.

— C’est pourtant la seule solution. Mais nous avons quelque loisir avant de l’envisager. Si l’hôtel de Morand atteint le chiffre de vente que j’escompte, avec les titres d’actions et d’obligations qui m’ont été remis, le passif pourra être réglé et la Ratière demeurerait ainsi dans le patrimoine de Mlle Hamel.

— Vous m’ôtez un poids, Maître Frasne. À l’âge de M. Hamel, il eût été si cruel et injuste d’être dépossédé de tous ses avoirs.

Le notaire, à cet argument sentimental, esquissa un geste d’indifférence :

— Puisque la Ratière n’est pas à lui.

— Mais sa fille vit avec lui et l’assistera dans sa vieillesse.

— La Ratière rapporte une cense insignifiante. Ce n’est pas là de

quoi vivre.

— C’est une dernière ressource. Qui tient la terre tient la vie.

Les créanciers payés, le préjudice matériel entièrement réparé, une autre tâche restait encore à François Roquevillard dans son rôle de défenseur : rassembler pour les assises où comparaîtrait à la fin de juillet Pascal Hamel des témoins à décharge qui rendraient hommage à l’honorabilité de la famille et rattacheraient le fils au père et aux aïeux bienfaisants. Dans ce but, il se rendit chez l’abbé Beffroy, aumônier des hospices, dont le témoignage pourrait être important, car celui-ci avait été administrateur de l’hôpital et des fondations charitables du général de Boigne avec Joachim Hamel et avait confié les fonds de ces fondations à Pascal qui les avait fait prospérer et les avait restitués dans leur intégrité. Sa déposition devant le tribunal serait donc doublement utile.

L’avocat trouva l’aumônier dans un grand état de jubilation, tout le corps secoué d’allégresse, la bouche fendue jusqu’aux oreilles en bataille, et le nez, cet appendice nasal considérable qui lui valait du clergé cette plaisanterie : *l’abbé Beffroy voit aussi loin que son nez,* frétillant, remuant et reniflant de plaisir.

— Qu’avez-vous, monsieur l’abbé, et quelle est la cause de votre hilarité ?

— Ce livre, monsieur l’avocat, ce livre introuvable que j’ai trouvé.

François Roquevillard se pencha sur le pupitre pour en lire le titre : *Discours de piété de la sœur Holda.*

— Et ces autres encore : *Documents sur la bulle Unigenitus, Œuvres de François Jacquemont, curé de Saint-Médard-en-Forez,* édités par Louis Silvy, ancien auditeur à la Chambre des comptes.

— Ce sont des auteurs inconnus.

— Ce sont les derniers jansénistes. Ou plutôt les avant-derniers, car la secte n’est pas morte. Et savez-vous où je les ai trouvés ?

— Comment le saurais-je, monsieur l’aumônier ?

— À la vente publique de la bibliothèque de votre confrère et doyen, M. Joachim Hamel.

— Oui, il a vendu ses meubles pour sauver l’honneur de son fils.

— Peu m’importe le mobile et je consens qu’il soit noble. Mais, en vendant sa bibliothèque, il m’a livré sa pensée.

— Les livres des autres ne sont pas notre pensée.

— Ils l’alimentent quand ils sont feuilletés avec des passages soulignés, et des pages cornées. M. Joachim Hamel a beaucoup

fréquenté ces hérésiarques.

— Et quels étaient donc ces hérésiarques inconnus ?

— Inconnus ? Ils ne le furent pas toujours. Oubliés serait plus exact. Cet abbé Jacquemont jouit d'un grand crédit à la veille de la Révolution. Il continuait les convulsionnaires du tombeau du diacre Pâris. Il favorisa la secte des Margoulistes. Ces Margoulistes, ou Béguins de Saint-Jean-Bonnefonds étaient des illuminés qui vivaient dans l'attente du prophète Élie, car, selon saint Matthieu, le prophète Élie qui fut enlevé sur un char de feu et qui n'est point mort doit revenir sur la terre pour y rétablir l'ordre et la paix. Comme le prophète tardait à revenir, ils estimèrent que les choses n'allaient pas assez mal et que le désordre du monde était insuffisant, et ils se mirent à commettre toutes sortes de crimes et de désordres afin de contraindre Élie au retour. Sous le premier Empire, comme le prophète devait réapparaître sous le déguisement d'un mendiant ignare et pouilleux, ils crurent le reconnaître en la personne d'un nommé Digonnet qui se prêta avec plaisir à la supercherie. Mais, comme il avait séduit une fille et lui avait fait un enfant, ses partisans dégoûtés le chassèrent. L'abbé Jacquemont fut déposé et vécut trente-deux ans dans la retraite sans avoir le droit de dire la messe.

— C'était juste. Mais, monsieur l'aumônier, je ne viens pas vous rendre visite pour cet abbé Jacquemont. Je venais vous entretenir de l'affaire Hamel qui va prochainement passer en justice.

— L'affaire Hamel, nous y sommes, monsieur l'avocat, nous y sommes beaucoup plus que vous ne le croyez. Or, Louis Silvy se fit l'éditeur des œuvres du curé Jacquemont. Pauvres ouvrages entachés de jansénisme et sans aucune valeur littéraire. Étrange destinée que celle de ce Louis Silvy qui avait occupé de hautes charges administratives et les avait quittées pour se consacrer à la plus imprudente théologie. Au début de la Restauration il s'engage à l'aventure dans l'affaire Martin de Gaillardon. Connaissez-vous cette affaire ?

— Excusez-moi, monsieur l'aumônier, elle est très ancienne.

— Ce Martin de Gaillardon était un laboureur de la Beauce qui prétendait avoir des apparitions. Il avait vu dans son champ, comme je vous vois, l'ange Raphaël vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme.

— Laissez-moi tranquille avec ces balivernes, monsieur l'aumônier, et écoutez-moi.

— Ce ne sont point des balivernes. La crédulité publique est infinie. Les mêmes gens que gênent les dogmes accueillent les superstitions les plus saugrenues. Notre Martin de Gaillardon fut reconnu fou par un

médecin qui était le frère de Royer-Collard. Mais Louis Silvy publia ses révélations, ce qui lui valut des poursuites correctionnelles. Auparavant, il avait obtenu du roi Louis XVIII une audience secrète et lui avait confié des choses si terribles qu'elles le firent pleurer. Je n'invente rien. Tout cela est dans ces bouquins. Enfin il publia encore les mémoires de cette célèbre convulsionnaire, la demoiselle Fronteau, dite sœur Holda.

— Toutes ces vieilles histoires… voulut interrompre François Roquevillard.

— Attendez, attendez. Négligeons les apparitions. On a fait un saint de ce Louis Silvy. Son abnégation était sans bornes. Sa femme, Rosalie Boudet, vendait ses bijoux pour l'aider à soulager les pauvres. Riche, il doutait de l'origine honnête de ses biens et la vérifiait avec soin, réparant les dommages que ses parents avaient pu causer à des tiers. À quatre-vingts ans il couchait sur une paillasse, vivait de rien et se rendait chaque matin à la messe des chanoines à Notre-Dame qui se célèbre à sept heures, et cela hiver comme été et quel que fût le temps. Il portait des vêtements grossiers et toujours pareils : pantalon tombant, gros souliers et grande redingote à longues manches recouvrant presque les mains. Enfin il mourut à quatre-vingt-six ans, à la veille de la Révolution de 1848, à Port-Royal qu'il avait racheté. Par testament, il avait réclamé pour sépulture le cimetière de Saint-Lambert dans la vallée de Chevreuse, au bord de la fosse commune où furent jetés les restes des religieux après la destruction de Port-Royal-des-Champs.

— Laissons, je vous en prie, monsieur l'aumônier, votre singulier personnage.

— Singulier, vous en convenez. Mais vous ne voyez donc pas sa ressemblance avec M. Joachim Hamel ?

— Nullement.

— Même grandeur dans la vieillesse, même charité apparente, pareil mépris des saisons et des intempéries, du vêtement et du coucher, même scrupule d'équité, mais aussi même confiance dans son jugement, même isolement de l'esprit conduisant à l'orgueil.

— Je ne vois, entre eux, aucun rapport. Joachim Hamel a le cerveau parfaitement équilibré.

— Oui, je conviens, monsieur l'avocat, de sa force intellectuelle rebelle aux aberrations. Mais vous vous trompez sur sa doctrine religieuse. Un Louis Silvy transmet la pensée janséniste à un Joachim Hamel. Celui-ci, je vous l'ai dit, s'est trahi dans le choix de sa bibliothèque. Je ne vous ai cité que les livres rares, relatifs aux derniers sursauts d'une fausse doctrine, mais tout ce qui est sorti de

Port-Royal s'y retrouve, Pascal, Nicole, Racine et le grand Arnaud.

— Curiosité d'esprit et passion intellectuelle.

— Parenté d'esprit. Croyez-moi : le nœud de votre procès est là. Il a écrasé ses enfants sous son inflexible joug, il les a élevés dans la crainte et non dans l'amour de Dieu. Et ses enfants ont subi la revanche d'une éducation trop contrainte, d'une nature trop comprimée.

— Son fils seulement. Dans ma vie d'avocat, monsieur l'aumônier, j'ai vu tant de crimes et de délits ayant au contraire pour cause cette éducation relâchée, à la mode aujourd'hui, où les parents se font les serviteurs de leurs enfants. Mais je venais vous demander de témoigner en faveur de Pascal Hamel.

— Je ne saurais témoigner en sa faveur sans accuser son père. « Ces faux saints de Port-Royal, disait récemment Mgr d'Hulst dans une de ses conférences de Notre-Dame, grands pourfendeurs de restrictions mentales et grands praticiens de l'hypocrisie… »

En vain François Roquevillard essaya-t-il d'obtenir la promesse d'un témoignage sur la probité du fils et les services bienfaisants du père. En vain invoqua-t-il la nécessité de défendre un nom illustre dans le parti catholique en face des puissances radicales et anticléricales de plus en plus menaçantes. Il se heurta à cette haine intellectuelle qui, chez certains ecclésiastiques, tient toute la place des passions refoulées et repousse comme une faiblesse la moindre concession. Les Hamel devaient être abaissés : c'était l'intention visible de la Providence.

Il sortit de sa visite désemparé et révolté. Ainsi abandonnait-on une famille dont les services, dans le passé, étaient éclatants. À qui s'adresserait-il dans le haut clergé pour obtenir protection ? Et s'il remontait jusqu'au chef, jusqu'à l'archevêque de Chambéry ? Celui-ci était un vieillard fatigué, usé par l'administration de son diocèse dont il occupait depuis plus de quinze ans le siège épiscopal. Accepterait-il de se déplacer pour déposer en justice ? C'était peu vraisemblable. Mais s'il l'acceptait, de quel poids ne serait pas cette entrée dans le prétoire d'un témoin aussi vénérable et revêtu d'un caractère sacré ? Les juges les plus irréligieux en seraient frappés. Lui aussi, avait confié au notaire Hamel les fonds de l'archevêché et n'avait nulle plainte à formuler. Lui aussi, avait vu à l'œuvre l'avocat Hamel dans la direction des fondations charitables. Pourquoi donc ne pas tenter cette démarche ? Si elle réussissait, quelle leçon pour un abbé Beffroy mettant ses polémiques au-dessus des devoirs humains !

Il sonna donc à l'archevêché. Il fut écouté avec bienveillance. Certes, les Hamel méritaient d'être soutenus dans leur malheur. Mgr Ramuz demanda un délai pour réfléchir avant de transmettre sa réponse. François Roquevillard s'en alla sans grand espoir. Le

lendemain il recevait une lettre de l'un des grands vicaires l'informant que Sa Grandeur comparaîtrait à la barre des assises. Les chefs étaient plus courageux que les subalternes, ou plus charitables.

V

ANGÈLE

Angèle Dutillois, la fille aînée de Joachim Hamel, avait annoncé à son père sa venue. Dans sa lettre elle faisait allusion à un différend qui aurait surgi entre elle et son mari et au sujet duquel elle désirait d'être conseillée. Mais elle n'avait pas avoué qu'elle était contrainte à ce départ et chassée du domicile conjugal par une instance en séparation de corps, peut-être même en divorce puisque la loi Naquet était appliquée depuis quelques années. Le divorce : ce seul mot, prononcé dans l'hôtel de Morand habité par des générations de femmes honnêtes et résignées, ne risquait-il pas d'y attirer la foudre ? Elle n'avait pas osé l'écrire. En paroles on s'explique mieux, on a plus de temps pour s'expliquer, on peut multiplier les commentaires qui permettent de se justifier. Son père l'écouterait, son père la défendrait. Elle n'avait plus que lui au monde pour l'écouter et la défendre, car sa sœur Agnès, pieuse et effacée, ne comptait guère et elle avait appris, par les journaux de Lyon, la destitution de son frère Pascal. Sans doute leur intimité familiale avait-elle été rompue ou détendue par son mariage il y avait plus de vingt ans, mais elle la retrouverait pour ces difficiles confidences. Leur intimité familiale ? quand avait-elle existé ? Voici que, la recherchant dans ses souvenirs, elle ne parvenait pas à la retrouver. Elle commençait de trembler à la pensée de ce retour dans la vieille maison et de l'interrogatoire qu'elle subirait dans le cabinet de travail paternel. Et cependant que de choses elle aurait à raconter qui ne pourraient manquer de lui valoir sympathie et tendresse ? Tendresse, sympathie, mots dénués de sens dans le refuge où elle était obligée de s'abriter dans la tempête.

Au dernier moment elle avait hésité. Mais où aller ? Rester à l'hôtel, ou chez de vagues amis bientôt las de sa présence, c'était signaler qu'elle était sans appui. Elle serait traquée davantage dans le procès qui se plaiderait, tandis que l'accueil de son père, renommé pour sa probité et sa respectabilité, la couvrirait. Mais quel serait cet accueil ?

Dans le train qui l'emmenait sans hâte de Lyon à Chambéry par la ligne nouvelle de Saint-André-le-Gaz, seule dans son compartiment de seconde classe avec une employée du chemin de fer qui voyageait gratuitement et qui, gênée par cette gratuité, se serrait dans un coin afin d'occuper une place plus réduite, en rapport avec son billet, elle

repassait sa vie tout entière par série d'images superposées jusqu'à ses jours les plus rapprochés, jusqu'à sa faute, ou plutôt jusqu'à la faute que lui reprochait son mari et qu'elle n'avait pas encore commise. En vain y cherchait-elle un témoignage d'affection. Et pourtant elle avait eu en partage, elle avait encore ce privilège de la beauté qui est un don royal dispensé par Dieu avec tant de parcimonie dans le monde : des cheveux blonds et vaporeux qu'elle avait de la peine à contenir sous le chapeau, des traits purs et charmants, un ovale un peu allongé mais en rapport avec le développement harmonieux de la taille, un teint uni et lisse et surtout de grands yeux noirs qui donnaient au visage un attrait de mélancolie et de flamme, une sorte d'ardeur concentrée et mystérieuse. Tout au plus l'âge commençait-il d'atteindre la ligne du cou et le contour des joues. Elle ne pouvait passer inaperçue ni dans la rue, ni dans un salon. Et même ces menaces de l'âge communiquaient-elles à sa démarche, à son regard, à l'ensemble de sa personne cette langueur et cette douceur des fruits trop dorés et trop mûrs, des roses trop ouvertes, des feuilles plus colorées que des fleurs qui illuminent les arbres d'automne avant de les quitter et de tapisser les allées. Était-ce la grâce fragile de cette jeunesse finissante qui l'avait désarmée dans sa lutte tardive avec la passion ?

Aucun souvenir ne lui demeurait de sa mère qu'elle avait perdue avant d'avoir cinq ans. Cependant elle avait emporté dans son appartement de femme à Lyon une photographie assez mauvaise – comme on les faisait alors – de cette maman emportée en pleine jeunesse. Que de fois elle avait rêvé d'elle en la regardant ! Que de fois elle avait imaginé ses jours changés par cette présence ! Plus tard, et seulement à une date toute récente, comme si les derniers événements lui avaient éclairé l'obscurité de la vie, elle avait relevé sur l'image maternelle les traces d'une infinie tristesse, d'une fatigue sans nom inexplicable pour tant de jeunesse. Celle-ci non plus n'avait pas été heureuse. Mais qui pouvait se vanter de l'être, parmi les femmes de sa connaissance ?

Tout enfant, elle avait connu un programme réglé, une discipline exacte et minutieuse non seulement dans les heures du lever et du coucher et dans celles des repas, mais dans tout le déroulement chargé de la journée. Aucun instant n'était abandonné au caprice individuel. De bonne heure la volonté de l'enfant ne doit-elle pas être matée ? Les infractions au règlement étaient sévèrement punies, comme les taches sur les vêtements. Son père inspectait quotidiennement sa tenue et ses leçons. Il s'imposait malgré les affaires les plus absorbantes ce supplément de travail et n'y montrait nulle faiblesse qu'il eût estimée coupable. Puis, comme s'il se méfiait de lui-même, il l'avait conduite à un pensionnat de jeunes filles à Lyon, tenu par des religieuses bornées et dévouées, soumises elles-mêmes à une règle fixe et absolue. Sans

cesse les élèves, et même les plus sages, et même les plus laides, et même les plus petites, étaient rappelées à la modestie, vertu principale des femmes, au point que les lavages du corps imposaient toutes sortes de cérémonies compliquées afin que nulle partie n'en pût être aperçue. Il semblait que tout le couvent tremblât dans la crainte du scandale. Ainsi formait-on des épouses qui pouvaient être dépourvues d'agréments mais qui offriraient une sécurité complète au mari futur.

Ce mari futur, Angèle aspirait à lui comme à une délivrance. Or, il lui fut imposé presque au sortir du couvent par le choix paternel. Les Dutillois étaient pour les Hamel une relation ancienne. Une grand'tante Dutillois avait épousé sous le gouvernement de Juillet un grand-oncle Hamel. En province, généalogies et traditions sont conservées comme ces pots de confiture rangés en ligne dans les armoires avec des étiquettes rappelant l'année et le fruit. Elle se rappelait encore la première arrivée de son fiancé, désigné à l'avance sans qu'elle eût été consultée, dans l'hôtel de Morand. Il était venu avec un ami plus âgé, mais d'un physique plus avantageux.

« Pourvu que ce soit bien celui-ci ! » se disait Angèle les guettant d'une fenêtre.

Ce n'était pas celui-ci, déjà marié, et destiné seulement à faciliter la conversation et introduire plus de cordialité dans un milieu réputé pour ses mœurs austères et graves. L'autre ne se faisait remarquer par rien de saillant. Son physique n'était ni bien ni mal. Il appartenait à cette moyenne qu'on rencontre habituellement, et même il pouvait à la rigueur être classé dans la catégorie la moins désavantagée. La moustache fournie qu'il portait comme c'était alors la mode dissimulait heureusement une de ces bouches épaisses et charnues qui sont faites pour le boniment et non pour le baiser et qu'une femme ne voit pas approcher sans crainte tant qu'elle ne s'y est pas accoutumée.

Les fiançailles furent brèves et sans intimité. Joachim Hamel ne laissait pas volontiers sa fille seule avec le nouveau venu. Il avait mobilisé pour les surveiller une parente âgée et irréprochable. Cette surveillance eût été d'ailleurs superflue, tant Félix Dutillois était d'un naturel réservé et raisonnable. Cependant Angèle se souvenait d'un regard de son père, un seul, le matin des noces. Elle avait déjà revêtu la royale robe blanche dont la traîne balaierait le seuil de la cathédrale avant d'être portée par un petit page recruté dans la famille du mari. Elle savait qu'elle était belle, et même radieusement belle, malgré son émoi et sa peur, et peut-être plus encore à cause de cette peur et de cet émoi. Ce regard l'avait enveloppée tout entière avec une douceur inattendue, avec une douceur infinie. Puis son père, se penchant sur elle, avait commencé une phrase :

— Ta mère…

Mais il n'avait pas achevé bien qu'elle l'en sollicitât en répétant :

— Maman.

Évoquait-il son propre mariage et l'image de sa femme en robe de noces ? S'attendrissait-il, lui qui ne s'attendrissait jamais, sur toute la beauté de sa fille offerte en ce jour et voulait-il s'unir à elle dans le souvenir de cette mère qu'elle n'avait pas connue ? Mais il se détourna aussitôt, se raidissant contre une émotion qu'elle avait sentie venir avec délices. Ne lui avait-il pas répété cent fois, quand elle était petite et qu'elle manifestait trop vivement ses chagrins et ses peines, la parole adressée par Saint-Cyran à la mère Marie-Claire, sœur de la mère Angélique de Port-Royal – et plus tard, quand elle avait été en âge de s'instruire, il lui avait donné ses références : – « Je ne veux point de douleur qui se répande dans les sens : prenez garde à vos larmes… » Elle avait tendu vers lui son visage pour être embrassée, mais déjà il s'était dominé. Elle avait eu envie de sentir sur sa joue ces lèvres paternelles, si minces dans le visage rasé, mais d'un charmant dessin qui atténuait la rigueur des traits, tandis qu'elle avait peur des lèvres lourdes de son fiancé, de son mari. Maintenant encore, à une distance de plus de vingt années, elle se rappelait nettement cet unique regard et cette ébauche de phrase, et même elle en tirait toute son espérance, unique elle aussi.

Ce que le mariage avait été pour elle, voici qu'elle en découvrait mieux, dans ce retour en arrière, l'amertume. Non qu'il eût été différent pour elle de ce qu'il était pour tant d'autres femmes. Celles qui ont rencontré un mari délicat et tendre ne connaissent pas la plupart du temps leur bonheur. La délicatesse et la tendresse peuvent tout obtenir d'une femme. Si peu d'hommes s'attachent à découvrir les trésors d'un cœur et d'un corps. Même sans brutalité, ils sont pressés et ignorants. Leurs mesquines débauches précédentes ne les ont pas mieux renseignés que la vertu et ils se croient savants. Puis, ils sont repris si vite par leurs habitudes et leurs affaires. De là tant de malentendus qui ne seront jamais éclaircis.

Félix Dutillois avait été un de ces bons maris qui ne connaissent jamais leur femme. La beauté d'Angèle le flattait et, les premiers temps, l'enflammait, mais il ne pensait qu'à son plaisir. Il en fut bientôt rassasié. Maintenant qu'elle cherchait à voir clair dans le passé, elle devait s'avouer à elle-même qu'elle n'avait jamais senti son mari s'approcher d'elle sans une de ces crispations nerveuses qu'elle n'était pas maîtresse d'écarter. Elle-même n'avait jamais désiré sa présence et la subissait.

La naissance d'un fils avait ébranlé sa santé, mais lui avait fourni des prétextes de solitude. Toutes ses réserves d'amour avaient alors rompu leur digue. Elle avait adoré cet enfant qui fut bientôt la source

d'un pénible conflit, car son mari le lui disputa dès que le petit eut atteint l'âge de quatre ou cinq ans. Il l'accusait de le trop gâter et amollir. Il prétendait s'entendre mieux à l'éducation d'un homme et peut-être avait-il raison. Sa mémoire ne le contestait plus. La mort avait clos la discussion, emportant à dix ans le pauvre petit étouffé par la diphtérie. Elle s'était alors abandonnée à sa douleur sans réagir. Là encore, elle devait convenir avec elle-même que cette douleur avait achevé de la détacher, qu'elle s'y était complu au point de l'entretenir soigneusement et de ne pas vouloir reprendre les corvées de sa vie conjugale. Félix, après l'avoir supporté, s'en était exaspéré. Il avait exigé au lieu d'attendre encore, de louvoyer, de patienter et d'obtenir par cette patience même les résultats qu'il avait imposés de force. Elle s'était soumise à ce joug, plus dur que le joug paternel, car son père avait tout de même une autorité naturelle qui rayonnait à distance et atténuait son ascétisme. Ainsi reprit-elle les réceptions utiles à la maison de soieries Dutillois, si estimée sur la place de Lyon. On la croyait heureuse parce qu'elle était belle, parce qu'elle portait des toilettes élégantes et coûteuses, parce qu'elle était entourée de luxe. Personne ne songeait plus à la perte du petit Maurice, personne ne soupçonnait le désert de son cœur et de sa vie. Personne ?

Alors apparut dans les yeux de la voyageuse, comme le train dépassait la station de Pressins que domine au bord des bois son église au clocher pointu, une lueur de joie, la seconde depuis qu'Angèle se laissait aller aux souvenirs ainsi qu'une barque à la dérive. La première lui était venue de la pensée de son fils dont elle avait revu le rire – si rare dans ce triste hôtel de la place Bellecour – les joues à fossettes, les bras potelés, les petites jambes remuant dans le vide. D'où venait donc celle-ci qui s'en était allée frapper la femme du chef de gare tapie dans un coin du compartiment et la figeait dans une expression d'admiration pour sa compagne de voyage ?

Il s'appelait Claude Merval. Il était marié, lui aussi, à une femme prématurément vieillie et d'humeur sombre. Architecte, il avait dirigé l'un ou l'autre chantier pour la maison Dutillois. Il y avait donc ses entrées. Un soir qu'il y dînait, placé à la gauche d'Angèle, la droite étant occupée par un personnage plus considérable, il avait laissé échapper une de ces réflexions sans importance mais qui sortent pourtant de la banalité en usage dans ces longs et utilitaires dîners de province où l'on accumule les plats et où l'on rassemble autant de gens influents que le permettent les rallonges de la table et les dimensions de la salle à manger.

— La vie est trop régulière et monotone, disait-il en souriant. Ne trouvez-vous pas, madame ? Il faudrait pouvoir s'évader, prendre des vacances, mener pendant une quinzaine de jours, par exemple, une

existence tout à fait différente, avec d'autres gens qu'on choisirait. Après, on reprendrait ses habitudes avec plus de soumission et plus de patience.

— Après ? avait-elle répondu. Mais on ne reviendrait pas.

— Il faut toujours revenir, madame. La vie est la plus forte.

— Plus forte que l'amour ? avait-elle osé objecter quand le mot amour était proscrit avec soin de toutes les conversations.

— Oui, madame, plus forte que l'amour.

Et il avait ajouté plus bas :

— Ne vous en êtes-vous jamais aperçue ?

À quoi elle avait répliqué, étonnée elle-même de son audace :

— Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en apercevoir.

Sa réponse pouvait se prêter à une double interprétation : ou bien l'amour pour elle s'était confondu avec sa vie conjugale, ou bien, ne l'ayant jamais éprouvé encore, n'avait-elle pu en mesurer la force, le comparer aux liens résistants de la vie. Il dut faire le tour de ce double sens, car elle se souvenait avec précision qu'il avait alors regardé tour à tour son mari de l'autre côté de la table, puis elle-même. De ce regard scrutateur elle avait senti la pointe. Puis il avait murmuré tout bas :

— Tant mieux pour vous.

— Pourquoi ?

Étonné de cette question ingénue, il avait ri et dit :

— Ou tant pis.

Elle avait essayé de rire, mais son rire à elle sonnait faux. Sur quoi brusquement il avait ajouté, plus bas encore :

— Que vous êtes donc belle !

Elle avait senti le sang lui monter aux joues. Certes, elle n'ignorait pas l'impression qu'elle causait aux hommes. Plus d'une fois elle avait été suivie dans la rue. Plus d'une fois elle avait dû se détourner des regards trop avides posés sur elle. Mais, dans ces salons lyonnais de beaucoup de retenue et de politesse, personne ne lui avait exprimé si directement son admiration, d'autant plus directement que la phrase se raccordait aux précédentes et contenait par là même une allusion à toutes les possibilités d'amour rassemblées sur son visage et sur son corps à demi dévêtu dans la robe du soir.

Elle avait tenté de se dérober à l'emprise que déjà commençait d'exercer sur elle son voisin de gauche pour causer avec son voisin de droite, l'homme considérable qu'il importait de séduire pour la

prospérité de la maison Dutillois. Mais bientôt elle s'était de nouveau tournée vers le premier. La maison Dutillois passait au second plan. Pour la première fois elle pensait à elle-même et distinguait nettement où était son plaisir. Elle ne savait que trop bien où était son devoir et, sûre de ne le jamais transgresser, mettait par bravade ou ingénuité son pas sur l'autre route. Après le dîner, au cours même de la réception qui le suivit, Claude Merval revint s'asseoir près d'elle et malgré ses obligations envers ses hôtes elle ne craignit pas de s'isoler quelques instants avec lui dans un coin de salon. Il parlait avec agrément de ses voyages en Italie, de ses lectures. À travers les femmes du Titien mûres et dorées, il visait une autre femme et l'atteignait en effet.

Cette soirée fut pour elle une de ces dates qui se fixent pour nous seuls dans notre mémoire bien qu'elles ne marquent aucun événement. En quittant la belle robe complice, elle avait revécu ces quelques heures, pareilles à tant d'autres en apparence et qui, ne contenant rien, étaient chargées de toutes les promesses. Elle s'était attardée en se déshabillant à rechercher les moindres paroles prononcées et ces regards, plus éphémères encore, où tout l'être apparaît pourtant. Mais dès le lendemain elle s'était ressaisie. Quelle patience – ou quelle passion – il avait fallu à ce Claude Merval pour mêler peu à peu leurs vies par des rencontres continuelles dans le monde ! On eût dit qu'il s'était libéré de ses affaires, ou qu'elles s'orientaient toutes vers la maison Dutillois. Plus tard ne lui avait-il pas avoué en riant qu'il était devenu pour elle plus matinal, afin d'être plus libre de ses journées ? Il s'ingéniait à lui être agréable, à prévenir ses désirs. Il lui choisissait ses lectures. Il avait fini par obtenir d'elle la permission de lui montrer dans Lyon des monuments inconnus, ou les musées mal connus. Quand on habite une ville, on cesse de la voir. Il la conduisit à ce musée de la soierie où l'Extrême-Orient, la Perse et l'Europe rivalisent dans la finesse des tissus et la diversité des dessins et des teintes, puis à ce musée Saint-Pierre où il lui voulut montrer les tableaux les plus réputés de Puvis de Chavannes. Ils s'arrêtèrent devant *l'Automne* où une femme nue, la seule volupté du peintre dans toute son œuvre, montre au premier plan un corps harmonieux de blonde un peu lourde sans être grasse, pareil à ces grains de raisin que le soleil a gonflés et tendus : elle lève ses bras vers l'arbre où elle cueille des fruits mûrs, mais c'est elle-même le plus beau fruit, l'excellence de cette saison où la terre resplendit avant que les vergers soient dévastés et que tombent les feuilles mortes. Claude avait détaillé pour elle les qualités de la peinture, mais ses yeux allaient de la femme qui symbolisait l'Automne à cette femme de quarante ans, si belle encore, qui l'accompagnait, et tout à coup elle comprit qu'il les comparait et qu'il la voyait à travers ses vêtements comme si elle était semblable à l'autre, et c'était vrai qu'elle s'y reconnaissait. Rougissant malgré elle-même, n'avait-elle pas

alors donné l’ordre du départ comme si elle avait cessé de s’intéresser au chef-d’œuvre de Puvis de Chavannes ? Mais il avait compris le trouble dont elle était l’objet.

Ils s’aimaient depuis longtemps sans qu’il eût jamais osé le lui dire, tant elle avait une réputation de vertu et d’indifférence, et tant il doutait de lui-même.

— Mme Félix Dutillois ? disait-on à Lyon. Elle est belle, oui, mais si froide !

Elle était résolue non seulement à ne jamais céder à cet amour, mais à ne jamais en supporter l’aveu. Les jours passaient, et c’étaient des jours délicieux quand ils se rencontraient. Puisqu’elle était ainsi résolue, elle n’avait aucune raison pour ne pas se complaire dans ces délices inoffensives. Tout changeait pour elle, en elle et autour d’elle, mais ces changements, n’étant qu’intérieurs, ne pouvaient apporter aucune modification à son existence fixée, immobile, immuable de femme fidèle et irréprochable. Ainsi nous leurrons-nous sur nos forces de résistance et sur l’abîme qui sépare les intentions et les pensées vagabondes et parfois audacieuses, et les actes qui, seuls, créent les situations nouvelles. Elle se leurrait d’autant plus qu’elle était novice dans le sentiment qu’elle éprouvait. Elle ne l’appelait même pas du nom d’amour. C’était là une désignation qui lui paraissait trop forte, car elle ignorait elle-même à quel point elle était déjà subjuguée, et qui ne pouvait convenir qu’à la jeunesse, à ces élans de la jeunesse qu’elle n’avait pas connus et qu’elle connaissait tardivement quand elle croyait s’y dérober. Ses réserves de tendresse et de désir s’étaient accumulées comme la fonte des neiges dans un de ces lacs de montagne qui semblent n’avoir pas d’issue. Elle ne voyait que le lac paisible sans se demander si les eaux captées, hier encore immaculées, ne dépasseraient pas un jour les berges.

Claude Merval, peu à peu, avait sollicité et obtenu ses confidences. Elle était revenue pour lui sur sa triste enfance sans caresses. Elle en avait même compris mieux toutes les privations en les révélant. Mais elle s’était arrêtée à son mariage. Une femme livre si rarement le secret de sa vie conjugale ! Il n’avait pas osé l’interroger, mais par là même qu’elle se taisait il avait cru pouvoir interpréter son silence. Et il s’apercevait qu’il abordait des terres vierges, que ce cœur où il souhaitait de pénétrer était aussi neuf que celui d’une jeune fille au sortir de son pensionnat. Alors il hésitait devant un tel bonheur qui pouvait se changer si aisément en catastrophe.

Il hésitait et il commit la pire faute. Ne pouvant se décider à parler, il écrivit. Entraîné par sa passion, il écrivit les lettres les plus tendres, les plus douces et les plus ardentes. Elles étaient si charmantes que la destinataire ne les détruisit pas au fur et à mesure comme le lui

conseillait la prudence. Elle n'y répondait pas, mais les lisait et relisait avec une joie ineffable. Non seulement elle n'en avait pas reçu de pareilles au cours de ses fiançailles, mais elle ne concevait pas qu'on pût en écrire de pareilles. Cependant on parlait dans Lyon de leur intimité. L'une ou l'autre personne de leurs relations les avait rencontrés ensemble dans un thé ou dans un musée. De la part de tout autre femme, ces promenades ou ces invitations eussent paru légitimes ou innocentes. Une réputation de rigidité compromettait au contraire Angèle. Des railleries vinrent aux oreilles de Félix Dutillois qui confia le soin de son honneur à un détective privé avec cette épouvantable indélicatesse de certains hommes d'affaires qui en viennent à traiter leur vie privée comme une affaire précisément. Le rapport du policier amateur eût rassuré tout autre mari. Il exaspéra celui-ci, car il n'entendait pas que sa femme fût admise à d'autres distractions que celles distribuées par lui-même, comme si les siennes étaient en état de procurer le moindre agrément ! Il reprit l'enquête à son compte et découvrit la correspondance. Ce fut une scène atroce. En vain se défendait-elle d'avoir jamais répondu à cet amoureux transi :

— Si vous avez lu ces lettres, vous ne pouvez douter de moi.

— J'en doute tellement que je vais les porter à mon avoué et réclamerai le divorce.

— Je ne vous ai pas trahi. Je suis sans reproche, je vous le jure.

— Je ne vous crois pas. Vous aimez cet homme.

Révoltée de tant d'injustice, rebelle tout à coup au reniement, elle avait fait au mari l'aveu qu'elle refusait à l'amant, qu'elle se refusait à elle-même et cet aveu inattendu lui avait brûlé les lèvres au passage, l'avait libérée brusquement de toutes ses années de contrainte :

— Oui, je l'aime et ne le lui ai jamais dit.

— Allons donc ! Vous êtes sans pudeur et vous osez me braver.

Il l'avait chassée. Elle avait dû partir. Quelques jours elle s'était réfugiée dans une maison de repos où elle avait, quelque temps auparavant, passé une convalescence, afin de ne pas appeler l'attention sur le désaccord de son ménage et de donner à son mari le temps de la rappeler. Un essai de réconciliation qui avait coûté beaucoup non pas même à son orgueil, mais à sa dignité, avait échoué. C'est alors qu'elle avait annoncé à son père sa venue. Lui seul pouvait encore arranger les choses, car il en imposait à Félix Dutillois.

Le train approchait de Chambéry. Angèle commençait de retrouver les paysages familiers de son enfance, sur le coteau le clocher de Vimines perçant le ciel bleu, au bord de la route la cascade de Coux tombant d'un seul jet en écumant, et là-bas, cachée à demi dans les

arbres, à l'entrée du petit val sauvage du Forezan, la Ratière où elle connaissait pendant les vacances le plaisir de courir sur les pelouses sans être surveillée aussi étroitement qu'à la ville.

Sur le quai de la gare, une petite silhouette grêle l'attendait, sa sœur Agnès, toujours effacée, toujours vêtue d'une robe sombre, insignifiante au premier abord et qui, avec ses traits irréguliers n'avait jamais été jolie, surtout auprès de l'éclatante Angèle, l'aurait été aisément si elle n'avait abdiqué toute cette jeunesse qui enveloppait encore l'aînée. Elles s'embrassèrent, ou plutôt la cadette tendit sa joue unie, pareille à une joue d'enfant, comme si elle ne savait pas se servir de ses lèvres.

— Et Pascal ? interrogea Angèle étonnée que son frère ne fût pas venu, lui aussi, à sa rencontre.

Ne pouvait-il se déranger à la place de leur père ?

— Pascal n'est pas libre.

— Oui, je sais bien. Il a eu des histoires dans son étude. Il a dû la vendre.

Agnès se taisait. Angèle ne savait donc pas la suite du drame de famille. Il fallait lui apprendre l'arrestation, la honte. Mieux valait pourtant qu'elle fût informée avant de se trouver en présence de leur père.

— Il n'est pas libre, reprit-elle d'une voix mal assurée, parce que…

— Parce que ? insista l'aînée.

La cadette soupira tout bas :

— Parce qu'il est en prison.

Angèle bouleversée ne commenta pas la mauvaise nouvelle. Mais elle prit le bras de sa cadette, tandis qu'un porteur la débarrassait de ses bagages. Quand elles furent hors de la gare, elle demanda des détails :

— C'est donc bien grave ?

— On ne m'a pas mise au courant.

On ne la mettait jamais au courant de rien. On la traiterait toujours en petite fille ignorante qui ne compte pas dans une maison, dans cette maison que tout de même elle faisait marcher, car c'était elle qui en réglait les rouages quotidiens tout en glissant inaperçue dans la cuisine, la salle à manger, les corridors et les chambres.

— Va-t-on le condamner ?

— J'espère que non. Père va tout payer.

Elle avait prononcé cette dernière phrase avec admiration, sans

même se douter que ses propres biens, hérités de sa mère, seraient engagés et qu'on ne la consulterait pas sur cet engagement.

Que devenait, dans cette tragédie de l'argent et de l'honneur, le pauvre roman d'Angèle ? Mais ce pauvre roman venait compliquer les choses. Comment son père en recevrait-il la confidence et comment accueillerait-il cette menace de divorce ? Elle se sentit prise de panique en franchissant le seuil de l'hôtel de Morand. Là, elle reprit le bras de sa sœur qu'elle avait lâché, comme si elle allait demander secours à celle-ci. Elle la considéra en effet avant d'entrer, mais elle la trouva si chétive et si grêle qu'elle ne put se décider à la charger du poids de son adultère sentimental. Comment le lui faire comprendre et admettre ? La pauvre innocente avait toujours vécu hors du monde, perdue dans l'ombre paternelle. À quoi bon l'affliger, la troubler ? Ainsi garda-t-elle le silence.

Mise en présence de son père qui la reçut dans son cabinet de travail sans aucune manifestation affectueuse, elle ne se découvrit pas davantage le courage de parler. Déjà il la gourmandait sur ce différend conjugal qu'il fallait arbitrer au plus tôt. Elle ne devait pas oublier que la femme a promis d'obéir au mari. Elle était blâmée à l'avance. Que serait-ce quand elle confesserait la vérité ? La vérité : comment donner à entendre au grand vieillard austère qu'elle avait écouté des paroles d'amour même sans y avoir répondu et qu'elle aimait en secret sans être coupable ? Il n'entrerait pas dans ces subtilités, il n'admettrait pas ces complications. Il lui rappellerait durement que le mal était en elle et il lui intimerait l'ordre de s'humilier devant son mari, de regagner le domicile qui lui était interdit en implorant son pardon. Or elle se découvrait incapable de s'abaisser à nouveau devant l'homme qui ne l'avait jamais comprise, qu'elle n'avait jamais aimé, à qui elle était restée et restait encore fidèle sans amour. Reprendre la vie commune, elle y voulait bien consentir, mais elle rentrerait chez elle la tête haute ou n'y rentrerait pas. Elle n'avait pas de faute à se reprocher. Un peu de l'orgueil des Hamel subsistait en elle qui ne lui permettait pas de s'avilir.

Ainsi écoutait-elle son père en silence. À quoi bon tenter de l'attirer dans son camp, de solliciter son assistance, de s'abriter sous son aile protectrice, comme elle l'avait espéré ? Mieux valait se taire, mieux valait ne pas se défendre, laisser les événements s'accomplir.

— Je vais te conduire dans ta chambre, murmura la douce voix d'Agnès comme l'entretien s'enfonçait dans le silence.

Et quand elle eut installé sa sœur dans une pièce sans soleil, la meilleure pourtant de l'appartement sombre, elle s'approcha d'elle et cette fois l'embrassa. Qu'avait donc compris cette humble fille réduite à deviner le mystère de son entourage et guidée par les seules antennes

parties d'un cœur que tout le monde avait dédaigné ?…

VI

LA TRAQUE

Par l'entremise de François Roquevillard, les deux sœurs avaient obtenu un laissez-passer pour aller voir leur frère à la prison. Joachim Hamel avait refusé de s'y rendre, comme si le prisonnier n'existait plus pour lui et ne méritait pas qu'on s'occupât de sa personne, mais il ne s'était pas opposé à la visite des deux femmes. Les femmes pouvaient se livrer à ces occupations de charité : cela était sans importance comme la plupart de leurs faits et gestes. Le dédain qu'elles lui inspiraient l'autorisait à tolérer ces agissements sans portée.

De l'hôtel de Morand, rue Juiverie, jusqu'à la rue Bonivard où se dresse la prison de la ville, il n'y a que peu de distance, juste la rue de la Trésorerie à suivre. Cette rue Bonivard, pittoresque et étroite et qui décrit un demi-cercle, avec quelques vieilles façades élégantes qui rappellent des splendeurs mortes, était bordée autrefois par la chapelle des Pénitents noirs. La confrérie des Pénitents noirs dont Joseph de Maistre fit partie assistait les condamnés à mort qui passaient leur dernière nuit dans la chapelle. Aujourd'hui, la rue est peu passante, mais les passants qui s'y croisent sont si rapprochés qu'ils ne peuvent pas ne pas se reconnaître. Qui se rend à la prison est ainsi dévisagé et signalé à l'attention de la ville.

Les victimes et les ennemis de Pascal Hamel avaient manqué son entrée, puisqu'il était venu de lui-même se constituer prisonnier à une heure matinale. En vain s'étaient-ils assemblés devant son domicile rue Croix-d'Or pour assister à son arrestation. Frustrés de ce spectacle, ils guettaient ses sorties pour le huer et l'injurier, mais le juge d'instruction, désireux d'éviter ces manifestations, se déplaçait pour les interrogatoires. Cependant les deux sœurs furent aperçues et reconnues, non pas Agnès, trop mince et diaphane pour qu'on prêtât la moindre attention à son pas feutré, à sa démarche anonyme, mais Angèle bien qu'elle eût quitté dès longtemps Chambéry. Elle y revenait de temps à autre, assez pour ne pas y être oubliée. Sa beauté persistante lui valait ensemble l'admiration et la jalousie. La robe la plus simple lui seyait à merveille. Elle parait tout ce qu'elle portait. Grande et souple, et portant aisément le poids de son corps comme la femme qui symbolise l'Automne dans le tableau de Puvis de Chavannes, elle marchait de ce pas balancé qui donne de la grâce à

chaque mouvement. Et puis, elle ressemblait à son père que l'on redoutait et dont elle remplaçait la grandeur autoritaire par un charme rayonnant. Ne pouvait-on se venger sur elle de la peur déférente qu'inspirait le vieillard ?

Une marchande de fromages qui exerçait son commerce dans le voisinage de la prison vit débarquer chez elle une cliente courroucée :

— Vous avez vu cette Angèle Hamel ?

— Non. Elle est donc ici ?

— En voilà une effrontée ! Elle va voir son frère en grande toilette. On s'habille autrement quand on va en prison.

— N'en dites pas de mal, madame. Chaque fois qu'elle vient à Chambéry, elle m'achète un reblochon et le paie un bon prix.

— Elle ne vous en achètera plus, madame.

— Et pourquoi ?

— Parce que son mari l'a jetée dehors.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Le bruit en court.

Et se penchant avec mystère jusqu'à effleurer la pâte jaune du gruyère et la pâte bleue du gorgonzola, dont l'odeur mêlée lui remplissait les narines, elle ajouta :

— Il paraît qu'elle a un amant.

— Elle est assez belle pour ça.

— Mais elle est vieille, madame, elle est vieille !

— Vous croyez ? Elle n'en a pas l'air.

— Elle est plus âgée que moi, madame.

— Plus âgée ? Est-ce possible ? Eh bien, je ne l'aurais jamais cru.

— Que vos fromages sentent donc mauvais ! L'air est irrespirable ici. Il faut que je m'en aille.

— Je ne vous retiens pas, madame. Ils sont pourtant magnifiques. Voyez plutôt ce persillé de Bessans, cette tomme des Aravis et cette crémeuse Tournette…

La cliente s'était enfuie, colportant ailleurs la nouvelle. Comment avait-elle pu connaître à distance le drame conjugal de Lyon ? Lançait-elle au hasard une accusation contre Angèle Dutillois ? La calomnie devance parfois les faits qu'elle croit divulguer et qui ne sont pas accomplis : le mal qu'elle suppose est dans le cœur de ceux qui la lancent sans les circonstances atténuantes que pourraient invoquer ceux qui en sont l'objet. Ainsi dans Chambéry s'amassait une nouvelle

haine contre les Hamel.

Cependant, introduites dans la sombre pièce fermée par une grille où elles étaient autorisées à communiquer avec le prisonnier par le moyen d'un guichet, les deux sœurs trouvèrent Pascal dans un état surprenant de calme et de tranquillité intérieurs. Elles ne pouvaient voir que le visage encadré dans le carré du judas grillagé. Il avait reçu de bonnes nouvelles de Suse où sa femme et sa fille étaient réfugiées. Agnès lui faisait parvenir sa correspondance avec la complicité de Maître Roquevillard qui échangeait les lettres contrairement peut-être à son droit, mais non à sa pitié et sous le serment qu'aucune allusion n'y serait jamais glissée à l'affaire criminelle elle-même. Beaucoup moins effondré qu'avant son arrestation, il semblait, chose curieuse ! accepter, sinon avec plaisir, du moins avec indifférence, la place qu'il occupait. À l'abri de ces murs épais, toutes les tentations abjectes qui l'avaient harcelé devenaient inutiles. Libéré de toute convoitise, il se retrouvait tel qu'il était autrefois dans sa première jeunesse, craintif et sage, timoré et timide. Mesurant ses fautes, il acceptait de les expier et, ne connaissant pas la révolte, il subissait son destin sans acrimonie. Il ne se tourmentait que pour les siens à qui il causait du tort. Lui-même n'avait sollicité aucun adoucissement au régime des prévenus. Il eût accepté le caveau où ceux-ci couchaient en commun et leur gamelle de nourriture. Mais l'intervention d'Agnès avait obtenu pour lui que ses repas, d'ailleurs modestes, lui fussent apportés du dehors et qu'il occupât cette cellule réservée qu'on appelle la pistole. Là du moins il était seul et il pouvait lire et écrire sans subir de pénibles promiscuités. Les sommes nécessitées par ces faveurs, Agnès les prélevait en cachette sur ses économies.

— Tu ne seras pas condamné, protesta Angèle, tandis qu'Agnès se contentait de regarder son frère.

— Comment ne le serais-je pas, puisque je suis coupable ?

— Ce n'est pas une raison. On acquitte tous les jours des criminels. Tandis que tes créanciers seront tous payés. Tu n'as porté préjudice à personne.

— Je n'en ai pas moins commis des actes frauduleux.

— Que dit ton avocat ?

— Me Roquevillard met toute son amitié et tout son talent à me défendre. Mais, pour ces fautes-là, d'habitude, les jurés sont inflexibles. Peut-être obtiendra-t-il la loi Bérenger.

— La loi Bérenger ?

— Oui, c'est la loi de sursis. On prononce une peine, mais sous condition. Elle n'est pas exécutée si dans un délai donné le coupable ne

récidive pas. Et même elle ne figure pas alors sur son casier judiciaire. Elle est rayée.

— Il faut absolument que tu sois ainsi libéré.

— Ce sera difficile. Et même ce ne serait pas équitable à cause du mauvais exemple donné, à cause de la situation privilégiée des officiers ministériels dont je n'ai pas tenu compte.

Angèle l'écoutait avec stupéfaction : quel accusé juge son cas avec cette lucidité paisible, avec cette sévérité ? Mais elle-même n'avait pas nié devant son mari une passion qui n'était pas sortie de son cœur et n'avait pas passé par ses lèvres ? Y avait-il chez les Hamel une loyauté, non exempte d'orgueil, qui les plaçait du moins au-dessus des petites vilenies et des mesquineries coutumières ? Agnès qui n'était pas encore sortie de son silence se rapprocha encore de son frère et à travers les barreaux lui prit la main. Par ce geste elle l'approuvait et se mettait au-dessus même de l'honneur du nom.

— Nous allons quitter l'hôtel de Morand, dit-elle avec cette même tranquillité que montrait Pascal.

— J'en suis peiné. Où irez-vous ?

— Je cherche un petit appartement. Je ne l'ai pas encore trouvé. Les petits appartements sont devenus chers.

— Quel ennui pour vous de vendre et d'abandonner notre vieille maison !

— Oh ! non, murmura Agnès.

Le frère et les deux sœurs se regardèrent autant qu'à travers le grillage ils pouvaient se comprendre par les yeux et n'ajoutèrent rien à ce *non* sorti d'une bouche d'habitude cousue et qui n'osait se risquer à donner une opinion. Ils sentirent à la fois qu'aucun d'eux n'était le moins du monde attaché à l'hôtel des ancêtres. Pascal y avait connu la peur dans sa chambre d'enfant. Agnès et Angèle n'y étaient pas retenues par ces souvenirs qui se posent sur les objets comme des rayons de soleil. Réduite à elle-même, la maison de famille n'était qu'une caserne assez obscure mais confortable.

— Je sais, reprit Pascal, qu'elle est affichée et va se vendre. Notre père a déjà vendu sa bibliothèque. Que veut-il faire ?

— Travailler.

— Il est bien âgé. Ne se retirera-t-il pas plutôt à la Ratière ?

— La Ratière est en vente aussi.

— Ah ! C'est un gouffre que j'ai creusé. Me pardonnez-vous ?

— Bien sûr, murmura Agnès.

— Les privations matérielles ne sont pas si graves, ajouta Angèle qui pensait à sa privation d'amour.

— Puis-je te demander un service ? reprit Pascal s'adressant à celle-ci.

— Mais sans doute.

— Mon mobilier sera vendu demain aux enchères. Ne pourrais-tu racheter la chambre de Lina ? J'aimerais la sauver du désastre. Ton mari est riche. Il peut aisément te donner l'argent nécessaire.

— Mon mari, répéta Angèle. C'est vrai : tu ne sais pas qu'il m'a chassée.

Agnès tressaillit. Sa sœur ne lui avait rien confié, mais elle avait deviné la rupture.

— Pourquoi ? questionna le prisonnier.

— Pour rien.

— Il est violent, il est égoïste, mais il est bon. Il te reprendra.

— Je ne crois pas. Alors je ne puis rien pour toi.

— Pauvre Lina ! conclut Pascal qui ne pensait qu'à sa femme.

— Est-elle au courant de ton… malheur ?

— Non, elle ne sait rien. Si elle savait, elle mourrait.

— On ne meurt pas si vite.

— Elle, si.

— Pourras-tu lui cacher toujours ton malheur ?

— Je l'espère. Elle me croit en voyage d'affaires.

— Mais on revient d'un voyage.

— On revient de tout…

En ce moment il revenait de ses vices qui n'avaient pu altérer l'étrange tendresse réservée à cette Lina chantante et presque irréelle, plutôt oiseau que femme, insaisissable et charmante ensemble comme une musique.

Quand les deux sœurs quittèrent la prison et reprirent la rue Bonivard pour regagner leur domicile, elles ne remarquèrent pas tout d'abord qu'elles étaient regardées sous le nez par les passants plus nombreux au retour qu'à l'aller, comme si leur visite avait été signalée par quelqu'un. Agnès glissait le long du mur de son pas clandestin, pareille à une ombre furtive et sans corps, mais Angèle ne pouvait dissimuler ni sa beauté ni sa taille. Elle n'y songeait point d'ailleurs. Elle les portait si naturellement et si noblement qu'elle les imposait sans le savoir. Quand elles arrivèrent devant l'hôtel de Morand, elles

ne purent douter qu'elles étaient repérées et suivies. On chuchotait derrière elles :

— Le voleur !

— En prison !

— Aux assises !

La méchanceté humaine leur apparaissait dans toute son horreur. Agnès ne s'en embarrassa pas et se mit à prier. Mais les beaux yeux noirs d'Angèle se remplirent de larmes.

Agnès découvrit enfin, après bien des recherches, rue Métropole, proche la cathédrale, taillé dans l'ancien hôtel de Faverges vaguement modernisé, un petit appartement qui serait suffisant pour son père et pour elle. C'était un appartement de trois pièces, au troisième étage, mais l'une d'elles qui serait la salle à manger, pouvait se dédoubler par le moyen d'une alcôve. De même, la chambre de bonne, à côté de la cuisine, était surmontée d'une soupente où l'on pouvait installer un lit aisément. Car le ménage qui servait les Hamel dans l'hôtel de Morand, avec une femme de chambre congédiée dès la résolution de la vente, ne voulait pas quitter ses maîtres après trente ans. Mélanie, la cuisinière, et Sulpice, le valet de chambre, entendaient rester en place. Ils diminueraient leurs gages, ils offraient même de les abandonner : « Mademoiselle n'en dira rien à Monsieur… » mais ils ne quitteraient pas Monsieur et Mademoiselle dans le malheur. Alors la soupente abriterait l'homme, et la femme aurait sa chambre un peu étroite pour deux, où elle pourrait peut-être, en hiver, se serrer contre son mari. Les trois pièces seraient ainsi réparties : la grande qui était fort belle, en plein soleil, avec une vue sur les collines et sur le mont Granier, deviendrait le cabinet de travail de l'avocat ; la petite qui la suivait lui servirait de chambre à coucher, et Agnès s'installerait dans l'alcôve de la salle à manger.

— Tu n'auras pas de chambre à toi, objectait Angèle qui l'accompagnait dans sa visite.

— Cela ne me fait rien. Père sera très bien ici. Il aura plus de lumière qu'à l'hôtel de Morand.

— Mais il n'acceptera pas que tu sois ainsi reléguée.

Agnès sourit doucement :

— Il ne s'en apercevra pas.

Elle comprit – elle comprenait tant de choses avec ses yeux qui semblaient ne rien voir et planer au-dessus des réalités – qu'Angèle inspectait les lieux avec tristesse. Il n'y avait pas de place pour sa sœur dans le petit appartement. Celle-ci n'eut pas le temps de lui poser cette question, car elle y répondit à l'avance :

— Il y a une pièce au-dessus, indépendante. Mais il faut passer par le grenier. Tout de même elle n'est pas si mal, avec une fenêtre et un regard sur la campagne.

— Pour qui ?

— Mais pour toi.

— Ah ! tu as pensé à moi.

Ne pensait-elle pas toujours aux autres, celle qui se contentait d'une alcôve et renonçait pour elle-même à tout ?

— Tu crois donc, reprit Angèle, que je ne retournerai pas à Lyon ? Je ne désire plus y retourner. Père voudra-t-il de moi ici ?

Ses beaux yeux dévorants se fixaient sur l'humble fille dévouée qui ne répondait pas, qui aplanissait en cachette les difficultés. Pourquoi ne pas se confier à elle ? Pourquoi ne pas lui révéler ce qui s'était passé dans son cœur et hors de son cœur, dans sa vie profonde et au cours de la scène conjugale ? Mais comment parler d'amour à celle qui l'ignorait et ne pourrait comprendre ? Elle garda le silence, puis, au lieu de confidences, elle entra dans les détails domestiques chers aux femmes :

— Je t'aiderai pour le déménagement. Nous ferons ensemble l'installation.

— Non, dit Agnès de sa voix suave. Si tu veux m'écouter, tu t'en iras de Chambéry.

— Où irai-je, ma pauvre petite ?

— À la Ratière.

— C'est vrai que la Ratière est à toi et ne peut pas être vendue.

Agnès sourit. Comment savait-elle qu'on se passait de son consentement et qu'on tournait la loi ?

— Oh ! si. La Ratière est en vente. Mais il faut du temps pour les formalités. Ce ne sera pas avant quelques semaines. Dans tous les cas, elle est donnée en gage aux créanciers. Mais tu peux t'y retirer pour le moment. La fermière qui a été placée naguère t'y fera tes repas.

— Je ne veux pas te quitter. Pourquoi m'en aller ?

Agnès hésita à lui répondre, puis elle eut ce mince sourire pareil à un croissant de lune presque dissous dans la nuit :

— Tu es trop voyante.

C'est vrai qu'Angèle ne pouvait plus sortir sans être suivie dans la rue. Sa beauté servait de signal. Les femmes se la montraient du doigt et lui composaient un cortège hostile et menaçant, tandis que personne n'osait se poster sur le passage de Joachim Hamel altier et méprisant. Elle rougit comme si on lui manquait de respect et de nouveau ses

beaux yeux se voilèrent.

— Puisque tu l’exiges, s’inclina-t-elle comme si Agnès eût jamais rien exigé, j’irai demain à la Ratière. Par ce beau temps, j’y serai bien. Mais j’aurais voulu te servir dans tes ennuis.

Agnès n’avait besoin de personne. Elle, du moins, n’était pas remarquée dans ses tâches quotidiennes.

Le jour des assises approchait. Peu à peu, la ville se divisait en deux camps. Dans l’un qui était le plus nombreux, mais où s’opéraient des défections, se rangeaient les irréconciliables ennemis des Hamel, leurs adversaires politiques qui pouvaient utiliser leur chute, la troupe impossible à énumérer des envieux et des disgraciés qui s’étaient sentis humiliés par la probité, le talent et la vertu du père comme par la beauté, trop voyante en effet, de la fille et qui se ruaient sur cette occasion de revanche, enfin les créanciers, flanqués de leurs parents et amis, qui, bien que désintéressés et intégralement payés, gardaient rancune de la peur qu’ils avaient éprouvée pour leur cher argent. De l’autre côté se rencontraient les partisans fidèles au malheur, ceux – pas tous, car la reconnaissance n’est pas un sentiment si répandu ! – qui avaient été obligés, soutenus, parfois sauvés par Joachim Hamel, ceux encore qui avaient subi son ascendant, qui s’étaient soumis à son prestige, et parmi eux bien des femmes qui ne raisonnaient pas et suivaient leur instinct, quelques jeunes gens à qui la rencontre d’Angèle distribuait cette inconsciente poésie sans quoi la vie serait décolorée, enfin les pauvres d’Agnès, mais ceux-ci n’osaient pas manifester.

Cependant François Roquevillard, qui préparait sa plaidoirie, avait réussi à détacher du camp opposé quelques-uns des créanciers trop heureux de n’avoir rien perdu et à obtenir qu’ils déposeraient en justice en faveur de l’accusé. Il comptait sur ces témoignages, comme il comptait aussi sur le revirement populaire qui commençait à s’accentuer à la suite de la vente publique aux enchères des meubles de Pascal et de Joachim Hamel, celui-ci n’ayant retenu que le petit mobilier nécessaire à l’appartement de la rue Métropole, et aussi de la vente de l’hôtel de Morand réalisée à des conditions favorables. Les acheteurs satisfaits ne médisaient plus du malheureux notaire. Quelques bonnes femmes, retournées, en venaient même à le plaindre. Peut-être la Ratière pourrait-elle être sauvée du désastre. Au besoin, une hypothèque, très inférieure à la valeur des terres, assurerait la fin de la liquidation.

Un huissier bavard avait annoncé que Mgr Ramuz, archevêque de Chambéry et métropolitain de Savoie, comparaîtrait en personne pour rendre hommage aux Hamel. Il préjugeait la déposition sur la simple vue du papier timbré. Averti par la rumeur publique, l’aumônier des

hospices, l’abbé Beffroy, qui ne cessait de voir en Joachim Hamel un hérétique dangereux et, plaçant l’intérêt de l’Église au-dessus de la pitié, ne fléchissait aucunement devant son infortune, demanda audience à l’archevêché.

L’archevêché occupait alors, derrière la cathédrale, l’ancien couvent des Franciscains, vaste immeuble qui avait même servi d’hôtel de ville autrefois et qui était isolé par un jardin. Désaffecté après la loi de séparation, il sert aujourd’hui de musée savoyard. Monseigneur, très âgé mais très lucide, reçut avec un sourire quelque peu ironique l’aumônier dont il connaissait l’érudition et l’ardeur dans la polémique :

— Eh bien, mon cher abbé, où en êtes-vous de vos travaux sur le Jansénisme ? Je crains que vous ne le découvriez un peu partout.

— Il subsiste encore en effet, Monseigneur.

— Il n’y en eut pas trace en Savoie.

— Ce n’est pas si sûr. La Savoie est près de Lyon et près du Dauphiné, et j’écris en ce moment l’histoire de la Religion de Parménie.

— La Religion de Parménie ?

— Oui, Monseigneur. Elle fut fondée au commencement du siècle par un certain abbé Marion qui protestait contre le Concordat.

— Le Concordat a sauvé l’Église de France. Il est aujourd’hui bien menacé. Nous aurons peut-être une loi de séparation. Mais l’Église de France est en état de la supporter si Rome l’exige.

L’abbé Beffroy tout à son sujet, ne prit pas garde à cette prophétie mélancolique d’un vieillard désabusé.

— Pourchassé, reprit-il poursuivant la biographie de son Marion, il se réfugia sur la montagne de Parménie où se dressait dès le neuvième siècle un prieuré fortifié qui fut brûlé au quinzième et remplacé par une chapelle édifiée par une bergère du pays.

— Où se trouve cette montagne de Parménie ? demanda l’indulgent archevêque pour paraître s’intéresser à la manie de son prêtre.

— Au-dessus de l’Isère, pas très loin de Valence et de Saint-Rambert d’Albon. On y va du village d’Izeaux en suivant une gorge assez étroite. J’y suis allé.

Car il était de ces historiens qui ne négligent pas la visite des lieux. L’archevêque esquissa un geste d’indifférence auquel l’aumônier se méprit, se croyant encouragé et se lançant au galop dans ses commentaires :

— Là, notre Marion fonda le culte de la petite Église. Il en appelait

du pape au Concile pour répudier le Concordat. Il annonçait l'avènement d'une ère de paix et de justice d'après l'Apocalypse de saint Jean. Cependant il était accompagné d'une illuminée nommée Anne Bonneton, qui se disait enceinte du Messie.

— Quelles billevesées, mon cher abbé !

— Elle passait pour opérer des miracles, elle avait rendu la parole à une muette qui vivait près d'elle. On venait en foule sur la montagne de Parménie. Cette religion de la petite Église se répandait jusqu'à La Tour-du-Pin et à Lyon. En 1806, elle comptait plus de dix mille adhérents. L'abbé Marion mourut en 1819 et personne après lui n'osa revêtir ses ornements sacerdotaux : une chemise ornée de dentelles et de rubans, et une mitre chamarrée d'or et d'argent. Mais son culte subsiste, plus secret, plus dissimulé. La montagne de Parménie reçoit encore des pèlerins. Lyon est encore aujourd'hui un centre janséniste.

L'archevêque, un peu las, se leva pour éconduire son visiteur :

— Croyez-vous, monsieur l'aumônier, qu'il soit utile d'écrire le récit de ces divagations ?

Piqué au vif, l'abbé se rebiffa :

— Mais, Monseigneur, ce ne sont pas des divagations. La Savoie a peut-être ignoré la doctrine janséniste, si elle a été traversée par le quiétisme de Mme Guyon, mais elle a connu, hier encore, des prêtres qui reculaient dans nos villages la première communion jusqu'à seize ou dix-sept ans et la considéraient avec crainte et tremblement, et qui refusaient l'absolution pour contraindre à une nouvelle confession. Il y a aujourd'hui encore des hérétiques, et jusque dans l'entourage de Votre Grandeur. Je venais précisément lui parler de ce Joachim Hamel en faveur de qui elle s'apprête par une faveur spéciale à témoigner aux assises.

Mgr Ramuz, tombant des nues, répéta :

— M. Joachim Hamel, le conseil de l'archevêché, aujourd'hui si malheureux ?

— Parfaitement, Monseigneur. Je ne crains pas de le dénoncer. J'ai pu l'observer à loisir dans les conseils de l'administration des hôpitaux.

— Sa probité est proverbiale.

— Proverbiale, mais agressive, cassante et rend impossibles ces tempéraments qui permettent d'adoucir la rigueur des lois et des règlements.

— Vous voulez dire : ces expédients.

— Rien n'est absolu dans les choses humaines, et M. Joachim Hamel y veut introduire l'absolu. Le résultat, nous le touchons du

doigt : la faillite de son fils et la mauvaise conduite de sa fille.

— Mme Dutillois ?

— Son mari demande le divorce.

— Vous en êtes sûr ?

— On le dit.

— Ne croyez donc pas les on-dit, mon cher abbé.

— La ville est déchaînée contre ce Janséniste orgueilleux qui méprise tout le monde et jusqu'à la bonté divine. Pourquoi, Monseigneur, lui donner un tel gage de votre charité ? Saint Thomas a peint cette espèce d'hommes quand il a dit : « L'homme qui ne plaisante jamais, qui ne reçoit pas la plaisanterie et ne favorise jamais le jeu est un rustre et il est odieux à son prochain. » Et saint François de Sales qui est de chez nous a écrit de son côté : « C'est un vice sans doute que d'être si rigoureux, agreste et sauvage qu'on ne veuille prendre pour soi ni permettre aux autres aucune sorte de récréation. »

Il citait ses auteurs avec cette mémoire imperturbable qui lui permettait de pourfendre et confondre ses contradicteurs. Monseigneur l'avait laissé parler. Mais comme, dans son ardeur combative, l'abbé voulait continuer, il l'arrêta et le congédia :

— Prenez garde, mon cher aumônier, à cette rigidité que vous reprochez aux autres. Je connais aussi mon saint Thomas. Dieu, a-t-il dit, n'a pas eu d'autre but en nous créant que de nous communiquer sa perfection, c'est-à-dire sa bonté, *intendit solum communicare suam perfectionem quod est ejus bonitas,* et le but, la fin de chacun de nous est d'atteindre sa propre perfection qui consiste à se rapprocher de la bonté divine, *et una-quœque creatura intendit consequi suam perfectionem quœ est similitudo perfectionis et benitatis divinœ.* La bonté, mon cher aumônier, la bonté…

Mais l'aumônier refusait la leçon, pour s'en tenir à l'étonnement de découvrir chez son supérieur une science théologique supérieure à la sienne. L'archevêque s'en rendit compte et acheva :

— La doctrine de saint Thomas est une doctrine d'amour et non de crainte. J'en ai retenu encore ce texte, sans avoir votre érudition que je loue : « Dieu ne laisse pas errer jusqu'à la fin ceux qui, le cherchant dans la bonne foi de leur cœur, ne l'ont pas trouvé. Il enverrait plutôt un ange… » Dieu éprouve M. Joachim Hamel qui le trouvera dans l'épreuve s'il ne l'a déjà trouvé. Je ne l'abandonnerai pas. Allez, et dans vos studieuses occupations n'oubliez pas vos malades…

Cependant Félix Dutillois suivait sa proie à Chambéry. Son avoué lui avait démontré que les lettres dérobées dans les tiroirs de sa femme ne suffisaient pas à étayer une instance en divorce, car, loin de servir

de preuve à un adultère, elles démontraient au contraire que cet adultère n'avait pas été consommé. Elles ne pouvaient même être invoquées au titre des injures graves, car de claires allusions prouvaient qu'elles n'avaient reçu aucune réponse. Une femme a peut-être tort de garder les lettres d'amour qui lui sont adressées ; du moment qu'elle n'y a pas répondu, elle est irréprochable. Le Code civil ne pénètre pas jusque dans le secret du cœur. Désarmé de ce côté, mais blessé dans sa vanité plus que dans le sentiment complexe qui l'unissait à Angèle, il ne s'était pas tenu pour battu. Le policier privé dont il s'était déjà servi fut invité à continuer son enquête. Il découvrit la retraite de Mme Dutillois dans cette maison de campagne de la Ratière retirée au bord d'un vallon. Elle ne pouvait pas s'y être cachée toute seule. Il était à croire que son amant dont l'absence était constatée à Lyon avait dû l'y rejoindre. Un étranger avait été aperçu dans le parc. Là, des amants pouvaient se croire assurés de l'impunité. Loin de la ville, loin même du bourg de Cognin, personne ne pouvait soupçonner leur double présence.

Ainsi le mari outragé ou se croyant outragé avait-il fait le voyage. Au lieu de requérir un représentant de la loi, s'il emmenait son beau-père, dont il connaissait et appréciait l'austérité, jusqu'à la retraite où les amants se cachaient ? Joachim Hamel ne pardonnerait jamais à sa fille découverte une pareille erreur de conduite. Il détestait par-dessus tout les fautes charnelles. Il la chasserait sans pitié, il la contraindrait à subir le jugement du mari, à se plier à la séparation. Oui, c'était le procédé le plus simple et le plus sûr, qui éviterait la publicité et ne donnerait aucune prise à la malignité publique.

Mis en présence du grand vieillard, il s'aperçut bientôt de la totale ignorance de celui-ci au sujet de son infortune conjugale, car ce fut Joachim Hamel qui prit immédiatement l'offensive :

— J'allais précisément vous mander ici, Félix, pour vous inviter à reprendre votre femme sans retard. Je ne veux à aucun prix entrer dans vos différends. Angèle doit vous obéir et je le lui ai rappelé. Dans les circonstances actuelles, au moment où mon fils va passer en justice, il est nécessaire que nous ne prêtions pas le flanc davantage aux critiques et aux racontars, bien que je ne me soucie pas des rumeurs.

Il continuait de parler de haut dans son hôtel démeublé qui, vidé aux trois quarts, paraissait immense. Ce qui devait servir au petit appartement de la rue Métropole et qui était demeuré disséminé çà et là dansait dans les vastes pièces dénudées. Félix Dutillois croyait trouver son beau-père dans le désarroi et l'abattement et il se heurtait à cet orgueil qui l'avait toujours froissé et humilié.

— Je le regrette, monsieur – il n'osait l'appeler d'un autre nom qu'il n'avait guère employé, tant il sentait distant le père de sa femme –

mais il m'est impossible de reprendre Angèle.

— Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Parce qu'elle m'a trahi. Parce qu'elle me trahit en ce moment.

— Vous êtes fou, monsieur. Ma fille est en ce moment chez moi.

— Elle n'est pas ici.

— Elle est à la Ratière qui m'appartient encore, et je vous interdis de lui faire injure.

— Eh bien, elle n'y est pas seule.

— Vous mentez.

— Venez-y avec moi. Prenons une voiture. Vous serez convaincu et alors vous m'approuverez de la rejeter de ma demeure et de ma vie, de la chasser.

Le vieillard considéra de haut, avec ce dédain qui lui était familier, l'homme qui parlait ainsi de chasser sa femme :

— Il n'est pas de pardon en effet pour la femme adultère, prononça-t-il avec cette autorité souveraine qui émanait de sa personne. Mais chez nous, monsieur, les femmes ont toujours été irréprochables et d'ailleurs gardées.

— Eh bien, accompagnez-moi.

— Je suis à vous. Et j'exigerai sur place que vous présentiez vos excuses à ma fille.

Les deux hommes descendirent ensemble l'escalier sans s'adresser la parole. Ils chercheraient une voiture pour gagner la Ratière à trois ou quatre kilomètres de la ville. Dans vingt minutes ils surprendraient les coupables ou le mari rendrait hommage à la vertu de sa femme et tout rentrerait dans l'ordre.

VII

LA RATIÈRE

Claude Merval avait découvert, lui aussi, la retraite de son amie. Inquiet de son silence et venu aux nouvelles, il avait trouvé porte close à l'hôtel de la place Bellecour à Lyon où logeaient les Dutillois. « Madame était en voyage, » lui avait-on répondu. Trop tard il avait eu l'idée de la chercher à cette maison de repos où il lui avait naguère rendu visite pendant une convalescence. Déjà elle s'était enfuie. Du moins avait-il pu comprendre ou supposer un différend ou même une rupture conjugale et, désespéré, il en accusait son imprudence. Où donc s'était-elle réfugiée ? Il savait qu'elle redoutait son père, et d'autre part il connaissait, par les journaux, la disgrâce de Pascal Hamel et son arrestation. Allait-elle ajouter, par sa présence, au désarroi familial ? Un souvenir lui était alors revenu à la mémoire. Au cours de ces promenades dans les musées ou dans le parc désert de la Tête d'Or il avait échangé avec elle bien des confidences. Plus d'une fois elle lui avait parlé de cette maison de campagne cachée au bord d'un vallon sauvage ou d'un ravin qui, seule, lui avait inspiré un peu d'amitié, qui, seule, avait été douce à une enfance tout assombrie par la sévérité paternelle, par la tristesse de l'hôtel de Chambéry et par l'exactitude minutieuse et rigide des programmes et des devoirs superposés. Là elle avait ressenti une joie intérieure, dont elle ne s'était rendu compte que plus tard, à livrer son petit visage à la fraîcheur du matin et du soir et ses yeux à la lumière changeante des ciels de Savoie.

— Et à cueillir des fleurs, avait-il ajouté, l'écoutant parler de ce plaisir ingénu qu'elle retrouvait.

— Il n'y avait pas de fleurs.

— Pas même des roses ?

— Pas même des roses.

Les fleurs étaient un luxe inutile que proscrivait son père. Quelquefois, en septembre, elle avait cueilli dans le pré qui s'étendait en arrière de la maison ces colchiques mauves qui annoncent l'automne. Ce sont de douces fleurs mélancoliques. On les appelle aussi des veuves. Ou bien, quand l'automne ainsi annoncé était venu prématurément, elle composait des bouquets avec les branches d'or des

buissons. Mais son père impitoyable les faisait jeter au feu.

— Si jamais j'étais malheureuse, lui avait-elle dit un jour, il me semble que là je le serais un peu moins.

N'avait-il pas osé lui demander :

— Mais ne l'êtes-vous pas déjà ?

Elle l'avait enveloppé d'un sourire :

— Non, avait-elle répondu, puisque je vous rencontre.

— Vous aimez donc mon…

Elle ne l'avait pas laissé achever et avait corrigé :

— Votre amitié. Vous le savez bien.

Plus il y réfléchissait, moins il pouvait en douter : elle avait dû gagner cet abri des champs. Là, dans la solitude, elle se recueillait sans doute, jusqu'à ce que son mari, enfin éclairé sur son irréprochable fidélité, la rappelât. À moins que la désunion ne fût plus grave. Dans tous les cas, il ne pouvait l'abandonner sous cette menace de malheur. Lui écrire ? N'était-ce pas bien dangereux dans l'incertitude de son adresse ? Mieux valait tenter de la rejoindre, de la revoir, ne fût-ce que quelques instants, d'apprendre par elle ce qui s'était passé, de lui porter le témoignage de cette amitié qui lui était si chère. Le temps d'organiser l'alibi d'un voyage d'affaires en Savoie et en Dauphiné pour endormir les soupçons de sa femme, et il avait pris le train de Chambéry. Mais il ne s'y était arrêté que pour y déposer ses bagages. Sans le secours de personne, il avait pris à pied la grand'route qui traverse le bourg de Cognin. Au delà du village il avait hésité quelques instants seulement. Il se rappelait avec précision les détails qu'il tenait d'Angèle : un petit chemin à droite qui traverse un pont sur le Forezan et l'on arrive devant une grille : c'est là…

La vallée de Chambéry, qui emprunte au lac du Bourget son romanesque délicat et presque tendre, est tout ornée de charmantes maisons de campagne, gentilhommières anciennes à demi cachées dans les bois, ou villas à l'italienne, peintes en couleurs claires, bâties à flanc de coteau et offrant au regard un large horizon entre la chaîne du Revard et celle de l'Épine, avec les ouvertures aux deux extrémités sur les Alpes dauphinoises et sur la vallée du Rhône. Le Français est tellement ignorant de la géographie nationale qu'il en est resté à une Savoie de glaciers et de marmottes, peuplée de mendiants qui glapissent :

J'ai faim ; vous qui passez daignez me secourir…

car on ne peut mesurer le tort fait à cette province par la piteuse élégie de Giraud apprise dans toutes les anthologies de collège. Quand par hasard il y vient en villégiature ou en voyage, il est tout surpris de se trouver dans le plus beau pays du monde, plein de grâce et de gentillesse, avec ce qu'il faut de montagnes pour composer de beaux décors romantiques et tirer le regard en haut vers un ciel pur qui a déjà l'éclat du ciel de Florence.

Les coteaux de Saint-Cassin et de Vimines sont ainsi favorisés. La Vigie, sur Saint-Cassin, appartient aux Roquevillard. Le Maupas, sur Vimines, est la propriété de ce docteur Guibert, décédé au cours d'une épidémie, dont l'admirable veuve a élevé une de ces nombreuses familles qui sont la force d'une province(1). La Ratière, au lieu d'être construite sur la hauteur, se cache, se terre à l'extrémité de la commune de Cognin, à l'entrée d'un étroit petit val profond et boisé où coule le ruisseau du Forezan qui sépare les communaux de Vimines de ceux de Saint-Sulpice. C'est un ermitage clos de murs, ce qui est rare en Savoie où les champs, les prés, les vignes, les bois se passent de barrières, et même de haies, en sorte que le promeneur a l'impression d'errer à son aise dans un immense parc où des sentiers à peine visibles se glissent entre les domaines dépourvus de bornes, et qu'il a de la peine à s'habituer ensuite à ces pays où des propriétaires forcenés enferment soigneusement les richesses immobilières. Mais tandis qu'on s'attendrait à découvrir là, dans cette solitude si bien cachée, une maison d'autrefois, une de ces bonnes maisons savoyardes dans le goût de celle des Charmettes, à long toit tombant couvert d'ardoises arrondies et roussâtres, où l'on accède par un perron de quelques marches et qui sont pareilles à de vieilles paysannes dont tout le luxe est dans la coiffe qui dénonce la vallée et la paroisse, on se trouve, après avoir franchi la grille et contourné une pelouse, en présence d'une imitation singulière de villa grecque avec un péristyle de six colonnes et un fronton triangulaire, le tout colorié en rose. C'est un spectacle inattendu et déconcertant. Sans doute l'architecte italien qui l'a construite a-t-il voulu corriger la sauvagerie des lieux par sa peinture et par ses colonnades. Il n'a réussi qu'à jeter une note disparate sur cette retraite mystérieuse. Mais que son erreur est vite oubliée dès qu'on a pénétré à l'intérieur de la maison meublée modestement avec ce style empire rustique qui n'a pas retenu les bronzes ni les cols de cygne et seulement le gondolage des sièges et des bois de lit, avec des coffres, des bureaux et des armoires de la vieille Savoie, celle du cœur et de la croix noués en rubans de velours noir, celle des fichus, des bonnets de dentelles et des blouses bleues, celle des ducs et non celle des boniments électoraux ! Les fenêtres de la façade donnent sur le coteau de Montagnole que domine son église comme une forteresse et, plus loin, sur la montagne de Joigny aux

arêtes rocheuses. Le décor s'achève avec le Granier qui regarde par-dessus Joigny comme un géant au-dessus d'une femme, avec la Roche-du-Guet qui fermait la vallée du Grésivaudan contre les gens du Dauphiné, avec le Nivolet que surmonte sa célèbre croix.

De l'autre côté de la maison s'étend le petit parc, pelouses et bosquets, pareil à un parc anglais abandonné. Les arbres serrés, sapins, charmes, bouleaux, acacias, hêtres aux lisses troncs d'argent composeraient à eux seuls, sinon une clôture, du moins une défense d'ombre. Aucun bûcheron ne les a jamais taillés. Aucun jardinier n'a pénétré en ces lieux incultes. Aucune fleur n'y a poussé. Les fleurs des champs elles-mêmes y sont rares, comme si elles se devinaient proscrites. Joachim Hamel entendait-il se conformer aux Constitutions de Port-Royal qui ordonnaient : « Les religieuses n'auront rien, ni dans leurs maisons, ni dans leurs jardins, qui serve à l'embellissement et non au besoin. Il n'y aura point de parterres de fleurs dont l'usage ne soit point nécessaire, point de jets d'eau, ni même autres choses qui ne servent que pour divertir et contenter les sens. » Il n'entendait pas faire de ses filles des femmelettes amollies et fainéantes, mais des ménagères obéissantes et disciplinées.

Le mur du parc longe le Forezan avant de dessiner un angle droit pour former le carré. Çà et là, il est descellé et semble tomber dans le ruisseau. Une porte de fer ouvre sur des marches qui descendent jusqu'au bord où des pierres polies servent aux lavandières. Les arbres précipitent leurs branches par-dessus le mur, d'autres ont poussé de l'autre côté de l'eau qui coule sous une voûte de verdure.

Rien n'est plus sauvage que ce cours du Forezan si l'on veut le remonter jusqu'à sa source, au flanc de la montagne de l'Épine. Il s'enfonce dans les taillis, parfois si épais que le sentier en est barré, et bientôt le sentier lui-même disparaît pour ne plus laisser que le passage de la petite rivière où l'on saute de pierre en pierre si les feuillages baissés le permettent. Rien n'est donc plus solitaire que ces abords de l'ermitage où Angèle Dutillois s'était installée sur la prière de sa sœur Agnès, y retrouvant ses tristes souvenirs d'enfance, mais aussi son amitié pour cette sauvagerie même des lieux confidents de ses premiers désirs déçus et, mieux encore, la liberté de penser tout le jour et toute la nuit jusqu'aux abîmes du sommeil à l'amour secret dont elle n'avait fait l'aveu, par un tour étrange, qu'à son mari. Dans sa chambre et dans le parc dont elle ne sortait pas, elle vivait avec cet amour qui lui tenait compagnie, qu'elle regardait comme inoffensif puisque celui qui l'inspirait n'en aurait jamais la certitude, et qu'elle pouvait ainsi caresser tendrement dans son cœur.

Elle entendit de sa chambre grincer la grille d'entrée et vit une silhouette d'homme pénétrer à l'intérieur du domaine. Prise

d'inquiétude, elle quitta la fenêtre où elle était apparue trop tard et descendit l'escalier à la rencontre du visiteur. Ce ne pouvait être son mari, mais peut-être son père, peut-être un acheteur puisque la Ratière était en vente, peut-être encore l'huissier qui apporterait l'assignation en divorce à quoi elle s'attendait de jour en jour. Le coup de sonnette la fit tressaillir. Elle devait ouvrir la porte elle-même, la fermière ne venant chez elle que pour les repas et la vaisselle. Elle l'ouvrit et poussa un cri, puis sans hésiter se jeta dans les bras de Claude Merval :

— Vous ! Oh ! c'est vous !

— Angèle, mon amour.

— Vous m'aimez donc ?

— Si je vous aime !

— Dites-le-moi cent fois, mille fois. Dites-le-moi toujours. Il me semble que ma vie commence maintenant, et je suis déjà vieille.

Alors, brûlant les étapes, il osa la tutoyer :

— Ne sais-tu pas que tu es ma jeunesse et ma vie ?

Cependant il ne la reconnaissait pas. Était-ce là cette femme qui, à Lyon, dans les salons ou les thés à la mode où il la rencontrait et jusque dans les promenades à deux où elle avait consenti à l'accompagner, ne cessait d'exercer sur elle-même une surveillance attentive ? Elle avait fini à la longue par tourner avec lui les premières pages de sa vie jusqu'à son mariage, mais elle réservait ses secrets et écartait les aveux tout en les respirant et les sentant venir. Elle ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait. Elle avait accepté de recevoir ses lettres adorantes, mais n'y avait jamais répondu. Et voici qu'elle lui nouait les bras autour du cou d'un geste où il semblait qu'elle ne refusât plus rien d'elle-même.

— Pourquoi es-tu partie ? Pourquoi es-tu ici ? questionna-t-il quand leurs lèvres, lentement, se furent séparées.

Mais elle ne répondit pas immédiatement. Elle ne pouvait pas répondre. Elle l'avait entraîné jusque dans le grand salon aux fenêtres ouvertes, et là s'était assise sur un fauteuil, la tête dans les mains. Il l'entendait sangloter et, s'agenouillant devant elle, il tenta de lui desserrer les doigts pour atteindre le visage. Elle l'écartait doucement et résolument.

— Qu'as-tu donc, mon amour ?

— Attendez, attendez. Laissez-moi me reprendre.

Enfin elle releva la tête. Les larmes n'arrangeaient pas trop sa beauté, mais elle était ainsi plus humaine et plus rapprochée, elle l'inaccessible, la froide, l'irréprochable et l'insensible. Il était

bouleversé de découvrir en elle ces puissances inconnues, comme on voit un de ces limpides et paisibles ruisseaux de montagne se changer en torrents après un orage. Enfin elle murmura :

— Tout à coup j'ai pensé que j'aurais pu mourir sans vous avoir embrassé.

Il la souleva délicatement pour l'asseoir sur ses genoux et se contenta d'appuyer le cher visage à son épaule. Avec cet instinct sûr qui dirige dans leurs paroles et leurs actes ceux qui savent aimer les femmes, c'est-à-dire les comprendre aussi bien dans leurs audaces que dans leurs réticences, il devinait qu'après ce premier élan involontaire par lequel elle s'était livrée elle reviendrait à sa nature dressée par tant d'années de contrainte et de compression. En effet, quand elle se fut calmée, elle se redressa et voulut le quitter, mais Claude, si doucement, la garda.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle. Qu'allez-vous croire de moi ?

— Que vous êtes adorable et que je vous adore.

— Oh ! vous ne me tutoyez déjà plus.

— Et toi, mon amour ?

— Moi ? je n'ose pas. Je n'oserai jamais. Pourtant je t'aime.

Ils rirent ensemble et le rire les liait comme les larmes. Tout à coup elle tressaillit et se leva. On avait gratté à la porte d'entrée sur le perron.

— Faut-il déjà m'en aller ? murmura-t-il. Faut-il me cacher ?

— Attendez. Attendez. C'est la fermière qui m'apporte à déjeuner.

— Josette ?

— Oh ! vous savez son nom.

— Vous m'avez parlé d'elle.

— Quand ça ?

— Au parc de la Tête d'Or à Lyon.

Déjà le pas lourd qui avait gravi l'escalier s'arrêtait devant le salon.

— Entre, invita Angèle.

Josette entra, portant un panier.

— Ah ! s'écria-t-elle. Mamzelle Angèle, votre mari est arrivé.

— Justement.

— Eh bien, je ne l'avais jamais vu. Il a bonne façon et il est jeune comme vous.

— Merci, ma bonne Josette, intervint Claude en souriant et

acceptant la méprise. Vous me gâtez.

— Vous savez mon nom, monsieur.

— Angèle m'a si souvent parlé de vous.

— Vous êtes bien honnête.

Cependant Angèle soupesait le panier et évaluait son contenu.

— Qu'est-ce que tu m'apportes ce matin ?

— Pas grand'chose. Deux œufs tout frais pondus par mes poules et que je vas vous mettre à la coque. Et des pommes de terre en robe de chambre avec une petite salade.

— C'est parfait pour moi, Josette. Mais, pour un homme, ce n'est guère.

— Bien sûr, ma pauvre demoiselle. Des œufs, j'en irai chercher, car il y en a. Et des pommes de terre aussi. Mais je n'ai rien d'autre.

— Je m'en régalerai, Josette, soyez tranquille, intervint encore l'hôte inattendu.

— J'oubliais : les premières prunes. Ça, c'est le dessert.

— Des reines-Claude ! proclama Angèle. C'est une attention.

La fermière ne comprit pas pourquoi c'était une attention et, de son pas traînant de vieille femme active, elle s'en alla chercher à la ferme le complément du repas.

— Et n'oublie pas une bouteille de vin.

— Du blanc ou du rouge ?

— Du blanc, et ton meilleur.

Quand elle eut disparu, il s'approcha d'Angèle qui riait :

— Que je vous embrasse, mademoiselle !

— Oui, elle m'a vue petite et n'a jamais pu m'appeler madame. Heureusement elle ne connaît pas mon mari.

— Il n'est jamais venu ici ?

— Il déteste la campagne. Il n'aime que la Côte d'Azur ou la place Bellecour.

— Comme je suis content qu'il ne soit jamais venu ici !

— À cause de la fermière ?

— Non, pas à cause de Josette. Parce qu'ici, tu es ma fiancée, sans aucun souvenir.

— Sans souvenir ? Mais j'ai revécu ici tous les nôtres.

— Oh ! les nôtres, c'est permis.

Ce second baiser était si différent du premier, non plus ardent, mais tendre comme il aurait pu convenir à une jeune fille, à une promise. Ils s'enchantaient de se trouver réunis par les détails de la vie quotidienne et familière et de faire tout à l'heure la dînette dans un coin du salon.

— Si nous faisions le tour du parc avant déjeuner ? proposa-t-elle comme si elle avait peur de ce tête-à-tête enfermé.

— Nous cueillerons des fleurs pour mettre sur la table.

— Vous savez bien qu'il n'y en a pas.

— Ou qu'il n'y en a qu'une. Vous.

— Vous ? répéta-t-elle avec un accent de reproche.

— Toi.

Ne la cueillerait-il pas ou se réserverait-elle encore ? Il entrevoyait confusément qu'il ne fallait pas intervenir dans son abandon, mais se soumettre aveuglément à l'infinie tendresse dont il la sentait toute dorée et distendue comme ces prunes gonflées et roussies par le soleil qui étaient sorties du panier de Josette. L'heure viendrait, l'heure ineffable qu'il n'avait jamais espérée, et qui était là pourtant, déjà présente dans l'avenir. Proche ou lointaine, elle lui appartenait à l'avance et, comme Angèle tout à l'heure quand elle lui avait ouvert la porte, il ne savait pas si, après en avoir supporté l'attente, il en supporterait la joie.

— Mes œufs ! leur cria la fermière comme ils se promenaient dans le parc, appuyés l'un à l'autre et la main dans la main.

— Courons, dit-il.

— Courons, dit-elle.

Ils coururent, pour ne pas manquer la minute exacte où les œufs à la coque sortent de la marmite. Et ils furent les premiers surpris de leur légèreté que ne manqua pas d'admirer Josette, comme s'ils avaient récupéré leur jeunesse et qu'à chaque pas tombaient les années inutiles, celles où ils ne s'étaient pas aimés.

Ce fut un repas délicieux. Pour la première fois, ils le prenaient seuls ensemble. Dans le monde ils s'étaient rencontrés souvent devant une table luxueuse, avec des convives corrects et choisis : à peine avaient-ils échangé des regards complices, ou des paroles mesurées, quelquefois, rarement à double sens. Tandis qu'ils n'en revenaient pas d'être seuls ! Ils riaient de toutes petites choses insignifiantes, du pain mal cuit, de l'huile de noix versée sur la table, ou du vin aigrelet, le meilleur de Josette pourtant. Ils n'avaient jamais rien mangé de plus savoureux, ni bu telle ambroisie. Ils éprouvaient l'un et l'autre cette plénitude de bonheur qui ne s'exprime plus avec des mots, que seuls

peuvent traduire le rire ou les larmes. Et ce bonheur venait d'une certitude absolue de n'être plus qu'un en deux, dussent-ils être arrachés l'un à l'autre dans un avenir rapproché dont ils avaient oublié la menace.

— Il y a du café, annonça-t-elle comme une grande nouvelle.

— Vraiment ? osa-t-il demander, comme si une telle munificence lui parût impossible.

— Mais je t'assure. Oh ! pardon.

— Ne vous gênez pas.

— Oh !

— Ne te gêne pas, ma chérie.

Ils hésitaient et trébuchaient dans les tu et les vous. Mais ils n'hésitaient ni ne trébuchaient plus dans la passion, et cependant elle se laissait embrasser et ne répondait pas à ses caresses qui devenaient timides :

— Et toi ? implora-t-il.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais su.

Ce que signifiaient ces paroles, c'était l'aveu de sa naissance à l'amour. À quarante ans, elle ignorait le plaisir qui, pour elle, ne pouvait se confondre qu'avec la tendresse. Cette beauté qui resplendissait encore sur son visage et dans toute l'harmonie de sa personne, cette splendeur du soleil couchant qui ressemble à la lumière de l'aube lorsqu'elle monte à l'horizon et remplit tout l'espace, elle la lui avait donc gardée. Elle n'en avait jamais fait l'hommage avant sa venue. Et, le comprenant, il en était si troublé que, ne s'en jugeant pas digne, il eût désiré baiser le bas de sa robe ou la trace de ses pas.

— Est-il possible, murmurait-il, que tu m'aimes ?

Alors, devant cette humilité, si rare chez l'homme dont l'orgueil passe d'habitude toutes les vanités féminines, ce fut elle qui l'embrassa.

La journée s'écoula dans cette douceur de fiançailles. Elle l'emmena dans l'après-midi, et bien que la chaleur ne fût pas tombée, dans ce ravin étroit du Forezan qui, dans son fouillis de feuillages, garde toujours de l'ombre et de la fraîcheur. Parfois ils avaient peine à traverser l'entre-lacs des branches. Il les écartait pour elle et il goûtait une joie profonde à la protéger, à l'aider. Mais elle avait peu besoin d'aide, retrouvant son adresse d'enfant. L'eau, çà et là, formait des bassins.

— Je m'y suis baignée autrefois. Mais c'était défendu. Et je n'avais point de costume de bain.

Elle rougit à ce souvenir, tandis qu'il évoquait son beau corps dévêtu. Et il n'osa pas lui proposer de recommencer.

Le soir vint sans qu'ils y songeassent. Comme le temps est long et court à la fois quand on s'aime ! Déjà il a passé, et il semble avoir duré des semaines, des mois, des années. Il semble avoir duré toute la vie qui n'est plus. Il s'étend sur tout l'espace, comme si tout l'espace lui appartenait. Seul, ce point, là-bas, lui échappe. Ce point, là-bas, c'est la menace de demain qui pèse sur lui, et lui reprendra sa conquête et le réduira bientôt à lui-même.

Quand ils rentrèrent dans la maison, il ne se sépara pas de son chapeau.

— Que fais-tu, dit-elle en riant, avec ce couvre-chef dans les mains ?

— Ne dois-je pas m'en aller, ma chérie ?

— Il faut bien dîner. Josette aura pensé à toi. Le dîner sera meilleur.

Le dîner fut meilleur en effet : de la soupe, des haricots verts du jardin, et même un petit poulet. Quant au vin aigrelet, on s'y habitue et même on finit par y prendre goût, car il désaltère et devient agréable dans la saison chaude.

— Comme tu m'as gâté ! dit-il. Toute ma joie, c'est toi et j'ai tant de peine à m'en aller.

Elle le raccompagna jusque sur le pas de la porte. Il ouvrit la porte lentement. Ces journées du début de juillet ne veulent pas mourir. Il faisait clair encore, bien qu'il n'y eût pas de lune. Les lignes des montagnes se détachaient dans le ciel, seulement un peu plus vaporeuses, un peu plus légères.

— Comme c'est beau ! dit-elle.

— Non, dit-il, il n'y a plus que toi de beau au monde.

Elle lui sourit, contente d'exister ainsi. Il ne se pressait pas de s'en aller. Il demeurait devant elle après l'avoir embrassée. Qu'attendait-il et pourquoi prolonger indéfiniment les adieux ? Mais pourquoi ne demandait-il rien ? Pourquoi ne se décidait-il pas lui-même ? Pourquoi baissait-il la tête comme s'il ne pouvait plus la regarder ?

— Adieu, Claude, soupira-t-elle. Tu reviendras demain.

— À demain donc, mon amour.

Il se détacha d'elle sans avoir levé les yeux. S'il avait levé les yeux, il ne se serait pas détaché. Mais elle le suivit :

— Je puis bien aller jusqu'à la grille du portail.

— Oui, accompagne-moi jusqu'à la grille.

Devant la grille il s'arrêta de nouveau. Ce fut elle qui l'ouvrit. Il remarqua son geste. Mais elle comprit :

— Je puis bien aller jusqu'au calvaire. À cette heure personne ne passe plus.

Ce calvaire était au bord du petit chemin qui conduisait à la Ratière, un peu avant que ce petit chemin se perdît dans la route nationale.

Il tenta de protester :

— C'est peut-être imprudent.

Mais il la laissa venir avec lui. Tous deux tremblaient et n'osaient se prendre la main durant ce parcours. Non, il n'est pas vrai qu'une femme qui donne ses lèvres promette son corps. Sans doute ne donne-t-elle ses lèvres que si elle aime. Mais elle peut vouloir aimer sans se donner toute, soit crainte de la vie, soit mystère du cœur, soit résolution éperdue de ne pas perdre l'harmonie et la vérité de sa vie. Tant de femmes ont aimé dans le silence et le secret, infiniment, ou, si elles ont consenti à l'avouer de leur bouche abandonnée, ont-elles gardé l'illusion qu'elles sauraient du moins sauver du feu leur corps déjà consumé. Et même, si elles devaient un jour succomber, ce ne serait pas la volupté qui les attirerait, ou plutôt ce serait alors cette volupté créée par l'amour qui est l'appel des cœurs et des esprits comme celui des chairs confondues et qui n'est plus qu'un moyen de mieux aimer et non pas une fin en lui-même.

Sut-il jamais, quelque délicat et compréhensif, quelque amoureux qu'il fût, tout ce qui était contenu dans ce seul mot qu'Angèle lui dit tout à coup :

— Reste.

Mais un homme sait-il jamais jusqu'où va le sacrifice d'une femme dans l'amour ? Et il resta.

Combien de temps pouvait-il rester ? Cinq ou six jours sans donner l'éveil. La nuit venue, il allait, un soir sur deux, jusqu'à l'hôtel de Chambéry où il avait laissé ses bagages, afin d'y prendre son courrier et de jeter une lettre à la poste. Elle ne manquait pas de l'accompagner jusqu'au calvaire et de l'y attendre au retour. Il n'y avait jamais personne sur ce chemin qui ne desservait que la Ratière et ses dépendances.

Dans leurs promenades de l'après-midi, ils eussent commis quelques imprudences si les travaux des champs n'eussent alors accaparé les soins paysans pour achever de rentrer les foins en retard et commencer les moissons. À peine prenait-on garde à leur passage. Parfois, quelque

vieux, reconnaissant la fille de Joachim Hamel, la saluait d'un : « Bonjour, mademoiselle Angèle… » Le plus souvent, ils passaient inaperçus. Délaissant le lit trop étroit du Forezan, ils montaient par les prés en pente jusqu'à l'ancien château de Montcharvin qui est déchu et devenu une maison de ferme, malgré sa tour et sa cheminée à auvent coupée en deux par une cloison tant elle était vaste. Ils erraient même sur les terres du Maupas et grimpaient sur le coteau de Vimines d'où la vue s'étend sur le lac du Bourget et la vallée de Chambéry jusqu'au cours du Rhône. Ils ne revenaient jamais de leurs explorations sans un bouquet de fleurs des champs. Quand elle les avait cueillies avec son aide, il aimait à s'éloigner un peu d'elle pour la mieux regarder. N'était-elle pas semblable à une nymphe ou à quelque déesse bocagère et il s'étonnait qu'elle se fût contentée d'aimer un simple mortel.

Ils avaient la chance d'un été favorable et ils en jouissaient comme si ce beau temps leur était dû, comme s'il était une suite de leurs amours. Les délices de cet amour les bouleversaient sans les rassasier, de l'aube où les chants des oiseaux dans les branches du parc les réveillaient, jusqu'au soir et jusqu'à ces nuits de velours où le pas du temps ne s'entend plus.

Des corbeaux qui traversaient le ciel de leurs lugubres croassements ne parvenaient pas à leur communiquer leurs mauvais présages, et pas même un chat-huant qui, à une heure tardive, ululait tout près de leur balcon et sans que ce fût pour lui la saison des amours.

Leurs chaînes étaient tombées. Les captifs étaient délivrés. Ils connaissaient le plus grand bonheur humain qui est l'amour dans la liberté : ainsi l'amour légitime prendrait-il aisément le pas sur tous les autres s'il savait se servir de tant d'avantages ! Cependant ils ne se doutaient pas qu'ils étaient suivis, découverts et d'avance condamnés.

VIII

AGNÈS

Le sixième jour de leur amour avait commencé. Tout à l'heure Josette apporterait à son habitude le frugal et délicieux déjeuner, et cette fois, avait-elle promis, il y aurait une salade de betteraves et des radis pour commencer.

La Victoria qui conduisait à la Ratière Joachim Hamel et Félix Dutillois débarqué de Lyon par le train du matin croisa, dans le petit chemin qui de la route nationale dessert l'ermitage et passe devant une croix de bois, une voiture vide à quoi le mari d'Angèle ne prêta aucune attention, mais qui fut remarquée du vieillard. Félix Dutillois mêlait ensemble deux sentiments qui s'excluent à l'accoutumée : le plaisir de se venger d'une créature malfaisante et de la surprendre en flagrant délit et la douleur de se découvrir encore attaché à elle par des liens presque impossibles à rompre et par la jalousie même qui le déchaînait férocement contre un rival heureux. En vain il tentait de se réjouir exclusivement, de s'applaudir de l'habileté de son détective, de jouer même sur les mots en se disant que cette Ratière devenait une Souricière, basse plaisanterie que le seul voisinage de Joachim Hamel aurait suffi à lui faire rentrer dans la gorge si lui-même, à mesure qu'il se rapprochait du but, n'eût pas éprouvé une gêne intolérable qui lui serrait, comme un étau, la poitrine. N'eût-il pas mieux valu ignorer sa disgrâce, se séparer de sa femme en se contentant d'invoquer les lettres de ce Claude Merval ? Mais puisque ces lettres restées sans réponse ne pouvaient être considérées comme injurieuses, ne suffisaient pas à alimenter la requête introductive d'instance ?

La voiture les déposa devant la grille.

— Attendez-nous, ordonna le vieillard au cocher.

C'était lui, maintenant, qui dirigeait l'opération de police. Il sauta lestement, ouvrit la grille et s'avança vers le perron, suivi du mari pareil à un chien fouetté. Il tourna le loquet sans sonner et pénétra à l'intérieur. Là il parut s'orienter, écouta un instant, crut entendre des voix, à peine distinctes cependant, et monta directement au premier pour atteindre le salon. Félix Dutillois s'était rapproché de lui, épouvanté, comme s'il cherchait du secours contre la tempête qu'il ne pouvait plus arrêter. Son beau-père lui donna le temps de le rejoindre avant d'ouvrir brusquement. Quel spectacle s'offrirait à leurs yeux ? On

ne devait pas s'attendre à leur venue. Ils avaient gravi l'escalier à pas de loup.

Agnès était assise en face de sa sœur. Ensemble elles dévidaient un écheveau de laine. C'était le tableau de famille le plus calme, le plus discret, le plus limpide. La présence d'Agnès surtout, d'Agnès non seulement vertueuse mais scrupuleuse et timorée, eût rassuré le plus intraitable mari. Elle recouvrait Angèle d'un manteau d'hermine rien qu'en partageant avec elle ses travaux ménagers. Comment supposer même la possibilité d'une trahison et d'un scandale dans cette maison où elle était installée, où elle était chez elle ?

Félix laissa échapper une exclamation de surprise. Il était soulagé et déçu ensemble, déçu dans sa démarche de policier, mais soulagé dans sa vanité d'homme et dans le sentiment complexe qui continuait de l'unir à sa femme. Ne l'avait-il pas aimée, dans sa jeunesse, pour cette beauté dont la persistance, maintenant, l'irritait plus qu'elle ne le flattait ? S'il s'était heurté à une froideur de neige, il goûtait néanmoins les triomphes mondains qu'il lui devait : elle tenait bien sa maison et recevait à merveille. Enfin, dans le passé, une communauté de douleur les avait rassemblés dans le deuil de leur enfant plus que ne l'avait jamais fait le plaisir, bien qu'elle eût ensuite exagéré cette douleur et s'y fût établie comme dans une forteresse pour abandonner ses devoirs conjugaux. Somme toute, il pouvait se réjouir de faire buisson creux, et d'une façon si éclatante.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'Agnès était avec elle, reprocha-t-il à voix basse à son beau-père qui n'avait exprimé, lui, aucune opinion et s'était contenté de saluer ses filles, courtoisement certes, mais avec cet air distant qui écartait et glaçait.

Il ne répondit rien à son gendre qui saluait à son tour ces dames et dissimulait assez mal sa gêne.

— Monsieur, intervint Angèle dans le trouble manifeste de cette visite inopinée, vous me poursuivez donc jusqu'ici ?

Les mains débarrassées, elle s'était levée. Ces mains tremblaient et le visage était mortellement pâle. Agnès, le plus tranquillement du monde, repliait le peloton de laine. La situation était singulière. Que pouvait signifier au juste la démarche presque solennelle et dissimulée ensemble des deux hommes qui apparaissaient subitement comme deux juges chargés d'une enquête ? Joachim Hamel gardait obstinément le silence, mais fixait tour à tour chacune de ses filles d'un regard scrutateur qui paraissait beaucoup gêner Angèle, tandis qu'Agnès, serrant son ouvrage, ne s'en inquiétait pas ou ne s'en apercevait pas. Ainsi abandonné par son beau-père, Félix balbutiait et donnait mal ses raisons.

— Enfin que me voulez-vous ? réclama Angèle.

Et comme il jetait les yeux, presque machinalement puisqu'il était venu dans un but déterminé, sur une porte qui devait communiquer avec une autre pièce, peut-être la chambre à coucher, elle ajouta :

— Vous pouvez fouiller la maison.

Quel mépris elle lui témoignait ! Du moins avait-elle deviné le vrai but de sa venue. Il était si désemparé qu'il alla ouvrir cette porte, ce qui achevait de le mettre dans une posture humiliée. Il comprit toute sa maladresse après avoir constaté que la chambre était vide et ne contenait aucun objet suspect. Se rendant à l'évidence, il dut battre en retraite et murmura piteusement :

— Angèle, je vous dois des excuses. J'ai promis à votre père de vous les adresser ici même. Je tiens ma parole.

Comme s'il s'agissait de tenir une parole quand on recouvre son honneur de mari et qu'on doit reconnaître ses torts !

— Oh ! je vous en dispense, répondit Angèle en détournant la tête.

Il crut se rendre compte qu'elle était lasse et écœurée de ses soupçons et qu'il fallait insister davantage :

— Je conviens, continua-t-il, que je m'étais irrité trop vite quand je suis tombé sur les lettres de ce Merval que j'ai reçu chez moi, à qui j'avais confié pour la maison Dutillois des travaux importants et qui s'est permis de vous écrire des lettres inconvenantes. Vous ne le recevrez plus. Je le mettrai moi-même à la porte. Et nous allons rentrer ensemble à Lyon.

Ainsi couvrait-il sa défaite. Il se retirerait ainsi avec les honneurs de la guerre et même ne montrait-il pas quelque condescendance en acceptant de reprendre sa femme sans aucune condition ? Or Angèle, loin de paraître touchée d'une offre de réconciliation si nette et si franche, ne daignait pas se rapprocher de lui, continuait de détourner la tête. En réalité, ses mains, ses pauvres mains qui ne lui obéissaient plus et qui étaient pareilles à ces oiseaux blessés dont le petit corps chaud palpite encore sous le plomb du chasseur, étaient agitées d'un tremblement nerveux, bien plus évidemment que lorsque la porte s'était ouverte sur les deux visiteurs, et l'eussent dénoncée à tout autre qu'à son mari préoccupé de l'effet à produire pour demeurer le maître de l'heure.

— Je suis trop fatiguée, finit-elle par avouer. Ces événements m'ont bouleversée. Laissez-moi me reposer ici avec ma sœur Agnès. Plus tard, oui, plus tard, peut-être.

C'était donc elle qui se faisait prier pour reprendre la vie commune ! Il eut un mouvement d'irritation dans son orgueil :

— Mais puisque je vous reprends sans me plaindre davantage…

— Plus tard, insista-t-elle désespérément. J'ai besoin d'être seule. Il faut me laisser.

— Vous vous reposeriez très bien à Lyon.

— Non, non, j'ai besoin de la campagne, de la paix de la campagne.

— Laissez-la-moi, intervint Agnès de sa douce voix. Elle vous reviendra bientôt. Je vous le promets.

— Vous reviendrez ? répéta Félix, pris tout à coup de la peur qu'elle ne revînt pas.

— Je vous le promets, répéta Angèle à son tour.

— Alors au revoir. Je vous laisse puisque vous l'exigez.

Comme il prenait congé de sa femme et de sa belle-sœur, il s'attendait à repartir avec son beau-père :

— Notre voiture est au portail, lui rappela-t-il.

— Je sais. Mais je ne pars pas avec vous, dit le vieillard. Je reste avec mes filles.

Sur cette simple réponse, Félix aurait pu comprendre encore la vérité rien qu'en observant les mains d'Angèle dont le tremblement augmenta. Mais il ne pensait qu'à opérer une sortie convenable. Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que ce désir d'un père de rester avec ses filles après cette injuste démarche ?

Il disparut. On l'entendit descendre l'escalier, ouvrir et refermer la porte d'entrée. On l'entendit marcher dans l'allée, ouvrir et refermer la grille du portail. On l'entendit monter en voiture. Aucune des trois personnes réunies dans le salon n'ouvrait la bouche, ne se décidait à parler. Angèle, brusquement, se précipita vers la fenêtre, comme le cheval se mettait en route. Elle se tourna vers son père :

— Vous pouvez encore le rappeler. Mon amant est en bas, caché au bord du Forezan.

— Ton amant ! répéta Joachim Hamel qui s'était dressé, prenant toute sa taille.

Et quel dédain suprême il mettait dans ces deux mots, quelle horreur du péché et quel dégoût de la honte !

— Oui, reprit-elle, ayant perdu toute retenue. Je lui ai résisté à Lyon quand mon mari me croyait coupable. Je lui ai résisté deux ans. Ici, j'ai été heureuse. Enfin !

Elle se soulageait de son attitude mensongère devant son mari en bravant son père qui avait tout deviné. Déjà la rencontre de la Victoria vide sur le petit chemin désert de la Ratière avait éveillé ses soupçons.

Quelqu'un les avait devancés, le mari et lui-même, quand ils venaient à la découverte ? Quelqu'un ? mais qui pouvait avoir eu vent de leur démarche ? Jamais il n'eût songé à accuser cette chétive Agnès, ombre effacée qui glissait d'un pas furtif dans sa maison et qu'il ne tenait au courant de rien. Jamais il ne l'eût supposée capable d'une telle initiative, d'une telle audace, d'une telle impudence. Oui, d'une telle impudence, car elle s'était improvisée la complice de la faute, elle avait recelé le péché, elle avait recouvert l'adultère de sa protection de vierge sage dont personne ne pouvait mettre en doute la vertu, l'ignorance, la candeur. Elle avait dû commencer par épier aux portes pour apprendre la menace qui pesait sur sa sœur. Avertie, elle avait dû se précipiter au dehors pour prévenir la justice. Ainsi avait-elle précédé de quelques minutes les deux justiciers. Ainsi avait-elle organisé la mise en scène et jusqu'à cette pose familiale de l'écheveau qu'on dévide où se manifestait une sorte de géniale duplicité. Il avait l'impression d'avoir abrité chez lui un monstre inconnu. Il enveloppait les deux sœurs dans la même réprobation, mais il les briserait l'une et l'autre. L'âge n'avait point courbé son front ni diminué son autorité. Cette autorité paternelle qu'il tenait directement de Dieu, il saurait la faire respecter, il saurait la faire resplendir.

— Oui, heureuse, répétait Angèle déchaînée et comme possédée par sa passion. Je n'ai jamais connu le bonheur sous votre toit, père, ni sous le toit de mon mari. Vous m'avez toujours écrasée sans me montrer la moindre affection. Vous m'avez donnée, comme un morceau de chair, à un homme que je n'aimais pas. Vous ne vous êtes jamais douté que j'avais un cœur et un corps. Un cœur qui avait commencé d'être à vous.

— Le bonheur, ricana-t-il. Comme si nous étions créés pour le bonheur !

— Et pourquoi serions-nous créés ? Le bonheur, je l'ai enfin rencontré.

— Oui, dans l'adultère et dans la luxure.

— Oh ! ne touchez pas à mon amour, à notre amour ! Non, je ne retournerai pas chez mon mari. Dites-lui que je le hais, dites-lui que mon amant était caché dans le parc, dites-lui que je n'aime qu'un être au monde : Claude Merval, Claude, mon Claude.

— Assez ! l'interrompit son père d'une voix si violente et impressionnante qu'elle s'arrêta net dans son élan. Assez, répéta-t-il dans le silence. Va-t'en. Je te chasse.

L'ordre était si impérieux qu'Angèle vacilla comme si elle en recevait un ébranlement physique. Elle laissa tomber les bras le long du corps. Elle était désarmée et retranchée du monde. Après son mari,

elle perdait son foyer de famille. Désormais elle serait seule dans la vie. Seule avec son amour. Mais de quel secours lui pourrait être cet amour, son unique refuge ? Claude était marié et père. L'arracherait-elle pareillement aux siens ? Consentirait-il à reprendre seul avec elle le chemin des jours ? Pourrait-il même y consentir, et pourrait-elle même le lui demander ? Alors elle eut subitement conscience que cet amour auquel elle voulait un instant auparavant tout immoler, qui avait effacé le passé et dévoré le présent, donnait l'illusion d'un pouvoir qui lui était refusé.

— C'est bien, dit-elle, je m'en vais. Où voulez-vous que j'aille ?

— N'importe où. Va-t'en.

— Reste, murmura tout près d'elle une voix suave, distincte dans sa douceur.

C'était le mot qu'elle avait prononcé quand elle avait accompagné Claude sur le chemin où il lui disait adieu. Et ce mot, elle l'avait prononcé au pied de la croix de bois qui marque le carrefour. Là, elle s'était véritablement donnée puisque c'était elle qui avait retenu son ami sans prendre garde à la présence de cette croix. *Reste :* comment Agnès osait-elle se mettre en travers de la volonté paternelle ? une telle hardiesse était si extraordinaire, si incroyable qu'elle rendit sa pitié à la pauvre fille compatissante. Mais le visage d'Agnès était impénétrable et naturel, comme s'il ne se passait rien de grave.

Joachim Hamel s'était tourné vers ce nouvel adversaire. La révolte gagnait donc son dernier enfant. L'aîné, Pascal, avait sombré dans la débauche et les malversations. Il avait compromis l'œuvre des siècles, déshonoré un nom considérable et presque illustre, une race ancienne respectée pour sa probité. Angèle avait interrompu la lignée de toutes ces honnêtes femmes irréprochables et aumônières sur qui jamais la malignité publique n'avait trouvé à s'exercer et que l'estime générale avait accompagnées du mariage à la tombe. Se reconnaissant coupable avec une impudence révoltante, impudique et sans vergogne, rejetée par son mari et par son père, elle ne serait plus désormais qu'une épave. Et voici que la dernière-née, celle dont il ne s'occupait même pas tant elle paraissait éloignée des mauvaises tentations et soumise à son sort filial, celle qui vivait près de lui, dans sa dépendance et dans son exemple, tout enveloppée des habitudes religieuses et presque monacales de la maison, préservée ainsi des atteintes extérieures, le trahissait à son tour dans les circonstances les plus significatives, celles où elle devait le plus clairement manifester son attachement au devoir ! Mais de quel droit osait-elle intervenir contre lui et contrarier son ordre ? Comment cette petite bouche cousue qui s'ouvrait à peine deux ou trois fois dans la journée et toujours pour approuver son père, avait-elle prononcé, après le *Va-t'en* qui ne comportait pas de réplique,

ce : *Reste* qui représentait un scandale de désobéissance révolutionnaire ? N'allait-il pas d'un mot l'écraser ?

— Tais-toi, ordonna-t-il. Et rentre immédiatement à la maison.

La petite voix suave ne trahit nulle alarme et accentua la révolte :

— La Ratière est à moi, père. Angèle pourra s'y reposer avant de rejoindre son mari comme elle l'a promis.

Elle avait prononcé cette longue phrase sans souffler, tandis qu'Angèle ne respirait plus et que ses mains continuaient de s'agiter et de révéler sa détresse. Le père s'était dressé, les dominant de sa taille et de sa colère :

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, cette maison est à toi, vraiment ? Eh bien, tu te trompes : elle appartient aux créanciers de ton frère, de ton ignoble frère et ne servira plus aux rendez-vous de ta sœur.

Toujours placide et d'un calme exaspérant, Agnès expliqua :

— Elle était à ma mère. C'est moi qui l'ai reçue en héritage.

L'argument était indiscutable. Accoutumé à gérer les intérêts de sa fille qui vivait avec lui, Joachim Hamel avait pu l'oublier. Il l'avait si bien oublié qu'il avait prétendu se passer de la signature de la propriétaire pour faire cession de la Ratière aux créanciers de Pascal. L'acte n'était pas validé et la vente de l'hôtel de Morand, celle des meubles et des titres mobiliers suffiraient vraisemblablement à la liquidation. Mais cette revendication inattendue, présentée avec une timide fermeté dont l'obstination serait aussi absolue que l'était son autorité, l'atteignait en plein cœur. Lui, le chef, devrait s'incliner et céder devant cette créature modeste et incolore qui n'avait jamais compté, qui n'avait jamais été invitée à donner son avis, à plus forte raison à jouer un rôle, et quel rôle de basse complicité !

Il parut tournoyer sur lui-même, comme un aigle dans la tempête, puis, subitement maître de lui, d'une voix blanche, presque sans timbre, il déclara :

— Je m'en vais. C'est donc moi qui suis chassé. Chassé par mes filles. Vous êtes dignes l'une de l'autre, et dignes de votre frère Pascal. Je vous laisse le champ libre. Adieu.

Et il sortit raide, pâle, terrible. Dès qu'il eut disparu derrière la porte refermée, Angèle se jeta dans les bras de sa sœur :

— Comment as-tu osé, ma chérie ?

Ma chérie ? Jamais elle ne l'avait appelée de ce mot de tendresse. Jamais Agnès ne s'était entendu appeler ainsi, puisque sa mère était morte en la mettant au monde. Pour la première fois depuis le commencement de la scène, elle se sentit troublée. Un mot de

tendresse pouvait donc avoir raison de ce courage secret, de ce caractère mystérieux qu'elle avait révélés ?

— Non, non, reprenait Angèle, c'est moi qui dois partir. Je suis de trop ici, comme à Lyon. Je ne veux pas revoir mon mari. Le petit héritage de notre mère me suffira. Je gagnerai ma vie au besoin, avec des leçons d'anglais. Je vais m'en aller. Toi, tu ne peux pas quitter notre père. Il faudra… il faudra lui demander pardon.

Agnès regarda sa sœur aînée avec une sorte de pitié indulgente. Comme cette Angèle si belle et si séduisante voyait peu clair dans la vie ! Était-ce l'amour qui l'aveuglait ainsi ? Mais n'avait-elle pas appris, dans la maison paternelle, que l'amour ne comptait pour rien ?

— Écoute-moi, dit-elle, parce que j'ai peu de temps. Comment as-tu pu supposer que je quitterais notre père ? Je serai avant lui à Chambéry. Je prendrai par le vieux pont de Cognin et je marcherai très vite. Je courrai même.

— Il te chassera, comme moi.

— Il ne se doutera pas de mon retour. Il ne s'aperçoit de rien dans le train ordinaire des choses. Il faut que j'achève le déménagement de l'hôtel de Morand et notre installation rue Métropole. Il faut que je donne les ordres à Sulpice et à Mélanie. Écoute-moi donc, Angèle, pendant que je mets mon chapeau. Je l'avais quitté si vite en arrivant ici qu'il est un peu chaviré.

Elle eut presque un sourire sur ses traits décolorés.

— Je t'écoute, petite sœur, acquiesça l'aînée qui se sentait devenir la cadette devant cette énergie singulière qui renversait les rôles.

— Après mon départ, tu renverras ce… ce monsieur. Tu le dois, tu as promis.

— Je n'ai rien promis, protesta Angèle atterrée.

— Alors tu vas me le promettre. J'ai compris bien des choses… J'ai compris qu'il avait une femme, des enfants. Tu l'avais oublié. Tu es bien coupable. Mais tu étais malheureuse. Félix t'attend. Moi, j'ai promis que tu retournerais à Lyon. Pas tout de suite. Tu resteras ici tant que tu voudras, tu te reposeras, tu réfléchiras et quand tu seras décidée tu m'avertiras. Mais tu ne peux rester ici que seule, tu comprends. C'est à toi que j'offre l'hospitalité, pas à l'autre. Il faut m'écouter, Angèle. Dépêchons-nous.

Une extraordinaire influence émanait de ce doux être frêle qui s'était toujours réservé, qui se servait en une fois de toutes ses puissances occultes et lentement amassées au cours des jours ternes et monotones où nulle dépense n'est exigée. Angèle pleurait. Agnès venait de la sauver. Elle pourrait, grâce à elle, reprendre sa place dans le

monde, revenir à sa vie normale, cette vie normale qu'elle avait supportée tant d'années, qui avait ses compensations de bien-être, de luxe, de relations, dont elle était lasse mais à quoi elle était accoutumée. Où la conduirait son amour ? Claude abandonnerait-il pour elle et pour une existence de hasard désormais son foyer, sa femme, ses enfants, sa carrière ? La maison d'Agnès ne pouvait pas, de toute évidence, abriter son amant. L'hospitalité qui lui était offerte momentanément ne pouvait être qu'au prix d'une réparation. Mais cette réparation immédiate la brisait.

— Du courage, ma chérie, reprit Agnès se servant de l'appellation qui l'avait elle-même toute secouée. Il en faut dans la vie.

Elle en avait montré depuis son plus bas âge sans qu'on le sût, sans que personne y prît garde. Enfin Angèle se soumit.

— Je te promets. Je te jure. Seulement…

— Seulement ?

— Je ne retournerai à Lyon que plus tard, bien plus tard, quand je serai un peu apaisée. J'ai tant de chagrin !

La cadette l'embrassa, mais ne voulut pas s'attendrir. Avait-elle été formée à la peur des attendrissements ? Elle avait obtenu le serment qu'elle désirait. En hâte, elle brusqua les adieux : ne fallait-il pas qu'elle courût par la vieille route pour devancer son père ?

— J'ai peur pour toi, Agnès, murmura l'aînée en l'accompagnant jusqu'à la grille du portail. Il est si dur !

— N'aie pas peur. Et fais vite.

Elle lui recommandait encore la prompte exécution, et bientôt elle ne fut, dans son vêtement sombre, qu'un point noir s'amincissant sur le chemin.

C'était bien une exécution qui était confiée à Angèle. Une exécution avec deux condamnés à la mort de leur amour. « Fais vite, » avait recommandé Agnès. Mais la pauvre vieille fille savait-elle comment on s'arrache le cœur en se condamnant à survivre ?

Déjà, contournant la maison pour aller chercher Claude au bord du Forezan où il avait dû se cacher, elle ne se découvrait plus la force de *faire vite*. Aurait-elle même la force de tenir sa promesse ? Elle prit l'allée qui longe le mur du parc jusqu'à la petite porte de fer qui ouvre sur des marches à demi descellées descendant au ruisseau. Là elle se pencha et appela : Claude, Claude… presque à voix basse, comme si le danger l'oppressait encore. Mais, comme elle se penchait ainsi, elle se sentit prendre par la taille et la chère voix murmura à son oreille atteinte en même temps par le souffle des lèvres :

— Mon amour.

— Oh ! toi !

Puis elle sourit.

— Tu ne t'es pas bien caché…

— Mais si, là-bas, sous les arbres.

— Tu n'aurais pas pu t'échapper.

— Je ne pensais plus à m'échapper. Tu pouvais être en péril. J'attendais, j'attendais. Et puis je t'ai vue venir. Enfin ! Maintenant raconte. Que s'est-il passé ?

Elle raconta comment la ruse de sa sœur avait trompé son mari. Il eut le tact de ne pas railler celui-ci et se contenta de cette réflexion :

— Comme tu as dû souffrir !

— Oui, surtout…

— Surtout du mensonge. Le mensonge, c'est la triste rançon de l'amour, n'est-ce pas ? Il faut que notre amour soit bien grand pour le supporter.

Il la comprenait donc dans ce qu'elle avait ressenti. Il la comprendrait lorsqu'elle en viendrait à la scène suivante avec son père. Mais la comprendrait-il encore lorsqu'elle lui révélerait la promesse faite à sa sœur ? Elle allait parler quand, de la maison, la voix de Josette la héla :

— Madame ! Madame !

Était-ce le danger qui reparaissait ? Mais quand elle eut répondu, la même voix ajouta :

— Madame, c'est servi.

Le déjeuner était prêt. Dans les occasions les plus graves, il faut manger. Ils s'attablèrent une fois encore l'un en face l'autre, au bord de la fenêtre qui donnait sur la vallée de Chambéry et sur les montagnes. Pour lui, c'était presque un repas d'adieu puisqu'il avait été convenu entre eux qu'il partirait le lendemain. Pour elle, c'était un repas de funérailles.

— Tu n'as pas faim ? remarqua-t-il.

Et il quitta sa place pour venir à elle. Il la prit sur ses genoux et voulut en riant lui donner la becquée. Elle se laissa faire, songeant qu'elle pouvait bien accorder à son amant ce court répit. Le déjeuner s'acheva presque gaiement. Mais, comme elle avait retardé sa décision, elle ne parvenait plus à se décider. Ce fut lui qui réclama la hache du bourreau :

— Tu as quelque chose, mon amour, que tu ne veux pas me dire. Ne sais-tu pas que j'ai tous les courages, puisque j'aurai celui de te quitter demain ?

— Non, pas demain.

— Pas demain ? Quand, alors ?

Déjà il avait deviné. Elle soupira tout bas :

— Ce soir.

Et elle s'abattit contre son épaule, à l'endroit où elle aimait se blottir quand elle était lasse ou triste. Il obtint d'elle le récit complet des deux scènes, celle avec son père, celle avec Agnès. Ainsi connut-il le serment qui lui avait été arraché contre son salut. Et il détesta cette Agnès qui brisait leur amour pour que tout rentrât dans l'ordre. Il la détesta et en même temps, dans son illogisme, il lui donnait raison. Ce soir ou demain, il devrait toujours reprendre sa vie régulière où l'attendaient ceux qui dépendaient de lui. Sans doute ce départ n'était-il pas jusqu'ici, dans sa pensée, une rupture. Sans doute retrouverait-il, à des intervalles plus ou moins rapprochés, sa maîtresse ardente et fidèle. Sans doute vivrait-il, sous les apparences journalières, dans cet unique espoir. Et voici que cet espoir lui était brusquement ravi, et par qui ? par celle même qui était sa joie, son bonheur, son amour enfin.

Il ne lui répondit pas immédiatement. Ce fut lui, cette fois, qui enfouit son visage entre le cou et l'épaule d'Angèle, les lèvres appuyées sur cette chair qui était à lui, qui ne s'était réellement donnée qu'à lui. Elle pleurait et sentit qu'il versait aussi des larmes. Mais quand il releva la tête, ces larmes taries ne faisaient plus que voiler un peu les yeux qui la regardaient avec une douceur infinie.

— Alors tu le veux ? implora-t-il.

— Oh ! je ne veux rien. Toi, décide.

— Nous n'eussions jamais retrouvé ces jours, cette paix, cette liberté. Nous avons connu en une fois plus de bonheur que tant d'autres dans leur vie entière.

— Oui, mais c'est le passé.

— Non, mon amour, ce ne sera jamais le passé. Je t'aurai toujours devant les yeux. Je revivrai toujours ces heures.

— Elles ne seront plus.

— Nous eussions dû nous cacher, mentir. J'ai bien compris tout à l'heure comme tu avais souffert d'avoir menti.

— Oui, j'aurais voulu crier à la terre entière que je t'aimais. Du moins l'ai-je crié à mon père.

— On ne peut pas, on ne peut pas, répéta-t-il.

Il pensait à son propre retour, à sa femme sans reproche, à ses enfants qu'il aimait. Elle devina qu'il y pensait. Il acceptait si vite la séparation ! Non, on ne pourrait pas. Chacun reprendrait ses chaînes. Ils étaient tous deux prisonniers. Elle l'était plus encore de son serment.

— Faut-il partir tout de suite ? supplia-t-il comme s'il réclamait quelques minutes, un cordial avant l'exécution.

— À la nuit tombante.

— Alors viens.

Il l'emmena au fond du parc, sous les arbres. Là ils restèrent longtemps, appuyés l'un à l'autre, ne disant presque rien, n'ayant plus rien à se dire. Et malgré leur amour ils trouvaient sans se l'avouer que les heures étaient lentes. La séparation acceptée les séparait à l'avance. Leurs adieux devenaient pareils à ceux qui s'échangent aux gares, quand on a embrassé les partants les plus chers et qu'on demeure sur le quai, devant la portière close, à attendre un signal retardé.

Elle l'accompagna le soir jusqu'à cette croix sous laquelle elle lui avait dit : *Reste.* Mais elle ne l'invita pas à rester. Il se mêla à la nuit. Longtemps elle demeura appuyée à cette croix qu'elle ne voyait pas, et dans sa détresse, l'apercevant tout à coup, elle la prit dans ses bras comme elle avait pris l'homme qu'elle aimait.

IX

LE SOLITAIRE

Le grand vieillard avait passé, quelques heures auparavant, devant cette croix sans la voir et sans la saluer. Il s'en allait sur la route poudreuse, chauffée par le soleil de midi, méprisant la chaleur du jour, d'un pas ferme que l'âge ne ralentissait pas. Sa marche absorbée ne lui permettait pas de se rafraîchir les yeux à la splendeur des campagnes de Savoie toutes vivantes et diffuses dans la lumière dorée. Les petits clochers de Saint-Cassin et de Montagnole pointaient en vain sur leurs collines pour lui plaire et lui rappeler le secours qui jamais ne manque. En vain une autre croix brillait-elle pour lui tout au sommet de l'horizon, confondue presque avec le ciel, au-dessus du rocher du Nivolet. Tous ces signes étaient muets pour lui.

Les paysans qui le reconnaissaient ôtaient leur chapeau, mais il ne leur rendait pas leur salut. Ils ne s'en choquaient point, car il ne les avait pas regardés. Il traversa le bourg de Cognin, sans daigner apercevoir davantage le boucher, l'épicier, le buraliste qui, devant leur porte, inclinaient la tête sur son passage.

— C'est son fils qui le travaille, observa l'un d'eux.

Et les autres d'approuver :

— Ça se comprend.

Là il ne rencontrait pas l'hostilité de la ville. Dans la débâcle de Pascal, le village avait été épargné. Personne n'avait porté ses fonds chez le notaire et ceux qui les avaient portés les avaient retirés sans perte. Pendant les séjours des Hamel à la Ratière au cours des mois chauds, les fournisseurs étaient régulièrement payés chaque semaine. Le père était distant, mais poli. M. Pascal ne venait guère. Mlle Angèle avait disparu à Lyon, mais quand elle reparaissait, signalée par sa beauté, on la rencontrait avec plaisir. Enfin Mlle Agnès ne manquait pas de visiter les malades et les vieux : installée à leur chevet, elle faisait de la bonne besogne sans mot dire. Et puis, il y avait la petite Aline qui, déjà, distribuait des sourires à la ronde et esquissait des pas de danse sur le grand chemin : quant à l'Italienne, sa maman, on ne la voyait pas à cause de sa précaire santé, mais, quand on remontait le Forezan et qu'on s'arrêtait devant le mur du parc, on entendait ses roulades et ses vocalises, et c'était un délice. Mauvaise affaire quand la

moisson réclamait la faulx, rapport au temps perdu.

Il franchit le nouveau pont jeté sur l'Hyère presque à sec en été et, comme il parvenait à l'endroit où la vieille route, celle du vieux pont, rejoint la route nationale, il ne remarqua pas une petite ombre noire qui trottait plus vite qu'il ne marchait malgré son pas allongé et qui le précéda. Il entra dans Chambéry, longea le château des ducs pour aller prendre la rue basse du Château et pénétra par une allée dans son hôtel. Un tour de clé, et il fut chez lui. Chez lui ? Il n'était déjà plus chez lui. Sa maison était vendue, et le prix en avait été distribué déjà aux créanciers de Pascal. Les meubles avaient été dispersés au vent des enchères publiques, sauf ceux qui devaient garnir le petit appartement de la rue Métropole où il irait abriter sa misère et reprendre sa profession. Ceux-ci, dans les grandes pièces vides, semblaient en pénitence, rangés dans les coins. Le vaste cabinet de travail ne contenait plus qu'une petite table et une chaise, plus une bibliothèque tournante avec quelques livres de droit et de jurisprudence et le *Port-Royal* de Racine échappé au désastre. Tout à l'heure, les déménageurs viendraient les prendre pour les transporter.

Il fit des yeux le tour de la pièce avec une sorte de satisfaction dans le dépouillement. Sulpice vint l'avertir que le déjeuner était servi. Mais il l'écarta d'un geste. Il n'avait pas faim, il ne mangerait pas.

— Les déménageurs sont là, ajouta le valet de chambre. Je leur avais dit de revenir.

— Non, non, rappelez-les. Qu'ils emportent tout.

Il ne s'informait point du repas que n'avait pas encore pris, que prendrait en hâte sur une crédence le ménage de ses domestiques. Le corps et ses fonctions naturelles ne comptaient pas pour lui, ou si peu ! Il salua, il daigna saluer les hommes de peine qui firent leur entrée le chapeau à la main, gauches et gênés devant le propriétaire déchu dont ils avaient déjà emporté la plus grande part du riche mobilier à l'encan et dont ils sentaient vaguement qu'il gardait sa supériorité dans l'infortune.

— Messieurs, leur dit-il avec sa hautaine courtoisie, il n'y a presque rien. Hâtez-vous.

Ils se hâtèrent en effet, et bientôt l'hôtel fut réduit aux quatre murs. Là-bas, rue Métropole, un œil vigilant veillait sur le déchargement, le mesurait et l'appropriait à chaque pièce, dirigeant au fur et à mesure l'installation. La voix menue distribuait les ordres avec une autorité persuasive. Le soir même le petit appartement serait en état de recevoir les nouveaux occupants.

Joachim Hamel, demeuré seul dans l'hôtel de Morand désert, en ouvrit toutes les portes de communication, comme pour en composer

une pièce unique, un manège où il tournerait en rond jusqu'à l'épuisement, où il n'aurait même pas un banc pour recueillir sa fatigue. Mais qu'était-ce que la fatigue auprès de son désespoir ?

Comme Job sur son fumier, il se dressait sur ses ruines, et cette ruine était totale. Comme Job, il contemplait et grattait ses plaies saignantes, ses béantes blessures pour mieux se repaître de leur hideur et pour mieux sentir leur cuisson. Mais, tandis que Job s'inclinait humblement devant la puissance et la volonté de Dieu, lui gardait sa confiance, il s'emplissait de la terreur d'un Dieu implacable et sans miséricorde.

Dans le gouffre creusé par la malhonnêteté de son fils, il avait jeté tous ses biens. Il les avait jetés sans regret. Ces biens comptaient pour lui si peu ! Il n'était de cœur attaché à aucun objet du monde, ni à l'hôtel occupé avant lui par des générations d'ancêtres, ni aux chiffons de papier qui s'appellent des titres nominatifs ou des titres au porteur, ni aux meubles anciens guettés par les antiquaires, ni à la terre qui lui fournissait pourtant ses redevances de vin, de pain, de bois, de légumes et de fruits et qui par là même se rappelait sans cesse à lui dans la vie quotidienne, et pas même aux bijoux qui lui pouvaient rappeler sa femme. Non, vraiment, se tâtant et se pressurant jusqu'à faire jaillir du fond de son être les cris de vérité, il ne pouvait s'accuser d'aucune passion matérielle. L'avarice lui était inconnue, comme la délectation de la bouche, comme la paresse. Il pouvait traverser les désastres physiques sans en être éclaboussé. Ce soir même il coucherait dans le modeste réduit de la rue Métropole et demain il y ouvrirait son cabinet d'avocat avec la plus complète indifférence pour ce changement de fortune. Richesse et pauvreté trouveraient son âme égale. Pour un peu, il se fût réjoui d'être débarrassé des obligations créées par l'opulence et d'avoir récupéré sa liberté. De même, il se réjouirait, il se réjouissait déjà d'être contraint au travail à son âge, à l'âge où la plupart des hommes, sinon tous, ont fait valoir, comme ils disent, leurs droits à la retraite, comme s'il y avait des droits à exercer, comme s'il y avait autre chose que des devoirs ! À soixante-quinze ans, il gagnerait son pain à la sueur de son front, ou plutôt à l'effort de son intelligence, et il le gagnerait avec plaisir. Sa science juridique, sa clarté dans le raisonnement, sa connaissance des affaires, sa longue expérience lui assureraient encore une clientèle malgré la vieillesse venue dès longtemps déjà. Il reparaîtrait à la barre. Il avait encore assez de souffle et de voix pour s'y faire entendre. Et même ce travail forcé lui retirerait ces heures de méditation qui le conduisaient fatalement à l'angoisse. Car son mal était dans la pensée, et non dans la chair.

Cette chair, il avait achevé de la dompter, après les préparations d'une jeunesse rigoureuse, par quarante ans de veuvage qui avaient

exigé de lui la plus sévère discipline. Il ne s'était jamais permis un excès, ni dans la nourriture ni dans la boisson, ni dans les spectacles qui dégradent la vue, ni dans l'amollissement des auditions musicales. Toujours il avait veillé sur lui-même avec des précautions minutieuses pour se tenir bridé et écarter les occasions. Ainsi était-il parvenu à ce détachement qui lui permettait de subir sans broncher les désastres matériels. Non, vraiment, il ne se découvrait pas atteint par son dépouillement volontaire.

Tout autre, pour lui, était le dépouillement paternel. De ses trois enfants aucun ne lui demeurait. Il les avait perdus vivants. Il les eût préférés morts avant leur chute. Pascal, son fils unique, le continuateur de la race et du nom, en prison aujourd'hui, serait demain condamné, et condamné équitablement. Il avait commis les fautes les plus dégradantes, abusant de ses fonctions officielles, trompant la confiance de ses clients, s'appropriant le bien d'autrui, et pour quel motif ? pour assouvir les plus avilissantes passions et se livrer clandestinement à l'exécrable débauche. Se remettant en face de toutes ces souillures, le vieillard en ressentait un haut-le-corps de dégoût. Et c'était là son fils, cette misérable loque livrée aux femmes de mauvaise vie et allant jusqu'à la fraude et au vol pour satisfaire leurs désirs de lucre ! La honte qu'il en éprouvait allait jusqu'au vomissement.

Après Pascal, voici qu'Angèle comparaissait à son tour, en accusée, devant le tribunal de sa conscience : Angèle malheureusement douée de cette inutile beauté qui promène dans le monde ses tentations voluptueuses et qui porte en elle de redoutables périls. Avec quelle impudence elle lui avait jeté à la face le nom de son amant et proclamé son bonheur défendu, non sans avoir au préalable berné de la façon la plus astucieuse et la plus basse son mari venu en justicier ! Au mensonge conjugal elle avait ajouté le cynisme et pour cette déclaration de honte elle avait choisi son père afin de joindre à son adultère l'irrespect filial. Quelle horreur pouvait receler ainsi la pureté d'un visage intact ! Comme il avait eu raison d'immoler en lui cette chair périssable qui pouvait recouvrir tant d'ignominie ! Et c'était là cette fille qu'il avait protégée et gardée avec tant de vigilance avant de la confier à la garde et à la protection de son mari ! Elle ne lui représentait plus maintenant que l'une de ces bacchantes ou de ces goules jetées comme la mort et le malheur sur la terre pour la concupiscence et la perdition des justes.

Quant à la dernière-née, Agnès, quant à ce fétu de paille qu'un souffle eût renversé, quelle résistance inattendue n'avait-elle pas osé montrer tout à coup en devenant la complice de sa sœur, en couvrant la faute de sa sœur et en menant contre son père la plus déconcertante et la plus opiniâtre révolte ! Il ne pouvait encore la comprendre. Il

l'avait toujours considérée comme une chétive enfant qui ne retenait pas l'attention et si heureusement dépourvue de toute personnalité qu'il pouvait la compter pour rien dans la maison hors des travaux domestiques, et n'était-ce pas ainsi qu'une fille déférente et bien élevée devait se conduire vis-à-vis de son père, comme une femme vis-à-vis de son mari ? Or, voici que cette fille déférente et bien élevée revendiquait son héritage pour y abriter l'adultère et pour en chasser odieusement son père.

Qu'avait-il donc fait au Seigneur pour mériter un tel abandon ? Avait-il manqué à ses devoirs d'éducateur ? En vain fouillait-il son passé pour y découvrir un manquement. Il n'y rencontrait que des occasions de s'approuver. Demeuré seul avec trois enfants après la mort prématurée de sa femme, il s'était retranché dès lors dans sa tâche familiale, renonçant aux secondes noces et confiné désormais dans sa profession et dans son rôle paternel. De bonne heure il avait inculqué à son fils et à ses filles le culte du devoir et la crainte de Dieu. Jamais il n'avait montré la moindre faiblesse à leur égard, cette faiblesse coupable dont il avait maintes fois constaté les tristes résultats dans les affaires criminelles et qui menait le plus souvent les enfants à l'inconduite, à la fainéantise, à la déchéance. Il les avait dressés par le moyen d'une discipline quotidienne à ne jamais satisfaire leurs caprices, à ne jamais s'adonner à la mollesse ni tomber dans la légèreté. Quand ils avaient grandi, il les avait confiés aux établissements religieux les plus réputés pour la sévérité de leur règle afin d'achever son œuvre. Car il estimait, fort de son expérience professionnelle et de sa tradition, que les mauvais instincts ne sont jamais trop tôt réprimés et qu'il faut se hâter d'enseigner les vertus essentielles qui étaient pour lui le mépris du corps, le culte de l'énergie et la terreur du péché.

Comment avait-il pu échouer aussi misérablement ? Comment avait-il échoué trois fois ? Lorsque Angèle était parvenue à l'âge du mariage, il avait lui-même éconduit les prétendants attirés par sa seule beauté – cette beauté qui le tracassait tant alors à cause de l'admiration dont elle était l'objet partout où elle passait – et de peu de consistance morale. Il les avait même éconduits sans les lui présenter, et il avait choisi Félix Dutillois parce que celui-ci appartenait à une famille réputée pour son honorabilité et ses mœurs à quoi se joignait l'avantage d'une grande fortune honnêtement acquise par toute une suite de soyeux. C'était un mariage de raison, c'est-à-dire un mariage sanctionné par les parents et présentant toutes les garanties. C'était la sagesse et c'était la sécurité. Nul père n'eût apporté dans le choix d'un gendre plus de circonspection, de logique et de méthode. Et voici qu'elle attendait d'avoir atteint quarante ans – quarante ans, la vieillesse d'une femme ! – pour se livrer à la bête qui était en elle et

qui aurait dû être étouffée par la discipline religieuse, l'éducation et le mariage.

Qu'y avait-il donc au fond de ces êtres conçus par lui, dépendants de lui, dressés, dirigés, gouvernés par lui ? Pascal avait été tenu en laisse jusqu'à sa majorité, jusqu'à son service militaire. Ne lui reconnaissant pas ces dons d'initiative et de résolution qu'exigent les professions libres, il avait cherché pour lui un de ces cadres fixes où l'assiduité, la science et l'application suffisent avec la probité, proverbiale chez les Hamel. Ainsi lui avait-il acquis l'une des meilleures études de notaire à Chambéry. Là encore, il assurait pour le mieux l'avenir. Là encore il prenait toutes les précautions. Pascal, il est vrai, s'était épris de cette petite Italienne gazouillante, Lina Felini, au cours d'un voyage d'affaires au delà des Alpes. Mais les renseignements sur la famille de la jeune fille étaient excellents. Elle-même, trop musicienne évidemment, trop nonchalante et gâtée, était, somme toute, insignifiante. Ainsi avait-il supporté cette union qui ne le satisfaisait guère, mais qui ne méritait pas une opposition systématique. Peut-être n'eût-il pas dû l'agréer. Peut-être une femme plus autoritaire et moins futile, plus intéressée et moins complaisante ou ignorante, eût-elle mieux convenu à ce garçon timide, réservé et sournois. Pouvait-on deviner cependant qu'il fût à ce point dissimulé et qu'il tomberait dans la basse débauche et en viendrait aux indélicatesses et aux malversations pour satisfaire ses ignobles goûts ? Toutes les prévisions étaient favorables pour son fils comme pour sa fille, et toutes les prévisions se trouvaient fausses. Quel démon s'emparait d'eux tour à tour, non dans la jeunesse où les passions se déchaînent d'habitude quand on n'a pas su les enchaîner assez tôt, mais plus tard, au sommet de la vie, quand on a dû parvenir avec l'appui même de l'accoutumance à la domination de soi-même ?

Le cas d'Agnès était encore le plus étrange. Il n'avait pas estimé qu'elle fût destinée au mariage en raison de sa chétive constitution et de son visage irrégulier et qui eût été presque disgracieux sans la douceur des yeux. Pour elle il n'avait donc tenté aucune démarche d'établissement. Sa piété la prédisposait, semblait-il, à la vie monastique. Elle se plaisait au couvent de la Visitation où elle faisait des retraites. Puis, quand il la croyait décidée aux vœux, elle avait préféré demeurer à la maison où elle occupait une place si petite qu'elle n'y pouvait être gênante. Il l'avait donc gardée avec lui, la confondant avec l'existence quotidienne. Jamais il n'eût imaginé qu'elle conservait à part sa volonté et qu'elle s'en servirait un jour contre lui dans les circonstances les plus odieuses de recel et de complicité. Elle aussi, il fallait la rayer. Pourquoi lui montrer plus d'indulgence qu'aux autres ? Elle avait fait avec eux cause commune. Dès lors pourquoi l'en séparer ? La petite hypocrite qui menait

clandestinement son jeu obscur devait être démasquée et pareillement rejetée. Non, non, il n'avait plus d'enfants, bien que tous trois fussent vivants, et de cette déchéance de sa postérité lui seul n'était pas responsable.

Sur cet examen intérieur qui le satisfaisait en l'isolant, le vieillard s'arrêta de tourner dans l'hôtel désert qui ne lui appartenait plus. Seul, il serait désormais, sans biens au soleil, seul, dépouillé, détaché, pareil à l'un de ces chamois solitaires qu'il avait surpris quelquefois dans la haute montagne à l'écart des hardes qui vivent en commun, mâles, chèvres et chevreaux, ou chassé par les boucs plus jeunes. Ceux-là ne cherchaient plus aucune compagnie, broutaient à part l'herbe rare que recouvrent bientôt les neiges, s'abreuvaient à part aux sources glacées, couchaient dans des remises inexpugnables, supportaient courageusement la rigueur des saisons et résistaient au chasseur jusqu'au dernier souffle sans jamais se rendre. Lui non plus ne se rendrait pas. Jamais il ne céderait. Raidi contre l'injustice des hommes, du sort, de Dieu même, il vivrait désormais sur la montagne qu'il s'élevait à lui-même comme un piédestal. Nul n'aurait plus accès auprès de lui. Il se prêterait aux apparences sans se livrer. Inaccessible et lointain, il accepterait sa solitude.

Recru de fatigue après tant de scènes dont la plus longue et la plus épuisante était celle qu'il avait eue avec lui-même, n'ayant rien mangé depuis le matin, il sortit de la maison qu'il abandonnait pour toujours, où il ne remettrait plus les pieds. Un rayon de soleil, traversant l'une des persiennes déjà closes, pénétrait obliquement dans l'appartement sombre. Des grains de poussière y dansaient. Mais cette poussière ressemblait à une poudre d'or, comme s'il suffisait d'un peu de lumière pour transformer heureusement les choses. Il referma la porte d'entrée, livrant le domaine perdu à cette mince colonne de clarté à quoi il n'avait même pas pris garde.

Au dehors, il retrouva la chaleur. Où irait-il ? Le nouveau logis de la rue Métropole devait être encore la proie des déménageurs. À quoi bon les déranger dans leur travail ? D'ailleurs il lui plaisait de n'avoir momentanément plus de domicile, d'être réduit à la rue. Le dépouillement était plus complet. Ainsi parvint-il à cette rue de Boigne, ornée de portiques qui sont la gloire de Chambéry, bordée de cafés et de pâtisseries, rendez-vous des flâneurs, des promeneurs et de tous les oisifs. La pluie et le soleil y précipitent pareillement une foule. Il ne redoutait plus le contact de cette foule, tant la solitude qu'il avait découverte en lui l'environnait, le pressait de toutes parts comme les sables d'un Sahara préservateur. Pour mieux s'en assurer, il fit ce qu'il n'avait jamais fait : il s'assit à la terrasse d'un café. Aussi bien éprouvait-il le besoin de s'asseoir après ses randonnées sur la route ou

dans l'hôtel de Morand. Il ne se doutait pas que sa présence – car il avait été immédiatement repéré – causait une sorte de scandale, tant elle était inattendue. Elle passait pour une bravade. On chuchotait en le regardant. Oubliait-il que son fils était en prison pour venir s'offrir ainsi en spectacle et prendre des consommations ? Un garçon s'était rapproché pour se mettre à son service et quémander sa commande :

— Je ne sais pas, répondit-il, déjà agacé de cette intervention.

Puis il ajouta :

— Ce que vous voudrez.

On lui apporta un sirop d'orgeat frais. Sur sa mine et son âge, le garçon l'avait exclu des alcools et classé dans les sirops. Des pailles avaient été mises à sa disposition dans leurs étuis de papier, mais il ne savait pas s'en servir, n'ayant jamais mis les pieds dans un café. Il porta le verre à ses lèvres avec indifférence, mais, dès qu'il eut commencé de boire, il éprouva une délectation extrême à savourer la douceur glacée du lait d'amande. Allait-il se laisser prendre à cette mollesse, comme tous ces gens qui encombraient les tables débordant sous les portiques et empêchant la circulation ? Il n'acheva pas sa boisson, la régla sans pourboire – on ne rétribue pas ces services déjà payés professionnellement – et se leva sans prendre garde à la curiosité publique dont il était l'objet. Le reste du monde ne comptait plus pour lui.

Où irait-il maintenant, puisque le café le dégoûtait ? Il disparut dans ces allées intérieures qui traversent la ville et déboucha dans la rue Métropole. C'était encore trop tôt pour monter ses trois étages. Il poussa jusqu'à la place et se trouva en face de la cathédrale. Là il pouvait attendre dans la paix, le silence, la fraîcheur. Personne ne l'y dérangerait. Même des présences étrangères s'effaceraient dans le recueillement. Par surcroît, n'était-ce pas l'asile cher à tous ceux que la vie éprouve ? Il y entrerait, mais il y maintiendrait sa solitude. Car il savait bien, par tous les malheurs qui s'amoncelaient sur sa vieillesse, que Dieu ne s'occupait pas de lui.

Il entra et ne se prosterna pas. Il resta debout quelques instants, par déférence pour le Lieu Saint, puis il s'assit. Ses jambes ne pouvaient plus le porter. Malgré sa résistance et sa dureté envers lui-même, il avait abusé d'elles et elles lui résistaient. De ses forces naturelles il n'était pas le maître absolu. Elles rencontraient leur limite. Mais son cerveau n'en rencontrait pas.

L'aumônier des hôpitaux, le savant abbé Beffroy, avait flairé une bonne piste, mais ne s'y était pas maintenu. Les ouvrages singuliers qu'il avait acquis dans la vente de la bibliothèque de Joachim Hamel l'avaient induit en erreur. Il avait pris pour des sympathies, ou même

des convictions intellectuelles ce qui n'était que goût méprisant des aberrations religieuses et des hérésies. Ce cerveau était trop puissant pour se laisser séduire par les folies jansénistes qui avaient accompagné ou suivi les prétendus miracles opérés au tombeau du diacre Pâris, ni par les excès des prêtres anti concordataires, un François Jacquemont fondateur de la Petite Église ou un abbé Marion, fondateur de la Religion des Saints sur la montagne de Parménie. Il était trop équilibré pour s'embarrasser d'une dévotion toute dévorée de superstitions et de complications bibliques ou apocalyptiques. Mais ses lectures religieuses, poussées très avant dès sa jeunesse tentée par le cloître, l'avaient attiré jusqu'à l'intoxication vers la véritable doctrine de Port-Royal : celle de Saint-Cyran, rigide et pénitentiaire qui goûtait dans la rareté des sacrements et la séparation de l'Eucharistie les joies de l'humilité et du sacrifice, après avoir différé l'absolution pour des fautes dont l'offense ne pouvait être si vite rachetée, et qui substituait au catholicisme banal, besogneux et livré à tous un christianisme intérieur où l'âme s'unissait directement à Dieu sans recourir à la grâce des sacrements et sans dépendre de l'autorité de l'Église ; celle aussi du grand Arnauld, avocat comme lui et comme lui rompu à la discussion et à la dialectique, supprimant dans sa logique irréfutable toute humanité devenue un poids inutile, raisonnant avec une méthode irrésistible sur la puissance d'un Dieu se reculant sans cesse à notre approche.

Ces doctrinaires, par surcroît, s'accordaient avec la vision pessimiste et dédaigneuse qu'il prenait des hommes à mesure qu'il les fréquentait. Oui, l'humanité n'était que fange et boue depuis la chute originelle. Elle ressemblait à un charnier de pourriture. Dieu seul la pouvait assainir. Mais il ne la sauverait pas tout entière. Le Christ aux bras grands ouverts qui appelle, qui pardonne, qui aime, n'existait que dans l'imagination de ces pécheurs impénitents qui l'associent à leurs faiblesses pour mieux continuer à mal vivre. Le vrai Christ, aux bras étirés comme ceux du Crucifix d'ivoire qu'il tenait de son père et qu'il avait laissé vendre pour acquitter les dettes de son fils, mesurait l'appel, le pardon et l'amour et ne se laissait pas amollir. Il désignait les prédestinés, d'avance il connaissait le petit nombre des élus. Lui seul était possesseur de la grâce. Il ne la distribuait pas aveuglément. Il était le maître de la condamnation ou du salut. Sans doute on pouvait chercher à se mettre dans la voie où il passait, muni de cette grâce spécialisée. Ainsi lui-même y avait-il poussé avec toute son autorité paternelle son fils et ses filles afin qu'ils fussent désignés par la faveur divine. Ainsi avait-il asservi ses propres jours à la menace de la mort et leur avait-il refusé tout plaisir afin de mieux plaire à Celui qui donne la vie éternelle. Mais nul doute n'était plus possible. Dieu s'était retiré d'eux et de lui. Ils n'avaient eu aucune part à la distribution. Et dans la

cathédrale déserte comme son hôtel de la rue Juiverie, sauf deux vieilles femmes perdues dans l'ombre d'un pilier comme des meubles oubliés par hasard, Joachim Hamel s'ancra plus avant dans sa solitude.

Au lieu de prier, il évoquait un pèlerinage qu'il avait entrepris peu de temps avant son mariage et quand il doutait de sa vocation, à ce Port-Royal de Paris transformé en maternité au bout de l'avenue de l'Observatoire. La masse vénérable des anciens bâtiments répondait à sa préférence des lignes simples que choquaient les ornements et les garnitures. Il s'était promené dans le cloître aux sobres arceaux qui entouraient l'ancien parloir devenu un jardin avec des taillis et même des rosiers bien inutiles et, au centre, un petit Silène scandaleux. La petite maison des religieux était adossée au mur de la chapelle. Il avait voulu monter l'escalier que descendit la sœur de Sainte-Suzanne, fille de Philippe de Champaigne, quand elle fut guérie de sa paralysie. Dans la chapelle même, il avait vu les fenêtres grillées par où M[me] de Sablé et M[me] de Guéménée, un peu encombrantes, suivaient les offices, celle aussi qui était réservée à la sœur de Sainte-Suzanne avant le miracle. Là surtout persistait le souvenir de ces admirables femmes, la mère Angélique dont les restes reposent dans l'avant-chœur et la mère Agnès. Enfin il s'était encore attardé dans cette salle du chapitre où se passa la scène de l'expulsion : l'archevêque de Paris Péréfixe, chassant les religieuses et dispersant la communauté. Cette communauté était rassemblée autour de sa supérieure, la sainte mère Agnès âgée de soixante-treize ans, sœur d'Arnauld d'Andilly qui lui fit alors ses adieux, car elle reçut l'ordre de quitter Port-Royal avec douze de ses compagnes.

Ce pèlerinage, il l'avait complété par un autre : celui de Port-Royal-des-Champs dans la vallée de Chevreuse, ou plutôt son emplacement, car il n'en reste rien. Les murs ont été rasés et les cimetières même bouleversés. N'avait-il pas lu, dans une relation du temps, que les restes mortels arrachés des tombes, à demi dévorés par des chiens errants, avaient été versés pêle-mêle dans une fosse du cimetière de Saint-Lambert et que les pierres tombales des religieuses avaient échoué dans les cabarets où elles servaient de table aux buveurs ? Sur ce paysage mélancolique il s'était attardé, non pas à plaindre les victimes de la persécution, mais à les envier. Souffrir pour sa foi, qu'y avait-il au monde de plus grand ? En souvenir de ces deux visites, il avait voulu donner à ses enfants les noms de Pascal, d'Angèle et d'Agnès.

La persécution, voici qu'il la subissait lui-même dans ses enfants, pareillement injuste, pareillement complète puisqu'il n'était pour rien dans leur déchéance, puisqu'il n'avait rien à se reprocher dans leur éducation et leur garde, et puisque aucun d'eux n'était épargné.

Comme les supérieures de Port-Royal, il se raidirait pour la subir et ne céderait pas. Ce Dieu qui avait pu créer le mal ou le laisser se répandre sur la terre lui refusait sa grâce. À quoi bon la lui réclamer encore ? Autour de lui l'indifférence religieuse qui le gagnait achevait le cercle d'isolement. Dans sa solitude, il n'y avait plus de place pour Dieu.

Il sortit de la cathédrale sans avoir daigné faire le signe de la croix. L'emménagement de son mobilier de pauvre solitaire devait être terminé. Il monta les trois hauts étages offerts désormais à sa marche de vieillard. Dans quel désordre affreux allait-il trouver son nouvel appartement ? Or il détestait le désordre et s'attendait à ajouter cette disgrâce à son désespoir. Mais, cette fois, il fut déçu. Il sonna et Sulpice, le valet de chambre, vint lui ouvrir. Au bout d'une galerie, on le conduisit dans une grande pièce, presque aussi vaste que son bureau de la rue Juiverie, qui serait son cabinet de travail, où les meubles étaient déjà mis en place, où le soleil couchant entrait à flots tandis qu'il n'avait jamais pénétré dans l'autre, et d'où il pouvait apercevoir au-dessus des toits la colline de Jacob Belle-Combette, tout un coin de verdure agréable au regard. Surpris, il ne laissa échapper aucune réflexion. Des roses à longue tige émergeaient d'un vase à long col. Des roses ! Sans doute la sentimentale cuisinière avait-elle eu l'idée saugrenue de planter ce bouquet sur sa table comme les charpentiers en mettent au faîte d'un toit nouvellement achevé. Il prit les fleurs et les jeta par la fenêtre ouverte. Comme Rachel dans la Bible, il ne voulait pas être consolé. Il entendait que personne ne vînt à lui avec des paroles ou des gestes de pitié ou d'affection.

Cependant Sulpice apporta un plateau qu'il déposa sur un guéridon. C'était le dîner. Par quel miracle ce repas avait-il été préparé avec ce soin et cette ordonnance malgré l'embarras d'une installation ? Le vieux ménage qui imposait ses services n'avait jamais montré tant de zèle. Joachim Hamel, harassé et affamé, trouva du plaisir à la nourriture comme il en avait trouvé, mourant de soif, au sirop d'orgeat. Mais ne fallait-il pas réparer ses forces chancelantes pour résister à l'infortune ? Demain ce serait le procès et ce serait la condamnation de son fils, la chute de sa race dans l'abîme.

Les roseaux pouvaient plier sous le vent que défiait le chêne.

X

L'AUDIENCE

La session des assises où Pascal Hamel serait jugé avait été fixée à la fin de juillet, avant la dispersion des vacances. Maître Roquevillard venait presque chaque jour rendre visite à son grand confrère afin de le tenir au courant de la procédure. La première fois qu'il avait monté les trois hauts étages de la rue Métropole, il s'était extasié avec bonne humeur sur l'agrément de ce nouveau cabinet de travail, plus gai et ensoleillé que l'ancien.

— Cela m'est égal, avait répondu sèchement Joachim Hamel. On est bien partout pour travailler.

Il ne se doutait pas que François Roquevillard, dont le cabinet était surchargé, lui envoyait des clients.

L'avocat avait tenté vainement de poser une question préjudicielle et d'obtenir le renvoi de l'inculpé devant le tribunal correctionnel. Car il redoutait le jury populaire. Les jurés, favorables aux assassins, se montrent d'habitude impitoyables pour les incendiaires et les… L'avocat n'osait prononcer le mot de voleur. Ils acquittent volontiers les infanticides et les meurtres, mais tout ce qui touche aux biens mobiliers ou immobiliers leur inspire de la crainte pour leurs propres intérêts et ils sévissent alors avec rigueur. Les juges correctionnels se refuseraient vraisemblablement à acquitter un prévenu sur qui pesaient des charges indiscutables et qui, de plus, étant officier ministériel, aurait dû donner l'exemple de la probité, mais, plus renseignés par leur expérience des affaires sur l'importance de la peine de la destitution déjà prononcée par la Chambre des notaires, sans doute se laisseraient-ils fléchir jusqu'à accorder la loi de sursis qui libérerait immédiatement le prisonnier.

— Vous ne réussirez pas, conclut Joachim Hamel après avoir écouté cet exposé. Juridiquement il ne saurait y avoir aucun doute : Pascal est un criminel qui relève des assises.

Il s'en tenait au code de procédure, comme s'il eût été indifférent au sort de son fils. En vain François Roquevillard essayait-il de percer cette armure d'indifférence et de toucher le cœur. Il dut promptement reconnaître en effet l'impossibilité du renvoi en police correctionnelle. La jurisprudence qualifie de crime l'abus de confiance commis par un

officier ministériel, même quand les fonds lui ont été remis, non à l'occasion de l'exercice de ses fonctions – c'était l'argument spécieux dont il s'était servi – mais en raison surtout de sa qualité. Quel danger, dès lors, que cette comparution aux assises ! Le Code pénal punit de la peine de la réclusion ces abus de confiance et il ne permet, avec les circonstances atténuantes, de diminuer cette peine que d'un degré, c'est-à-dire l'emprisonnement d'un an à cinq ans. La condamnation était presque inévitable et ne pouvait que difficilement être réduite.

La cause du malheureux Pascal passionnait François Roquevillard. Il comptait sur l'effet produit par la déposition de l'archevêque de Chambéry, Mgr Ramuz, et par celle des créanciers désintéressés qui avaient consenti à excuser leur notaire et à ne pas lui retirer leur confiance. Il préparait avec un soin attentif une plaidoirie qui sans doute devait atteindre les jurés dans leur humanité, mais qui devait aussi mettre en balance les torts causés et réparés et les services rendus. Et il fit, l'un des derniers jours avant le jour fatal, cette proposition à son confrère :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas m'assister à la barre ? Votre présence serait à elle seule un témoignage. Elle apporterait à votre fils un réconfort. L'estime, le respect qui vous entourent rejailliraient sur lui. Ne croyez-vous pas à la réversibilité des mérites ? N'y a-t-il pas dans les familles une solidarité qui recouvre de l'honneur des uns la faute des autres ?

Mais à sa profonde surprise il ne reçut qu'une réponse quasi théologique :

— Nous sommes tous des pécheurs. Il y a ceux que la justice divine gracie et ceux qu'elle abandonne. Peu importe le reste. Mon fils doit être et sera condamné. Ma présence est inutile.

— Elle eût servi sa cause.

— Inutile, vous dis-je.

François Roquevillard n'insista pas. Il n'eût rien obtenu par son insistance et il s'en rendait compte. Mais il ne se rendait pas un compte exact du travail d'isolement qui s'était fait dans le cerveau du vieillard. Les circonstances ne tarderaient pas à le lui révéler. Avant de se retirer, il lui posa cette question néanmoins :

— Êtes-vous allé le voir à la prison ?

— À quoi bon ? Je n'ai rien à lui dire.

— Il souffre. Il est malheureux. Il est séparé de sa femme et de sa fille, que sa condamnation flétrira.

— Il fallait y penser plus tôt.

— Mlle Agnès est plus miséricordieuse. J'ai obtenu pour elle, du juge d'instruction, un laissez-passer. Elle y est allée ce matin encore. Ne vous parle-t-elle pas de lui ?

— Ma fille n'est pas ici.

— Où est-elle donc ? Je l'ai rencontrée à Chambéry comme elle revenait de sa visite fraternelle.

— Elle est à la Ratière.

Il n'ajouta pas : auprès de sa sœur. Pourquoi ébruiter cet autre scandale ? Celui de Pascal suffisait pour le plaisir de cette foule qu'il méprisait. Ainsi ne se doutait-il pas qu'Agnès l'avait devancé sur la route de Cognin à Chambéry, qu'il lui devait l'installation de la rue Métropole et ce bien-être composé de toutes sortes d'attentions auxquelles un homme occupé ne prend pas garde la plupart du temps et qui parvenaient à compenser la médiocrité de sa situation nouvelle. Comment suppléait-elle au manque de ressources ? La Ratière donnait les légumes et les fruits qui dépassaient la faible consommation d'Angèle. Se privant elle-même, elle réussissait à ne point modifier le régime que le vieillard suivait dans l'hôtel de la rue Juiverie. Elle s'ingéniait seulement à disparaître. La chambre louée à l'étage au-dessus et qu'elle avait réservée à sa sœur la recevait quand elle avait donné aux domestiques ses instructions et surveillé leur exécution. Son père, ne la rencontrant jamais, la croyait absente. Eût-il supporté sa présence ? Une ou deux fois, il avait cru surprendre une ombre, mais il avait frotté le verre de son lorgnon, pensant qu'il s'était trompé.

À l'approche de l'audience les passions se surexcitaient dans Chambéry. Certes, les haines étaient déchaînées : assister à la curée chaude du malheureux qui compromettait avec lui-même les générations passées et l'honneur d'un nom réputé en Savoie, c'était un spectacle de royale démocratie et l'on se disputait à l'avance les places réservées au public afin de ne pas manquer une telle occasion. Mais d'autre part les Hamel bénéficiaient de cette poésie du malheur qui entoure d'un halo légendaire les victimes du destin. Le grand vieillard exerçait une attraction dont il n'avait cure. De pauvres gens qu'il avait aidés naguère guettaient ses regards sans les obtenir. De bonnes femmes qu'il avait secourues s'inclinaient sur son passage sans qu'il y prît garde. Il se refusait à assister son fils, et il l'assistait malgré lui par le prestige qu'il exerçait.

Mais la politique venait corrompre ces courants contraires. Ne fallait-il pas utiliser des circonstances aussi favorables pour écraser l'opposition conservatrice, comme le souhaitait le ministère Waldeck-Rousseau qui avait pris le pouvoir au lendemain des funérailles mouvementées de Félix Faure et qui voulait assurer la défense

républicaine par des représailles antireligieuses ? La veille même de l'ouverture des assises, François Roquevillard vint avertir Joachim Hamel que le procureur général, M. Laverrier-Nivoire occuperait en personne le siège du ministère public, comme pour donner plus d'importance à l'affaire par cette intervention, au lieu de se contenter de laisser la place à l'avocat général M. Reval, qui avait été primitivement désigné et dont le réquisitoire eût été vraisemblablement plus modéré, car on le tenait pour un magistrat calme et bienveillant. Heureusement, le président des assises, le conseiller Marève, était indépendant et ne se laisserait pas facilement influencer par ces intrigues.

À ce récit Joachim Hamel répondit par un de ces sourires supérieurs qui semblent planer au-dessus des gens et des choses :

— Qu'importe, cher ami ?

— Il importe beaucoup.

— Cette cuisine judiciaire est sans intérêt. Un proverbe nous avertit qu'il ne faut voir faire ni la cuisine ni la justice. Leur mélange est insupportable.

Il parlait d'une voix haut perchée, presque avec impertinence, comme s'il s'agissait d'un personnage inconnu et qui ne méritait pas de retenir l'attention.

— Ce que j'en dis, reprit Roquevillard déconcerté, c'est pour vous montrer l'animosité dont on fait preuve vis-à-vis de votre fils.

— J'entends bien. Vous êtes son avocat. Il est juste que vous vous préoccupiez de lui.

— Je suis son avocat, et vous êtes son père.

— Précisément, ce n'est pas la même chose.

Le père n'était-il pas investi du pouvoir de condamner, ce qui était refusé au défenseur ?

Découragé par cette froideur inhumaine, quand il quêtait un secours du cœur, une parole d'amitié, François Roquevillard se retira :

— Je viendrai vous rendre compte après l'audience, peut-être même avant le verdict.

Lui rendre compte, comme à un chef, tant il lui gardait de respect et d'affection !

— Si vous voulez, se contenta de répondre Joachim Hamel.

Mais, comme il descendait l'escalier, le défenseur vit surgir de l'ombre une petite forme noire qui devait épier sa sortie, et il reconnut Mlle Agnès.

— Vous êtes donc ici, mademoiselle. Votre père m'avait dit que vous étiez à la campagne.

Elle avait un doigt sur la bouche pour lui réclamer le silence et la figure pâle se crispa d'un mince sourire qui paraissait déchirer les traits peu accoutumés à se détendre :

— Venez chez moi, monsieur l'avocat, implora-t-elle.

— Chez vous ?

Elle le conduisit à l'étage supérieur, où elle s'était réservé une chambre dans le galetas. Une chambre, plutôt une cellule de carmélite, avec un lit de fer, une chaise de paille et un grand crucifix aux bras largement ouverts. Elle lui offrit la chaise et s'assit, pour lui donner l'exemple, sur le lit. Pour elle il reprit toutes ses explications. Oui, son frère était en grand danger. Cependant il espérait obtenir la loi de sursis, la libération immédiate. Ce n'était qu'un espoir, une petite lumière dans ces ténèbres. Elle lui prit la main et s'inclina sur cette main secourable.

— Mais non, mademoiselle Agnès, voulut-il protester quand ce témoignage de la sœur compensait l'indifférence du père, vous savez bien comme je suis attaché à votre famille.

— Vous êtes notre providence sur la terre, monsieur l'avocat. Je ne sais pas bien vous le dire. Nous vous confions, Angèle et moi, le sort de Pascal.

— Je ferai l'impossible.

— Nous le savons.

— Permettez-moi une question, mademoiselle Agnès. Mme Pascal Hamel est-elle informée ?

— Lina ? Mais non, elle ne sait rien. Elle est à Suse dans sa famille. Je lui fais passer des lettres. Je lui écris souvent. Elle croit son mari très occupé, très absorbé par ses affaires.

L'avocat parut réfléchir :

— Cette ignorance n'est-elle pas bien dangereuse ? Et si elle apprenait la vérité par une autre source, même par un journal ?

— Je crois avoir tout prévu.

— On ne prévoit jamais tout, mademoiselle Agnès.

Elle murmura :

— Je ne puis agir autrement. Vous ne connaissez pas Lina, ma belle-sœur.

— Mais si, elle est charmante et jolie. Une musique.

— Oui, c'est cela, une musique. Une musique d'oiseau que brise la tempête. Elle n'est pas comme nous dressée au malheur. Elle ne pourrait pas le supporter.

— Aucune vie n'en est exempte.

— Il faut en exempter la sienne. D'ailleurs son mari l'exige. Il n'a de volonté que pour cela.

La volonté de Pascal qui était l'homme de toutes les faiblesses et qui avait sombré dans la luxure ! Quel mystère se cachait au fond de ce vice qui laissait subsister intacte une image de grâce et de pureté féminines ? Bien souvent l'avocat en avait cherché l'explication. Il ne pouvait la poursuivre devant cette innocente Mlle Agnès.

— Après l'audience, j'ai promis à votre père de revenir, dit-il en se levant pour prendre congé ; peut-être même pendant la délibération du jury, avant le verdict.

— Vous l'a-t-il demandé ? implora-t-elle.

Mais il ne put la tromper :

— Non, il ne m'a rien demandé. Sans doute serez-vous là.

— Il ne sait pas que je suis là. Mais je vous guetterai comme aujourd'hui.

Pourquoi ces cachotteries ? pourquoi ces précautions ? Que toutes choses étaient donc compliquées chez ces Hamel, et jusque dans l'infortune !

L'audience avait été suspendue à une heure tardive pour la délibération du jury et dans une atmosphère longtemps hostile, mais transformée à la fin par l'admirable plaidoyer de François Roquevillard qui avait invoqué les mérites de toute une race menacée par le jugement et prouvé le règlement intégral des créances par la vente de tous les biens de Pascal Hamel et de son père entièrement dépossédé à soixante-quinze ans et recommençant à cet âge à gagner sa vie. Aucun préjudice n'avait été causé, personne n'avait souffert sauf le prévenu emprisonné et sa famille atteinte par une immonde campagne de presse qu'il sut flétrir avec des accents indignés. Assez de tortures morales, assez de prison préventive ! Il avait réclamé l'acquittement de l'accusé. Sur sa péroraison, les applaudissements avaient éclaté, réprimés aussitôt par le président.

Avant même d'attendre le résultat, tout chaud encore de la bataille, il traversa la ville et gravit l'escalier de la rue Métropole ainsi qu'il l'avait promis. Quand il se trouva en face du vieillard impassible, il se fit l'effet d'un officier blessé qui sort de la fournaise et qui est reçu avec la plus grande froideur et de haut par l'état-major cantonné hors de la bagarre : Joachim Hamel ne paraissait pas plus ébranlé que s'il se

fût agi d'un dossier quelconque, d'un délinquant étranger. Cependant l'avocat, dans son rapport, ne négligea aucun détail. Il se hâtait, afin d'être rentré au Palais de Justice pour le verdict du jury et l'arrêt de la Cour.

Les témoins à charge, habilement choisis par le ministère public, avaient mis à découvert les malversations du notaire. Mais après chaque déposition il leur posait cette question : – Avez-vous été remboursé ? – Oui. – En capital et en intérêts ? – Oui. – Vous n'avez donc rien perdu ? – Non… Et ce refrain monotone coupait les effets des témoignages les plus dangereux.

Puis était venu le tour des témoins à décharge : c'étaient d'autres créanciers qui reconnaissaient le retard dans les paiements, mais ajoutaient qu'ils n'avaient pas eu lieu de s'en plaindre. – Vous avez pourtant porté plainte ? intervenait alors le substitut. – On nous avait effrayés, répondaient-ils. Nous aurions dû avoir plus de confiance en Pascal Hamel.

Au fond, les charges les plus accablantes étaient venues, au début de l'audience, de l'interrogatoire du prévenu. Car celui-ci n'avait rien nié. Aux questions du président des assises lui demandant la cause de ses opérations frauduleuses, s'informant de ses besoins d'argent quand son train de maison ne les expliquait pas, il n'avait opposé que le silence et il avait baissé la tête. Le procureur général, impitoyable, avait sorti des rapports de police et fait des allusions à la masseuse d'Aix et à son institut de beauté, à la gantière de Grenoble et à sa maison de commerce. Cet interrogatoire avait été le moment douloureux, pénible de l'audience. De l'accusé, tourné et retourné sur le gril, la chair avait crépité.

Enfin avaient été entendus les témoins de moralité, et parmi eux l'archevêque de Chambéry, Mgr Ramuz, dont l'entrée avait fait sensation.

— Il a parlé à merveille, résuma François Roquevillard, de vous et de votre fils.

— Pourquoi de moi ? Je n'étais pas en cause.

— Votre nom l'était. Il s'est loué de votre intégrité, de vos services. Lorsqu'il avait été appelé au siège épiscopal de Chambéry, il avait désiré de s'adresser, pour l'administration de la mense épiscopale, au notaire le plus estimé. Votre fils lui avait été désigné. Il l'avait donc choisi et n'avait jamais eu à s'en repentir. Ainsi a-t-il joint votre fils à l'éloge qu'il faisait de vous. Et il avait d'autant plus de mérite à venir déposer à la barre des témoins que de pressantes démarches avaient été récemment tentées auprès de lui pour l'en détourner. Vous avez des ennemis dans le clergé.

— Moi ?

— Oui. Le plus ardent est l'aumônier des hôpitaux.

— L'abbé Beffroy ? Je le rencontrais souvent au conseil d'administration des hospices. Je ne veux point jeter la suspicion sur son honnêteté, mais j'ai mis plus d'une fois le holà à des opérations incorrectes, à des virements qu'il proposait pour obtenir plus de facilités dans le maniement des fonds. J'ai horreur de cette administration cléricale qui s'applique trop souvent aux biens de fabrique et s'autorise de la confiance des fidèles pour tenir des comptes erronés. La probité ne suffit pas, il faut respecter les formes. Et que me veut cet abbé Beffroy ?

— Il est allé trouver Monseigneur, paraît-il, pour vous dénoncer comme janséniste.

Cette fois le vieillard parut ébranlé, comme si le trait avait porté :

— Janséniste, vraiment ?

Il s'était dressé de toute sa taille :

— Et après ? Les jansénistes ont été persécutés. Ils ont souffert pour leur foi. Ils s'appelaient Pascal, la mère Angélique, la mère Agnès.

Il avait l'air – et ne s'en doutait pas – de faire l'appel de ses enfants, mais ce sursaut d'énergie se calma très vite :

— Que cet abbé les laisse tranquilles. Ils sont morts. Il n'y a plus de janséniste.

— Il prétend que si.

— Où donc ?

— Je ne sais pas, moi, à Lyon, en Dauphiné, sur la montagne de Parménie.

— Quel sot ! Il croit à l'abbé Marion.

— L'abbé Marion ?

— Oui, c'était un prêtre anticoncordataire qui a fondé la Religion des Saints et annoncé un règne de mille ans où la paix et la justice habiteraient la terre. Nous n'en sommes pas là. Mais laissons ces billevesées. Continuez, je vous prie.

Et il reprit une attitude impassible dont la seule allusion religieuse l'avait tiré momentanément.

— Monseigneur, reprit donc François Roquevillard, a passé outre à ces racontars. Il a tenu à déposer en votre faveur.

— Pardon, en faveur de mon fils.

Il séparait nettement leurs causes et leurs sorts.

— Il a déposé le dernier. Je désirais qu'on restât sur ce témoignage, le plus autorisé, le plus solennel. Le réquisitoire de M. Laverrier-Nivoire a été de la dernière violence. Il s'est montré venimeux, insolent, répugnant même au point que j'ai dû plusieurs fois intervenir. Malheureusement sa parole emphatique et boursouflée porte sur les juges populaires. Et aussi la vue de sa robe rouge.

L'avocat se tut. Au bout d'un instant de silence, Joachim Hamel parut s'intéresser à la suite et la réclama :

— Et après ?

— Après ? Mais c'est fini. J'ai plaidé.

Il ne dit pas un mot de sa plaidoirie.

— Et le verdict ?

— Nous l'attendons. Les jurés délibèrent. Je retourne au Palais.

Mélancoliquement l'avocat ajouta :

— On serait déjà venu m'appeler si le jury était rentré en séance. J'espère encore obtenir l'acquittement.

Le grand vieillard accueillit presque avec impatience ce vœu de soldat qui, s'étant bien battu, escompte la victoire :

— Oui, les juges seront sensibles à votre éloquence.

Roquevillard, froissé, riposta :

— Pas à l'éloquence, à l'humanité.

Joachim Hamel esquissa un de ces sourires condescendants qui masquaient son mépris des contingences. L'humanité ! L'humanité ! Un charnier de pourriture ! Mais comme son confrère prenait congé, il daigna lui dire le mot courtois et banal qu'emploient les supérieurs envers leurs subordonnés qui sont venus leur rendre compte d'une mission :

— Je vous remercie.

Sur le palier, François Roquevillard, las de la dure bataille livrée et révolté de l'accueil reçu, s'épongeait le front en sueur avant de descendre les marches, quand réapparut, sortant du grenier, la petite forme noire qu'il avait déjà vue au même endroit :

— Monsieur l'avocat, le héla la voix grêle de Mlle Agnès, nous vous attendons.

— Je sors de chez votre père.

— Ne voulez-vous pas venir vers nous ?

Elle le conduisit à nouveau dans la petite chambre du galetas. Mais elle n'y était pas seule. Angèle était descendue de la maison de

campagne afin de se rapprocher des nouvelles, Angèle dont la beauté meurtrie survivait à tous les désastres, et même à celui de son amour. Les deux femmes commencèrent par entourer l'avocat de ces soins attentifs par lesquels elles savent si bien exprimer la tendresse. Elles avaient monté un fauteuil pour qu'il s'y reposât, mais, pressé par le temps, il refusa de s'y asseoir. Elles lui avaient préparé une boisson chaude avec de l'eau, du sucre et cette chartreuse verte qui ressusciterait un mourant, pensant qu'il aurait besoin de se réconforter après la lutte. Quelle différence avec le rapport d'en bas ! Il goûtait ce bien-être dans une mansarde auquel il ne s'attendait pas, et d'autant plus qu'il éprouvait cette réaction des nerfs soumis à un régime trop sévère, à un effort trop prolongé. Et puis elles le remercièrent avec des larmes dans la voix.

— Mais vous n'étiez pas là, objecta-t-il, surpris.

Il aurait souhaité qu'elles fussent là. Il avait conscience d'avoir donné toute sa mesure, d'avoir presque dépassé ce qu'on pouvait attendre de son exceptionnelle valeur, de sa force d'argumentation, de sa puissance oratoire.

— Mais si, nous étions là, dit Angèle.

— Vraiment ? je ne vous ai pas vues.

Les deux sœurs se regardèrent, échangèrent un de ces demi-sourires comme en risquent les convalescents.

— Parle, toi, dit à l'aînée Agnès, toujours prompte à s'effacer.

— Eh bien, voilà ! commença Angèle. J'étais venue de la Ratière parce que je savais que c'était pour aujourd'hui. J'avais peur de rencontrer mon père dans l'escalier, mais j'ai pensé qu'il s'enfermerait s'il ne vous accompagnait pas à la barre.

Élevée dans un milieu judiciaire, elle connaissait les termes exacts. Mais pourquoi cette peur ? Que se passait-il entre Joachim Hamel et ses filles ? Leur reprochait-il leur pitié pour leur frère ? Continuait-il, dans l'infortune comme dans la prospérité, à régner par la terreur ?

— Alors j'ai proposé à Agnès d'aller vous voir au Palais de Justice. Elle n'osait pas, elle craignait que nous ne fussions reconnues.

— Toi, intervint la cadette. Moi, on ne me remarque pas. J'avais désiré d'y aller seule.

— Oh ! je ne suis plus reconnaissable, protesta Angèle qui ne croyait plus à son charme puisque son amant était parti pour toujours. Nous sommes arrivées en retard. L'audience était commencée. Il y avait tant de monde que nous ne pouvions pas ouvrir la porte. Nous avions à peine réussi à l'entr'ouvrir, quand un jeune homme est venu à notre secours.

— Il avait eu le temps de te voir, compléta doucement Agnès.

François Roquevillard regarda mieux celle-ci que personne ne regardait. Quelle flamme brûlait donc en elle qu'on ne soupçonnait pas ? Elle était donc au-dessus de l'envie pour souligner ainsi la beauté de sa sœur aînée et se soumettre à elle ?

— Ainsi, continuait Angèle, avons-nous pu suivre tous les débats. Mais nous avions beau nous hausser sur la pointe des pieds, nous ne pouvions rien voir, seulement entendre. Pascal avait déjà été interrogé. Autour de nous, tout le monde était contre lui. Nous étions à moitié étouffées et les réflexions nous écorchaient. Mais comme vous saviez bien remettre à leur place les mauvais témoins ! Et puis Monseigneur a déposé. Il y avait du grabuge au fond de la salle. On se disputait sur son témoignage. Tout de même on sentait bien que sa présence avait changé l'atmosphère. Et puis, l'homme en robe rouge a parlé. Il est méchant, il a dit sur notre frère des choses abominables, des choses que j'ignorais, que je n'aurais jamais imaginées, de ces choses qu'on ne doit pas dire quand on se respecte. N'est-ce pas qu'elles sont fausses, monsieur l'avocat ? Pascal aimait sa femme, cette gentille Lina qui chante. Il n'a pas pu descendre si bas. Ce n'est pas possible. Dites-moi que ce n'est pas possible !

Elle était révoltée. Elle ne croyait qu'aux fautes d'amour, si éloignées de ces basses débauches, et qui, pourtant, parfois y préparent. Cependant Agnès la tirait par sa robe, comme pour l'arrêter. L'innocente fille était-elle elle-même renseignée sur les tristesses de la chair ? Et l'avocat ne protestait pas. Angèle acheva son récit :

— Heureusement vous avez répondu. Nous n'avions plus de souffle, ma sœur et moi. Nous buvions vos paroles qui descendaient dans notre gorge, délicieusement. Et voici que peu à peu tout le monde était avec vous. Tout le monde vous donnait raison contre l'affreux procureur. Quel portrait vous avez fait de notre père ! Comme vous avez bien montré la grandeur qui est en lui !

Pour reconnaître ainsi la vertu de son père, il fallait donc, concluait intérieurement François Roquevillard, que rien ne se fût passé entre lui et sa fille comme il l'avait à tort supposé.

— Et comme vous avez su expliquer le caractère de ce pauvre Pascal, si faible et si déraisonnable ! Alors, quand vous vous êtes assis, c'était si beau que toutes les mains ont applaudi. Nous n'osions pas joindre les nôtres, parce que nous, c'étaient nous, n'est-ce pas ? Mais nos voisins nous ont regardées de travers, et il a bien fallu que nous aussi, nous battions des mains.

Comment pouvait-elle douter de son charme ? Il opérait si vite encore. Il donnait tant de grâce à tout ce qu'elle disait. Il rafraîchissait

les yeux.

— Je suis tout reposé, remercia François Roquevillard, depuis que je suis ici. Vite, je repars.

— Il sera acquitté, n'est-ce pas ?

— Je l'espère. Je devrais déjà le savoir. Je le voudrais tant, pour lui, pour vous, pour votre père !

— Oui, pour notre père.

Ne savaient-elles donc pas avec quelle indifférence, avec quelle froideur il recevait les nouvelles de son fils ?

— Mon stagiaire devait venir me chercher si la délibération du jury ne se prolongeait pas. Il faut croire qu'elle se prolonge.

Cette prolongation, il le savait, était mauvais signe :

— Venez avec moi, proposa-t-il aux deux femmes. Vous saurez plus tôt le verdict.

Puis, tout à coup, pris de peur à la pensée d'une condamnation, il les arrêta :

— Non, non, j'irai seul. Je reviendrai avec la nouvelle.

— La bonne nouvelle.

— Peut-être.

Et il disparut de son pas rapide sur ce *peut-être.*

XI

LE VOL DES CORBEAUX

Les malheurs voyagent-ils en troupe, comme un vol de corbeaux, quand notre ciel s'obscurcit ?

Pascal Hamel, à la surprise générale, fut reconnu coupable par le jury sur une seule des questions posées – et il y en avait toute une liste, ce qui expliquait l'absence de l'avocat pendant une délibération qui ne pouvait être brève à cause de la longueur des textes – et il le fut avec les circonstances atténuantes. Ainsi la Cour fut-elle amenée à descendre d'un degré la peine de la réclusion et à limiter cette peine à un an d'emprisonnement. Quand le résultat avait été proclamé, des rumeurs avaient couru dans l'assistance. La plaidoirie de Maître Roquevillard avait balayé toutes les hostilités. Comment expliquer que cette émotion populaire n'eût pas gagné les jurés ? On sut que le verdict de culpabilité n'avait été rendu qu'à la majorité d'une voix et plus tard on l'attribua aux passions politiques. Les juges ne furent félicités ni par leur famille ni par leurs amis. L'opinion publique redevenait favorable aux Hamel. Mais le grand vieillard n'avait point souci de l'opinion publique. Il avait reçu le choc sans faiblir. Quand il avait appris de Roquevillard consterné la condamnation qui souillait son nom et atteignait avec lui-même les générations passées, il n'avait pas accusé le coup et s'était contenté de répondre :

— C'est juste.

C'était juste en droit, mais tous les biens des Hamel avaient payé la rançon. C'était juste, mais seul Pascal expiait des fautes sans victimes. C'était juste, mais son père et avant lui ses pères n'avaient jamais tiré bénéfice de tant de services rendus au pays comme aux particuliers. C'était juste, si l'homme est isolé de sa race et si la réparation n'entre pas en ligne de compte. Confusément la ville le comprenait et revenait aux vaincus.

En vain les passants sollicitaient-ils un regard de Joachim Hamel qui sortait à son heure habituelle, comme si rien ne s'était passé, afin de lui témoigner leur sympathie. Il ne daignait pas abaisser les yeux sur la foule. De vieilles femmes le considéraient avec admiration, toujours droit malgré l'âge et l'épreuve, toujours égal à lui-même et toujours indiffèrent. On n'obtiendrait donc jamais rien de lui, ni par la haine, ni par l'amitié ! Il ne s'abaisserait jamais plus jusqu'au sentiment

et demeurerait isolé dans sa volonté et dans son intelligence.

Les clients qui frappaient à la porte de son cabinet recevaient les conseils de cette voix haute et correcte qui n’avait presque plus jamais besoin des codes et de la jurisprudence pour élucider les cas les plus compliqués, tant l’expérience et la clarté de l’esprit l’avaient renseigné. Mais ces conseils tombaient glacés et comme abstraits. La plupart du temps, il décourageait de plaider, comme s’il méprisait la justice des hommes.

Des conciliabules, cependant, se tenaient entre François Roquevillard et les deux sœurs, Agnès et Angèle. Angèle descendait presque chaque jour de la campagne, ne montait l’escalier de la rue Métropole que sur un signe convenu afin d’éviter la rencontre de son père qui n’eût pas supporté sa présence, et se réfugiait dans la petite chambre d’Agnès. Quelle conduite adopterait-on vis-à-vis de Lina, la femme de Pascal ? Il avait été possible de lui cacher la vérité pendant le mois qu’avait duré la détention de son mari, par le moyen d’une correspondance secrète qui ne contenait aucune allusion. Mais ce mystère ne pouvait se prolonger. Pascal, le verdict rendu, resterait à la prison de Chambéry pour y purger sa peine, mais il y était désormais soumis au régime commun. Extrait de la pistole pour être réuni aux autres prisonniers et employé comme eux à des travaux manuels, tels que rempaillage de chaise ou fabrication de balais, il ne pourrait écrire que des lettres contrôlées et marquées du sceau de l’administration pénitentiaire. Sans retard il fallait aviser. Le condamné s’en tourmentait plus que de la promiscuité des détenus et du manque d’air et de lumière. Il eût supporté les pires tortures pour épargner à sa femme la douleur qui éclaterait sur elle comme la grêle sur la récolte innocente.

Un conseil de guerre fut donc réuni chez Agnès, au-dessus du cabinet de travail où Joachim Hamel donnait ses consultations, profitant sans l’avoir cherché de l’absence de la plupart de ses confrères partis en vacances. François Roquevillard pressait les deux sœurs d’agir au plus vite. Chaque jour perdu contenait une menace. Lina, ne recevant plus rien, croyait son mari malade et offrait de revenir le soigner. Agnès la rassurait, lui promettant une lettre prochaine.

— Prenez garde, concluait-il. Si elle n’est pas avertie par vous, elle apprendra son malheur par une indiscrétion ou une imprudence, si ce n’est par une de ces méchancetés voulues plus coupables que les fautes dont elles se font les justicières. Cela n’est point si rare !

— Oh ! protesta Angèle, comment pouvez-vous croire à une telle infamie ?

— J’en ai vu des exemples dans ma carrière, madame.

— Mais la pauvre Lina ne soupçonne rien. On ne peut lui révéler tout d’un coup la vérité.

— Suse n’est pas si éloignée. Pourquoi l’une de vous deux ne traverserait-elle pas les Alpes pour la voir, la préparer, la renseigner enfin avec douceur ?

C’était sans nul doute la meilleure solution.

— Quel douloureux voyage ! murmura Angèle.

— J’irai, dit Agnès.

— Nous irons toutes les deux.

— Non, reprit la cadette, ton mari qui a été appelé en Angleterre et en Russie pour ses affaires va revenir. Il ne faut pas l’inquiéter par ton absence.

— Je ne dois pas encore le rejoindre, s’écria l’aînée comme si elle était bouleversée par cette perspective. J’ai promis de retourner à Lyon après les vacances, au mois d’octobre. J’ai deux mois de liberté.

— Il t’a demandé de les abréger. Il a pris part à nos tristesses. De loin il s’est bien comporté dans notre infortune.

— De loin.

— Aurais-tu souhaité sa présence ? Mais il te supplie de le laisser te rejoindre.

— Non, non, déclara Angèle effrayée. Je tiendrai ma promesse, mais pas avant le temps convenu. Il m’a offensée, il m’attendra.

Avec l’étonnante logique des femmes, elle oubliait sa propre offense, puisque celle-ci était inconnue, pour tenir la dragée haute à son mari qui l’avait accusée à tort puisqu’il n’avait rien découvert.

Le débat ne se prolongea pas plus avant. Elles iraient toutes deux à Suse. Là elles entoureraient Lina et la petite Aline de leur affection. Là elles révéleraient la triste vérité à la femme-enfant qui ne s’en doutait pas et peut-être la ramèneraient-elles si Lina courageuse désirait de revoir son mari à travers les barreaux de la prison.

Ce voyage leur fut épargné. Ce que l’avocat avait prévu arriva. La femme de Pascal fut brutalement informée de l’infamante condamnation par une de ces lettres anonymes qui accomplissent leur lâche manœuvre surtout en province où les haines atteignent leur paroxysme dans le contact rapproché, l’envie et l’ennui. Que pouvait-on envier aux Hamel ? la chose impardonnable : le mépris de Joachim. Le doute était impossible. Des coupures de journaux étaient jointes à l’envoi. Elles avaient été pratiquées avec une de ces perfidies qui

reculent les limites du mal, car elles ne contenaient pas que la preuve de la condamnation, elles étaient choisies parmi ces témoignages où il était spécialement question des mauvaises mœurs de Pascal et de ses basses relations ou rencontres.

Ce que François Roquevillard avait prévu était arrivé. Mais ce que Pascal avait annoncé se réalisa pareillement. Lina n'était pas dressée au malheur. Elle avait toujours vécu dans les fleurs et dans la musique. Délicate de santé, sans maladie bien définie, et peut-être sans auscultation suffisamment minutieuse, incapable de supporter d'un coup cette révélation, elle n'avait pu tout d'abord en croire ses yeux. Elle était couchée quand son courrier lui avait été remis et achevait de déjeuner. Rien ne la préparait à une telle annonce. Elle avait dû reprendre sa lecture. À la première, son cœur avait palpité. À la seconde il se rompit. Elle ne put appeler personne. Elle retomba sur le lit sans un cri, sans un mot. Quand Aline vint un peu plus tard auprès d'elle, l'enfant eut beau la secouer, elle ne put la réveiller de la mort et, comme elle ignorait la mort, elle ne comprit pas. Quand elle comprit, il fallut l'emmener de force. Elle ne voulait pas quitter le corps maternel qu'avait déchiré sa naissance et dont elle ne se sentait pas encore séparée.

Lina vivait à Suse auprès d'une mère impotente et d'un frère, plus jeune qu'elle et qui se destinait au sacerdoce dès que l'état de cette mère lui permettrait de suivre sa vocation. Celui-ci prévint télégraphiquement Agnès puisque la lettre anonyme retrouvée sur la morte le renseignait sur le sort de son beau-frère. Agnès, précisément, se préparait à partir avec Angèle. Il l'avertissait en même temps que les obsèques seraient célébrées à Chambéry selon le testament de Lina, qu'il accompagnerait le convoi et qu'il ramènerait avec lui la petite Aline pour la confier à sa tante.

Agnès, au reçu du funeste papier bleu, courut chez son conseiller François Roquevillard. Devrait-elle annoncer à Pascal la fatale nouvelle à travers le grillage habituel, ou ne pourrait-elle obtenir de le voir librement dans une chambre ?

— Venez avec moi, dit l'avocat.

À la prison, il obtint de l'humanité du directeur ce que la loi n'autorise pas et n'a d'ailleurs pas prévu. Elle n'a pas prévu les catastrophes qui dépassent toutes ses sanctions. Le directeur fit appeler le prisonnier dans son bureau particulier où celui-ci trouva sa sœur :

— Je vous laisse ensemble, dit-il en se retirant avec François Roquevillard. J'ai confiance en vous.

Pascal fit un pas vers Agnès. C'était la première fois depuis son arrestation qu'il pouvait communiquer librement avec un membre de

sa famille. Mais il s'arrêta net dans son élan. Il avait deviné. La faveur dont il était l'objet ne pouvait avoir, n'avait qu'une signification : le malheur était sur lui. Et il ne prononça qu'un seul mot, un nom :

— Lina !

Agnès n'avait plus qu'à se jeter dans ses bras. À quoi bon chercher à le préparer, à quoi bon lui parler de maladie grave, de danger possible et même probable ? À quoi bon doser les nouvelles ? Le frère et la sœur n'avaient pas été élevés dans la tendresse. Ils n'étaient pas accoutumés aux caresses fraternelles, à ces gestes d'affection qui suppléent à l'insuffisance des paroles et qui permettent de mieux supporter à deux la détresse humaine. Ils restaient l'un devant l'autre, interdits, muets, effarés. Les signes noirs s'étaient abattus sur leurs yeux, dans leurs cœurs. Appuyés l'un à l'autre, ils eussent été moins misérables, mais peut-être Pascal voulait-il épuiser sa misère. Enfin elle pleura. Lui ne pleurait pas. Les larmes l'eussent sorti de la prostration où il s'enlisait. Elle lui montra le télégramme.

— Je l'avais prévu, dit-il enfin. Elle a su. Elle est morte. C'est moi qui l'ai tuée.

— Non, non, intervint alors Agnès, elle n'a rien su. Elle est morte sans rien savoir. J'allais partir avec Angèle pour Suse où nous l'eussions informée. Et même elle serait revenue avec nous. Elle aurait voulu te voir.

— Me voir ? à travers une grille ? Pauvre petite ! Elle ne l'aurait pas supporté. Elle était faite pour la joie. Et je ne lui en ai point donné.

Presque bas il ajouta :

— Nous ne savons pas donner de la joie, Agnès. Personne ne nous l'a appris. La seule joie que je lui ai donnée, c'est de la laisser à sa musique et à ses songes. Je n'ai pu que me retirer de sa vie pour ne pas la remplir d'ombre.

— Elle t'aimait.

— Non, elle ne pouvait pas m'aimer. Si elle est morte sans savoir, elle n'est pas morte par moi, elle n'est pas morte de moi.

Il se déchirait de toutes manières au souvenir de Lina. Sa sœur le vit si pâle qu'elle lui prit la main, et cette main était froide comme si le sang n'y parvenait plus. Elle lui toucha la joue qui n'était pas plus animée. Il ne pleurait pas, mais il se glaçait. Comment lui rendre le goût de vivre et d'attendre sa libération ?

— Aline, murmura-t-elle, va revenir à Chambéry. Je la garderai pour toi.

— Aline ? répéta-t-il comme s'il avait totalement oublié sa fille.

Puis il retrouva des forces pour ordonner :

— Qu'on ne lui dise rien, à elle. Surtout, qu'on ne l'amène jamais ici. Qu'elle me croie mort ou disparu. Mieux vaudrait pour elle qu'elle fût orpheline de père comme de mère.

Il se maudissait lui-même. Il se retranchait lui-même.

— Tu la retrouveras un jour, Pascal, un jour prochain.

— Pour faire son malheur, comme j'ai fait celui de sa mère. Mais tu te trompes, Agnès : je suis sûr que Lina est morte en apprenant ma condamnation.

Elle ne pouvait le consoler. Comment subirait-il sa peine ainsi aggravée ? Le directeur de la prison et l'avocat durent emmener Agnès. En bon fonctionnaire, le premier redoutait d'être dénoncé par quelque subordonné pour son excès de bienveillance.

— Pensez à votre fille, dit simplement François Roquevillard qui, chargé d'une nombreuse famille, envisageait l'avenir et lui subordonnait le présent.

Mais Pascal ne pensait qu'à sa femme.

Malgré son âge, l'archevêque de Chambéry, dès qu'il apprit le décès de la jeune femme, gravit les hauts étages de la rue Métropole et voulut porter ses condoléances à Joachim Hamel, son contemporain, son conseiller, sinon son ami. Des amis, Joachim Hamel n'en avait pas : il attirait à lui, il envoûtait presque ceux qui le connaissaient, avant de les écarter par sa froideur. Il fut étonné de cette visite que Sulpice introduisit dans son cabinet de travail et il s'inclina devant Mgr Ramuz avec cette courtoisie qui donnait de la grâce à sa vieillesse. Ne lui devait-il pas aussi des remerciements pour son témoignage aux assises en faveur de son fils ?

— Dieu vous éprouve particulièrement, dit l'archevêque. Ainsi éprouve-t-il ceux qu'il aime. Mais il a confiance en vous.

— Dieu ? répéta Joachim Hamel et pour la première fois sortant de la solitude où il était monté et se complaisait, de cette solitude où il n'admettait personne et pas même Dieu, il poursuivit :

— Je l'ai cherché, Monseigneur, toute ma vie, de la meilleure foi du monde, et ne l'ai pas trouvé dans l'épreuve. Il distribue sa grâce ou il la refuse selon son bon plaisir.

L'archevêque se souvint des propos tenus par l'aumônier des hôpitaux, l'abbé Beffroy, sur le jansénisme du vieil avocat. Mais, au lieu d'entamer avec lui une discussion théologique sur la prédestination et la liberté de l'homme, il se contenta de citer la phrase qui lui était familière :

— Rassurez-vous, mon ami, saint Thomas a dit : « Dieu ne laisse pas errer jusqu'à la fin ceux qui, le cherchant dans la bonne foi de leur cœur, ne l'ont pas trouvé. Il enverrait plutôt un ange… »

— Un ange, vraiment ? sourit Joachim Hamel de cet air supérieur qui pouvait être si blessant. Il n'y en a pas de disponible pour moi. Mais je suis infiniment touché d'avoir reçu mon archevêque et je remercie humblement Votre Grandeur.

L'humilité n'était pas sa vertu. Celle de Mgr Ramuz devait être la bonté, car il devina la blessure qu'il ne fallait pas envenimer. Cependant il n'osait la panser, ignorant sa profondeur. Mieux valait le laisser à son travail intérieur.

— Votre fils, mon ami, a-t-il reçu la mauvaise nouvelle ?

— Il a dû l'apprendre par sa sœur Agnès.

— Et l'a-t-il supportée avec courage, avec résignation ?

— Je ne sais pas, Monseigneur.

Là encore l'archevêque découvrit une plaie. Il n'y avait donc aucun lien entre le père et les enfants.

— Vous-même, reprit-il, êtes-vous allé le voir ?

— Pas encore, Monseigneur.

— Il faut y aller. La charité doit marcher de pair avec le malheur. Si elle ne l'accompagnait pas, le cœur se dessécherait.

Et il prit congé de son hôte qui le reconduisit jusqu'à la porte de la galerie avec déférence. Mais celui-ci revint dans son cabinet de travail avec ce même sourire condescendant par quoi il se mettait au-dessus de tous les conseils et de tous les sentiments. Le cœur inutile ne devait-il pas se dessécher ? La mort n'était-elle pas le but de la vie ? Chaque instant vécu ne nous en rapproche-t-il pas ? Dès lors pourquoi se lamenter sur un phénomène aussi naturel ? Cette Lina était à peine un être de ce monde. Elle ne savait guère que chanter et rire. Elle n'était que frivolité, légèreté, inconscience. Elle ne pouvait être d'aucune aide, elle ne pouvait rendre aucun service et sans doute eût-elle élevé sa fille dans les pires errements. Certes, il n'avait aucune plainte à formuler contre elle. Quand il entrait chez elle, rarement, elle suspendait aussitôt sa musique. Peut-être lui faisait-il peur. Elle lui débitait, avec cette rapidité qu'ont volontiers les Italiens en parlant, mille sornettes sans queue ni tête et puis se taisait subitement comme si elle était prise en faute. Ainsi n'avait-elle pas su retenir son mari. Ainsi l'avait-elle laissé tomber dans la débauche. Comment celui-ci, dès lors, regretterait-il cette poupée ? Néanmoins il convenait de se rendre à la prison. C'était un de ces gestes que la société exige. Les pères eux-mêmes ne sont pas libérés de la politesse vis-à-vis de leurs enfants.

Quoiqu'il lui en coûtât de revoir ce fils qui lui avait ravi l'honneur, il s'imposerait cette démarche. L'archevêque avait eu raison de la lui rappeler.

Dans l'escalier, Monseigneur avait été rejoint par la petite ombre noire qui savait donc tout ce qui se passait à l'étage inférieur. Elle se pencha sur l'anneau épiscopal et remercia, presque prosternée, Sa Grandeur de cette visite qui était un honneur exceptionnel.

— Je prierai pour vous et votre frère, mademoiselle Agnès.

— Et pour mon père.

— Pour votre père, oui, surtout pour votre père.

Surtout ? Elle se sentit moins seule tout à coup. N'y avait-il pas des ondes surnaturelles qui à travers l'espace unissaient les morts aux vivants, et les vivants entre eux ?

Le corps de Lina avait été ramené à Chambéry. Lucio Felini, son frère, le futur prêtre, l'accompagnait. Quelle classe choisirait-on pour les obsèques ? Joachim Hamel réclamait la dernière, ainsi qu'il convenait à la femme d'un condamné dont la fortune avait été dévorée. Mais le jeune homme s'y opposait. Au besoin, la famille de la défunte prendrait à sa charge les frais de la deuxième classe qui comportait un service funèbre suffisamment important. Mais Agnès qui cette fois était rentrée ostensiblement chez son père, tenant par la main la petite Aline dont elle assurerait désormais la garde, Agnès qui avait été accueillie sans un mot pour elle-même, seulement par un mot courtois et solennel pour l'enfant, intervint dans le conflit. De Londres où il résidait alors, Félix Dutillois, averti du décès, avait envoyé un mandat télégraphique, disant qu'on lui laissât le soin de ce règlement. Il cherchait par tous les moyens, et par les meilleurs, à rentrer en grâce auprès d'Angèle. Comme il arrive, la crainte de la perdre lui restituait son amour perdu. Il offrait la classe supérieure, mais on se contenterait de la moyenne, pour éviter toute ostentation et toute critique. Les Hamel étaient ruinés : la ville ne comprendrait pas une parade, même religieuse. Elle n'eût pas mieux compris le corbillard des pauvres.

Monseigneur transforma la cérémonie par sa présence. Il voulut officier en personne, contrairement à tous les protocoles. Il y vit une forme de cette charité dont il était consumé. La population n'en avait pas été avertie. Elle était venue en foule. Elle fut stupéfaite de le voir revêtu de la chasuble noire, comme s'il s'agissait d'accompagner dans la mort un grand personnage, quelque prince de l'Église ou du monde, et tout ce cérémonial pour une pauvre petite femme qui n'était qu'un chant, un parfum, une fleur, un oiseau. Mais elle était la femme d'un condamné qui n'avait pas le droit de la conduire à sa dernière demeure et qui, du moins, dans sa peine, entendrait les glas du gros bourdon de

la cathédrale, assez puissants pour percer les murs les plus épais, assez plaintifs et voilés pour lui apporter l'amitié d'une assistance unie à lui dans la douleur. Qui donc leur pourrait résister ? Joachim Hamel, étonné de ce concours de peuple, de ce recueillement, de cette intervention épiscopale inattendue demeurait inébranlable à sa place. Les choses extérieures expiraient au seuil de son cœur où il avait fait la solitude.

Derrière ses persiennes demi-closes, quelqu'un – un homme ou une femme ? probablement une femme, et peut-être une vieille femme hors de l'âge de l'amour et de la maternité – entendait de sa maison sonner les cloches. Le gros bourdon de la cathédrale le fit tressaillir. Comment ! on sonnait le gros bourdon pour la femme d'un condamné ? Quels sons imposteurs et formidables ! Qu'a donc ce sonneur pour sonner si fort ? Les glas lui entraient par les oreilles, les lui écorchant, les lui arrachant. Ils ne se contentent pas des oreilles, ils lui tombent dans la poitrine un à un, la fouillent, la dévastent, la font éclater, comme ces gouttes d'eau qui à la longue corrodent le rocher le plus dur.

Quelqu'un ? Celui ou celle qui a tué cette jeune femme à distance, celui ou celle qui a écrit et envoyé la lettre anonyme…

Au sortir du cimetière, Joachim Hamel voulut se rendre à la prison. Il donnerait à son fils, en ce jour cruel, ce gage de réconciliation. Il irait visiter le coupable.

Le directeur l'introduisit sans difficulté dans son cabinet où il ferait venir Pascal. Aussi bien avait-il reçu des instructions du Parquet général pour procurer quelques adoucissements au régime du prisonnier. M. Laverrier-Nivoire, effrayé du revirement de la population en faveur des Hamel, – revirement qui risquait, contrairement à toutes les prévisions, de favoriser l'opposition au gouvernement lorsque tant d'escrocs et de filous de haut bord rencontraient l'impunité, – avait lui-même appuyé le recours en grâce signé par les jurés. La peine d'un an d'emprisonnement pouvait être réduite à six mois, et avec des calculs opportuns de prison préventive et de régime cellulaire, ne durer même que la moitié, en sorte que la libération serait envisagée pour le commencement d'octobre. Cette mesure de clémence lui ramènerait les sympathies qui l'avaient abandonné à la suite de son réquisitoire trop véhément et chargé de trop noires couleurs.

Le père et le fils ne s'étaient pas revus depuis la scène de la rue Juiverie où le père avait chassé le fils indigne. Le premier, il l'avait condamné, et condamné sans réserve et sans rémission. Il allait le retrouver châtié, écrasé, anéanti, frappé dans sa chair et dans son cœur. La démarche qu'il entreprenait était de sa part une complaisance

intellectuelle extrêmement méritoire. Elle contenait la preuve d'une indulgence obtenue par le malheur. Mais elle ne serait pas une adhésion, ni même un pardon. La faute contre le nom, contre le passé, contre l'éducation reçue et les sacrifices consentis dans l'acceptation du veuvage et la soumission intégrale à la tâche paternelle ne pouvait être ainsi abolie. Il apportait un témoignage de sympathie dans le deuil, il n'apportait pas un certificat d'oubli qui, de la part du père, serait presque un aveu de complicité.

Pascal entra dans la pièce. Il pensait y trouver ses sœurs, il s'arrêta sur le seuil en apercevant le grand vieillard. Ce fut celui-ci qui fit le premier pas et qui lui tendit la main. Pascal prit cette main sans élan et n'en retira aucune chaleur. La réconciliation s'accomplissait dans la gêne, sinon dans la défiance. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient ni peut-être ne voulaient réparer cet essai manqué.

— Cette pauvre Lina ! dit enfin le père.

— Oui, répéta le fils docilement, cette pauvre Lina !

Et sa douleur même se figea, comme ces étangs où le mouvement de l'eau devient captif de la glace.

Le dialogue allait-il s'arrêter là ? Joachim Hamel considéra son fils revêtu de la livrée des condamnés, le visage boursouflé par le manque de sommeil et le chagrin, l'aspect lamentable, étriqué et effondré ensemble. Il voulut honnêtement rétablir la communication, tout au moins en apparence, et fit un effort pour ranimer la conversation déjà vidée et épuisée. Il résuma la cérémonie rehaussée par la sympathie de la très nombreuse assistance et surtout – car il préférait l'élite à la masse – par la présence de l'archevêque.

— Ah ! Monseigneur était là ? répondit Pascal touché de cette bonté venue de si haut.

— Le gros bourdon de la cathédrale a sonné.

— Oui, de ma cellule j'ai entendu les glas.

Puis, timidement, comme s'il posait une question indiscrète, il demanda :

— Et Aline ?

— Aline ?

Joachim Hamel parut chercher un instant à qui ce prénom s'appliquait. Un instant seulement, car il répondit :

» — Elle va bien. Elle était avec nous à l'église et au cimetière.

— Que va-t-elle devenir ?

— Elle sera élevée par sa tante Agnès.

— Elle ne sait rien ?

— Pas encore. Mais la vérité est toujours supérieure au mensonge.

— Non, père, non, pas pour elle. Mieux vaudrait l'éloigner.

— L'éloigner ? Nous ne pouvons plus y songer, Agnès s'occupera d'elle. Elle ne sera pas malheureuse.

Et même il se disait intérieurement que l'enfant serait entre meilleures mains que celles de cette « pauvre Lina », si inconsciente et futile.

Pascal laissa tomber cette phrase :

— Vous croyez qu'elle ne sera pas malheureuse ?

Ce qui secoua le vieillard dans son pessimisme :

— Oh ! comme tout le monde.

Tout le monde n'était-il pas malheureux et la vie n'était-elle pas le plus sombre cadeau, celui qu'on ne demande pas ?

La conversation traîna encore un peu. Ils n'avaient plus rien à se dire. Mais avaient-ils jamais eu quelque chose à se dire ? Avaient-ils jamais échangé une confidence ? Une confidence ! Comme si un père et un fils en pouvaient échanger sans perdre l'un sa dignité et l'autre le respect ? Ainsi qu'à l'arrivée, ils se quittèrent sur une poignée de main sans élan et sans chaleur. Jamais ils n'avaient été plus éloignés qu'après cette démarche destinée à les réunir. Joachim, rentrant chez lui, se demandait comment utiliser cette loque après sa libération. Pascal osait enfin, dans le chagrin dont il débordait, accuser son père de l'échec total de sa vie. Il le mêlait au drame de cette vie qui s'achevait en calvaire après toutes les hontes humaines, après la luxure et le vol. Une lumière lui avait toujours manqué. Son enfance, déjà, avait été assombrie. Il ne se souvenait pas de s'être amusé sans contrainte. L'adolescence et la jeunesse n'avaient pas été plus favorisées. Les désirs qui le brûlaient alors, il les dissimulait au fond de soi, comme s'ils étaient déjà des fautes monstrueuses. La chair qui le tourmentait, il avait commencé de l'assouvir en cachette, sournoisement. Rasant les murs, il avait découvert les mauvais lieux. Et dès lors il avait été perdu. On ne lui avait pas appris à parler aux jeunes filles. On l'avait séparé d'elles soigneusement, comme si elles étaient des êtres dangereux dont il fallait éviter le contact. Peut-être, élevé avec moins de crainte, aurait-il su conquérir tendrement sa femme au lieu de la brutaliser et de la briser au début, pour l'adorer ensuite sans lui infliger un contact dont la peur se peignait sur le joli visage enfantin. Peut-être n'eût-il pas séparé ses instincts impérieux, se satisfaisant de plus en plus bassement, du culte singulier et presque spiritualisé qu'il avait rendu à Lina comme à une madone inaccessible

mais toute fleurie. Peut-être ? non pas peut-être : c’était bien cela.

Et il rentra dans sa cellule avec la haine de son père.

XII

ALINE

Angèle n'avait pas osé assister aux obsèques de sa belle-sœur, à cause de son père qui n'eût peut-être pas toléré sa présence dans le cortège de famille. Elle ne pouvait risquer de provoquer un scandale au début de la cérémonie. Mais elle attendait Agnès qui devait lui amener la petite Aline. Il avait été convenu entre les deux sœurs que l'enfant lui serait confiée, tout au moins pendant les vacances, pendant les mois de chaleur, avant le retour d'Angèle à Lyon, puisque celle-ci avait promis à son mari de le rejoindre au début d'octobre. La fillette serait plus distraite au bon air de la campagne, parmi les arbres et sur les pelouses. Et puis, dans cet ermitage au bord d'un ravin, elle serait préservée de tout contact avec les gens de la ville et il serait ainsi plus aisé de lui cacher l'état de son père qu'elle ne cessait de réclamer, se contentant mal des explications qu'on lui fournissait sur un grand voyage et une longue absence.

— Pourquoi n'est-il pas venu vers maman ? ne cessait-elle d'objecter.

Franchissant la grille dans son impatience, Angèle était allée jusqu'à la croix du carrefour où, deux fois, elle avait accompagné son amant, la première pour le retenir, la dernière pour le voir disparaître à jamais. En vain attendit-elle l'après-midi. En vain y revint-elle le soir encore. Un messager lui apporta une lettre griffonnée en hâte par Agnès. Sa sœur l'informait qu'Aline, pour le moment, demeurerait rue Métropole. Elle n'en donnait pas la raison. Elle ne s'était pas décidée à en donner la raison.

Quand Joachim Hamel était revenu chez lui après sa visite au prisonnier, il avait trouvé Agnès toute prête à ressortir et achevant de préparer la petite Aline. Une valise était bouclée, comme pour un voyage. Étonné, il demanda où l'on conduisait l'enfant. C'était la première fois qu'il adressait la parole à sa fille dont il n'avait remarqué la présence chez lui que pour les funérailles, mais qu'il croyait revenue définitivement. Agnès, gênée, baissant la tête, répondit pourtant la vérité.

— J'emmène Aline avec moi.

— Où ?

— Mais à la Ratière.

— En as-tu chassé Angèle ?

— Non. Elle doit retourner à Lyon auprès de son mari.

— Quand ?

— Dans un mois ou deux.

— Alors tu vas confier cette enfant à ta sœur ?

— Mais oui, père. Elle sera mieux à la campagne qu'à la ville. Elle a besoin de bon air pour sa santé après toutes les secousses qu'elle a ressenties. Elle est si petite.

— Elle n'ira pas auprès d'Angèle.

— Pourquoi, père ?

Il se dressa de toute sa taille comme pour l'écraser :

— Ah ! çà, tu es devenue folle ! Comment peux-tu croire que je confierai la fille du condamné à cette femme ? Quel souci as-tu donc de son éducation ? Elle restera ici, près de moi, près de toi. Je t'autorise à revenir. Tu n'es, toi, qu'une receleuse. Ta faute est moins grande. Tu t'efforceras de me la faire oublier.

— Mais, père, ici Aline est exposée à tout savoir.

— Savoir quoi ?

— La condamnation de son père.

— Elle la connaîtra tôt ou tard. C'est pourquoi il lui est plus nécessaire qu'à toute autre d'être élevée avec sévérité.

— Ce n'est pas possible. Il n'y a même pas de place dans l'appartement.

— Si. Je lui donnerai ma chambre. Un lit-pliant dans mon cabinet de travail me suffira.

— Mais, père…

— J'ai dit.

Et d'un geste coupant il termina l'entretien dont l'enfant avait été exclu, sa tante Agnès ayant eu la précaution de l'éloigner auparavant. Il veillerait à la formation morale de sa petite-fille comme il avait veillé sur celle de ses enfants.

Joachim Hamel reparut au Palais de Justice pour une audience de vacation. Utiliser les vacances en laissant ouvert son cabinet, c'était le moyen de reprendre sa place à la barre, puisqu'il devait maintenant gagner sa vie comme un débutant. Le président du tribunal, les juges, le substitut qui occupait le siège du ministère public, les avocats, ses confrères, les avoués, les huissiers mêmes, tout le monde judiciaire

s'empressait autour de lui et lui manifestait une sympathie nouvelle dans son affliction. Le revirement en sa faveur était complet. Mais il ne daignait pas y prendre garde. Il plaida à sa manière qui était sèche et brève, mais admirable de clarté et de raisonnement. Les jeunes qui guettaient une défaillance durent s'incliner devant la supériorité incontestable du grand vieillard.

Comme il sortait de l'audience et traversait la place, il croisa une petite fille qui s'en allait toute seule, sans chapeau malgré le soleil d'août, en robe noire et bas noirs, en deuil évidemment, avec des cheveux blonds dans le dos. Elle marchait très vite, d'une marche légère et presque sautillante d'oiseau. Elle avait une grâce à elle, qui se remarquait. Absorbé à son habitude, il ne la reconnut qu'après son passage. Souvent, ainsi, nos yeux retiennent une image sans la préciser immédiatement. Nul doute : c'était Aline. Il fronça les sourcils : qui donc lui avait permis de se promener de la sorte, sans compagnie, comme un gamin des rues ? Agnès ne savait donc pas la garder ? Ne pouvait-elle la confier à Mélanie la cuisinière, si elle-même était occupée ? Les enfants ne doivent pas vagabonder sur les places publiques. Il faut les tenir et, s'ils n'obéissent pas, les corriger. N'encourait-il pas le reproche de ne pas s'être montré assez sévère puisque son fils et ses filles avaient quitté la voie droite où il les avait engagés avec tant de sollicitude et d'autorité ? Mais où donc cette petite pouvait-elle s'en aller ainsi, le nez au vent et les petits pieds rapides ? Il saurait la rejoindre et la ramener, par l'oreille au besoin. Et il rebroussa chemin pour la suivre.

Elle était arrivée au pont qui traverse la Leisse. Là il la vit s'arrêter, ce qui lui permit de se rapprocher d'elle, car elle avait de l'avance que malgré ses grandes enjambées il n'avait guère réussi à diminuer depuis qu'il s'était mis à sa poursuite. Elle avait le choix entre la rue qui conduit à la gare et le quai qui aboutit au cimetière. Elle hésitait. Comme c'était singulier ! Que se passait-il dans cette cervelle d'enfant ? Vers quel but se dirigeait-elle ? Mais sans doute ne le savait-elle pas elle-même puisqu'elle hésitait. Elle s'était lancée à l'aventure et, s'étant échappée de l'appartement de la rue Métropole, ayant trompé la surveillance de sa tante et des domestiques, elle errait dans la ville pour le plaisir de la promenade et par goût de la liberté. Comme si elle était libre ! Comme si quelqu'un au monde était libre ! Allons ! elle apprendrait à ses dépens la soumission à l'ordre et aux ordres. Elle rentrerait dans le rang et ne quitterait plus sa place. Il n'est jamais assez tôt pour apprendre à une future femme le devoir d'obéissance qui dure toute la vie. Sans doute cet esprit d'indépendance n'avait-il pas été chez elle suffisamment réprimé. Cette « pauvre Lina » était si faible : toujours à ses fleurs et à ses chansons. Et Pascal, toujours absent, à ses affaires ou à ses débauches. Elle avait

été fort mal élevée. Il conviendrait de la redresser. Ce ne pouvait être l'affaire d'un jour. Pour commencer, il la ramènerait au logis, avec la promesse d'être plus sage à l'avenir. Elle méritait une leçon. Elle la recevrait dans quelques instants, car il était maintenant sur ses talons.

Il était sur ses talons, mais d'une pirouette elle avait choisi enfin sa direction et s'y élançait presque en courant. Pourquoi ne la hélait-il pas ? Il avait horreur des cris en public et de toute manifestation qui attire l'attention des passants. Puis la curiosité le prenait de savoir jusqu'où elle irait. Visiblement elle ne trottait pas au hasard. Ne se sachant pas épiée, elle se trahirait. Que cherchait-elle au juste avec cette ardeur décidée et pourquoi s'était-elle sauvée de la maison ?

Il était près de sept heures du soir : l'audience s'était prolongée tardivement. Aline obliqua à droite, quittant le quai, et délibérément à toute vitesse elle franchit la porte ouverte du cimetière au nez du gardien. Celui-ci cria en agitant les bras :

— Hé ! hé ! La petiote, on ferme !

Mais elle était déjà loin. Elle se lançait comme une flèche au but. Joachim Hamel arriva à son tour, un peu essoufflé parce qu'il allongeait le pas. Le gardien le reconnut et le mit au courant :

— Monsieur Hamel, il y a une gamine qui vient d'entrer au galop. Je ne peux pourtant pas l'enfermer là dedans avec les défunts, à son âge ?

Et il rit à cette idée. C'était un brave homme, un peu rouge à cause de la boisson qui l'aidait dans son métier. Son métier ? Le soin des tombes qui exigeait le soin des fleurs, en sorte qu'il était fleuriste et fossoyeur ensemble.

— C'est ma petite-fille, répondit le vieillard. Je vais la chercher.

— Ah ! c'est votre petite-fille. Elle est jolie comme une de ces roses que j'ai là, tenez : celle-ci qui est en bouton et qui va fleurir.

Il l'avait à peine entrevue et il avait tout de même cueilli son image à la course.

Mais Joachim Hamel esquissa un signe d'indifférence. Déjà l'autre, bavard, reprenait :

— C'est donc la fille de la dame qu'on a enterrée l'autre jour ? La dame à ce pauvre M. Pascal. Pas de chance pour une enfant : son père en prison et sa mère ici. Il n'y a pas de bon Dieu pour ces gosses.

Et le vieillard fut tenté de répondre : « Il n'y en a pour personne. » Mais il se tut.

— Vous reviendrez avec elle, dit encore le gardien tandis que s'éloignait son visiteur tardif. Parce que c'est l'heure et que je voudrais

bien m’en aller.

Joachim Hamel ne prit pas la peine de répondre. Sans doute il la ramènerait.

Le cimetière de Chambéry, à l’est de la ville, occupe un vaste champ qui, le matin, est à l’ombre du Nivolet et qui reçoit le soir la lumière du soleil jusqu’à son coucher derrière la montagne de l’Épine. C’était un beau soir d’août qui n’apportait pas de tristesse. Les monuments de pierre ou de marbre détachaient leur blancheur morte dans la clarté. Même les humbles croix de bois, dans les parterres populaires, n’affligeaient pas les yeux, à demi mêlées à la verdure.

Dans quelle allée s’était perdue la petite silhouette noire ? Le vieillard ne pouvait se tromper : Aline cherchait sa mère. Pourquoi ce désir l’avait-il prise tout à coup ? Pourquoi ce départ précipité de la maison et cette fuite à travers les rues jusqu’ici ? Il ne s’agissait donc plus d’un vagabondage d’enfant. Il ne s’agissait plus d’une leçon d’obéissance à donner. Toute la sévérité qu’il pensait montrer devrait s’armer de prudence. De l’autre monde, cette frivole Lina continuait de contrarier ses fermes méthodes d’éducation. Il avait toujours dédaigné cette femme. Cette femme ? Toutes les femmes. La sienne même, qui était morte si jeune, elle aussi, lui laissant la charge et le soin de trois petits enfants à élever. Et il fit, tout en prenant l’allée des concessions à perpétuité où se dressait, tout au bout, le monument funéraire de sa famille, un retour sur son passé.

C’était un passé déjà si ancien ! Agnès qui, en naissant, avait coûté la vie à sa mère approchait de la quarantaine qu’Angèle et Pascal avaient dépassée. Leurs dates de naissance étaient très rapprochées. Cette « pauvre » Marie ne s’était guère reposée depuis son mariage : trois grossesses, trois accouchements en quatre ans. Quand elle était entrée dans l’hôtel de Morand au bras de son époux, elle était, elle aussi, une de ces créatures légères, futiles et inconsistantes à la manière de Lina, moins frivole pourtant, moins musicale et moins plaisante ou moins agaçante aux yeux, ce qui revenait presque au même. Elle était pleine de jeunesse. Elle était presque exubérante. Assez vite elle avait compris les devoirs d’une femme et d’une mère de famille. Aussi avait-elle fermé son piano et abandonné la danse et le monde. Il l’avait initiée à la vie réelle, avec ses journées organisées selon un plan uniforme, promenades hygiéniques, lectures sérieuses, bonne tenue d’une maison, soins à donner aux enfants. Ces soins mêmes, il avait dû les lui énumérer, tant elle était ignorante, se renseignant pour la diriger auprès des personnes d’âge, compétentes et autorisées. Ainsi l’avait-il contrainte à l’allaitement maternel. Le lait étranger peut brouiller la nature. Il avait bien fallu pourtant introduire quelque tempérament dans ce programme minutieux à la survenance

d'une nouvelle grossesse. Elle s'était toujours soumise. Et puis elle était morte. Quand elle s'était sentie mourir, elle lui avait dit : « Je t'ai bien aimé tout de même. » Que signifiait ce *tout de même ?* Un de ces mots de femme sans signification précise. Lui aussi l'avait bien aimée. Ne le lui avait-il pas prouvé par ces naissances multipliées ? Ne l'avait-il pas introduite dans un milieu supérieur au sien par l'intelligence et par l'importance du nom ? N'avait-il pas développé son cerveau autant que ce cerveau en était susceptible ? Ne lui avait-il pas remis les clés du vaste hôtel familial dont il lui avait confié l'administration ? En vérité, que lui avait-il manqué ? Rien ne lui avait manqué. Le bonheur ? Qu'est-ce que c'était que le bonheur ? Il la revoyait mourante, renversée sur l'oreiller. Elle avait un air si malheureux ! Elle regrettait la vie. Pourquoi tant regretter la vie ? La vie était une chose si misérable, si courte même dans la vieillesse et toujours très longue néanmoins, car elle laissait toujours au malheur le temps d'accourir. Marie, du moins, n'avait pas assisté à l'écroulement de la maison, à la condamnation de son fils, à la mauvaise conduite de sa fille aînée, à la révolte de la cadette. Son décès prématuré lui avait évité ces horreurs. Quel rôle eût-elle joué dans la catastrophe ? Elle n'aurait pu l'empêcher. Comme si l'on pouvait empêcher quelque chose ? Dieu disposait de nous à son gré. Il avait créé le mal dans le monde ou lui avait permis de se développer. Ainsi la vie n'était-elle qu'une duperie.

Une duperie, la vie, et pour cette enfant qu'il poursuivait à travers ce cimetière, que serait-elle donc un jour ? Qu'était-elle donc en ce moment même ? Et pourquoi cette évasion, cette fuite en ce lieu funèbre ?

Le monument des Hamel se composait d'une haute plaque de pierre, ovale au sommet, plantée debout et portant de nombreuses inscriptions funéraires, toute une liste de gloires locales, terminée par cette dernière mention :

LINA HAMEL
NÉE FELINI

Un lierre l'ombrageait à demi. Au bas, une large dalle de marbre noir, légèrement en pente, avec une croix en relief, recouvrait le vaste caveau.

Joachim Hamel voyait grossir et se préciser, à mesure qu'il approchait, la masse grise et sombre, mais personne n'était là. C'était le silence et la solitude autour de ses morts. Où donc pouvait être Aline, puisqu'il ne la voyait pas ? Avait-elle fait du cimetière un simple but d'excursion, et non un but de pèlerinage comme il l'avait imaginé ? Enfin, de plus près, il la découvrit et comprit pourquoi il ne l'avait pas

aperçue tout d'abord. Elle était couchée sur la dalle noire dont sa robe de deuil ne semblait pas la séparer. Elle était couchée, le visage contre le sol. Les cheveux blonds, seuls, faisaient une tache claire qui la révélait. Acceptant ce sentiment filial, bien qu'il n'en goûtât pas les manifestations excessives, mieux disposé envers elle, il lui effleura l'épaule en l'appelant par son nom. La petite fille se retourna, se redressa, le reconnut et lui cria dans l'épouvante :

— Allez-vous-en !

C'étaient les syllabes mêmes avec lesquelles il avait chassé Pascal le voleur et Angèle l'adultère. Et voici qu'une enfant de huit ans les lui jetait à la figure après soixante-quinze ans de probité, d'honneur et de sacrifice ? Tolérerait-il cette impertinence ? Il était certes résolu à ne pas la tolérer. Devenu blême de colère, il levait déjà la main sur Aline pour lui infliger une correction dont elle se souviendrait et qui lui réapprendrait le respect perdu, quand cette main retomba le long du corps. Ce qu'il venait de voir, ce qu'il voyait enfin distinctement, là, devant lui, de ses yeux grands ouverts et lucides qui absorbaient la terrible vision, c'était le plus effrayant spectacle qui lui fût offert au cours de ces soixante-quinze années outragées, c'étaient les signes distinctifs et indubitables du désespoir sur un visage d'enfant. Ce visage si fin, si délicat, si rosé d'habitude, encadré par les cheveux bouclés, ces yeux ingénus et confiants qui semblent dire : « Vous qui savez, montrez-nous la vie, » reflétaient, non pas le chagrin, ni la peine qui s'expriment en grimaces de larmes, non pas même la détresse des chiens errants ou des oiseaux sans défense et tombés sous l'orage, mais l'agonie. Il revit brusquement les traits de sa femme mourante, quand des deux mains crispées elle ramenait le drap comme pour se raccrocher à quelque chose avant de couler dans l'abîme. C'était bien cela et il ne pouvait s'y méprendre : Aline coulait au fond de l'abîme. Elle voulait être seule pour son naufrage. À huit ans, elle avait épuisé la douleur et n'en voulait plus. À huit ans, elle était déjà parvenue à cette lassitude que les vieillards eux-mêmes n'acceptent pas sans difficulté. À huit ans, elle pensait au suicide, car de sa petite main droite fermée sortait à demi quelque chose qui devait être un couteau, une arme peut-être inoffensive, mais une arme et dont la présence ne pouvait être plus claire. Elle avait choisi le lieu et l'heure pour se décider, le voisinage de sa maman qui la recevrait et le moment où elle serait seule avec elle. Mais pourquoi, pourquoi donc cette résolution extraordinaire à un âge si tendre, tellement extraordinaire qu'il n'en connaissait pas d'exemple ? N'avait-elle pas retrouvé un foyer ? Agnès ne remplaçait-elle pas sa mère, et même avantageusement ? Lui-même n'était-il pas là, remplaçant son père, pour la loger, la nourrir, la vêtir, la protéger, la diriger ? Rien ne lui manquait à elle non plus. De qui, de quoi se plaignait-elle ? C'était inexplicable, mais il fallait courir au plus

pressé : la ramener intacte à la maison.

— Aline, ma petite, lui dit-il d'un ton qu'il s'efforçait d'adoucir, il faut rentrer avec moi.

— Non, non, pas avec vous. Allez-vous-en.

Elle était toute raidie et, s'il l'eût touchée, il eût risqué de la casser ou de provoquer une crise. Il tenta de la raisonner. Raisonner, n'était-ce pas son fort ?

— Pourquoi ne veux-tu pas rentrer avec moi ?

Elle le fixa avec une sorte de haine sauvage et le défia, comme une bête forcée dans son abri qui n'attend plus rien et tient tête au chasseur :

— Parce que j'ai peur.

— Peur ? Mais de qui ?

— De vous.

Il essaya de sourire de cette imagination puérile :

— Je suis donc si terrible ? Je ne t'ai jamais fait de mal.

— J'ai peur, j'ai peur, répétait-elle.

Puis elle ajouta d'une voix à demi suffoquée :

— Vous faites peur à tout le monde, à tante Agnès, à tante Angèle.

— Angèle ?

— Oui, elle s'est sauvée quand elle a entendu votre pas. Allez-vous-en. Allez-vous-en. J'ai trop peur. C'est maman que je veux.

— Tu sais bien qu'elle ne peut pas venir.

— Alors, papa.

— Il reviendra, mais plus tard. Viens avec moi.

— Pas vous, non, pas vous.

Et elle répéta son : *J'ai peur* d'une voix tellement angoissée et épouvantée qu'il en fut malgré lui tout remué. Alors, brusquement, il eut l'intuition que toute sa vie avait été faussée par une erreur initiale. C'était si formidable, si extraordinaire et inattendu, en présence d'une petite fille toute menue et sans aucune puissance de raison ni d'intelligence qu'il se sentit vaciller comme si la foudre se fût abattue sur lui. La foudre qui dédaignait les arbustes choisissait le haut chêne dressé contre le ciel. Il se mit à trembler comme s'il avait froid dans cette chaude soirée d'août, et il ne trouvait rien à répondre. Sa bouche ne pouvait pas articuler. Peur, ce mot répété entrait en lui, le perçait de part en part. Peur, il faisait peur à tout le monde. Lui-même avait vécu dans la peur et l'avait communiquée. La crainte d'un Dieu qui le

repoussait et qu'il repoussait lui-même l'avait envahi tout entier, et il avait tout accompli par crainte. Sa femme l'avait craint, ses enfants l'avaient craint, cette petite qui commençait le chemin le craignait. Personne ne l'avait aimé, parce qu'il n'avait aimé personne. Il avait refusé l'amour, et l'amour s'était refusé. Y avait-il donc une autre doctrine, une doctrine d'amour opposée à la sienne, la règle de crainte, et s'était-il trompé ? Il n'avait pu se tromper que de bonne foi. Rien de bas ni de vil ne s'était jamais introduit dans sa pensée ni dans ses jours. Demain il ferait la révision de ses pensées. Demain il réfléchirait sur cet étrange problème. Une tâche plus puissante s'imposait. Ce soir il fallait ramener cette enfant, non pas seulement à la maison, mais à la vie dont elle ne voulait plus.

Seulement il ne savait pas comment lui parler. Il restait devant elle, désemparé, muet, effondré, lui qui n'avait jamais plié devant le pire destin.

— Viens, supplia-t-il.

— Non, non, allez-vous-en. Vous me faites trop peur.

Elle était butée et il le sentait. Il ne pouvait l'emmener de force. Comment cesserait-il de la terrifier ? Ainsi vaincu par cette faiblesse, il connut à son tour une détresse sans nom, auprès de laquelle la solitude qu'il avait faite en lui, le jour où il avait chassé après son fils ses deux filles, était une oasis fertile et peuplée. Et sans qu'il s'en doutât deux larmes apparurent dans ses yeux desséchés qui n'en avaient jamais versé, et coulèrent le long de ses deux joues maigres.

Il ne s'expliqua pas pourquoi le visage de la petite changeait. Il lui sembla seulement que la terreur se retirait d'elle, qu'elle reprenait une expression plus enfantine et que peut-être elle serait moins obstinée. Cependant le gardien du cimetière, inquiet de ne les point voir revenir, les cherchait. Il les appela en criant presque gaîment :

— On ferme. On ferme. Eh bien ! monsieur, mam'selle, qu'attendez-vous ?

Joachim Hamel le regarda, comme s'il revenait de très loin et il fit une chose qui l'étonna lui-même : il lui réclama des fleurs. Des fleurs ! lui ! des fleurs !

— Je n'en ai pas de coupées. Mais j'ai des pots.

— Apportez ces pots.

— Lesquels ?

— Les plus beaux.

— Alors des géraniums. Tout de suite ?

— Tout de suite.

Il s’en alla, d’un pas hâtif, désireux de gagner une bonne somme et de s’en aller ensuite. Le vieillard, pendant son absence, entreprit de fléchir Aline.

— Nous allons fleurir la tombe de ta maman. Veux-tu ?

Elle ne se défendait plus. Qu’est-ce donc qui avait triomphé de sa résistance tout à coup ? Elle dit :

— Je veux bien.

Ils placèrent ensemble, le long de la dalle, les pots de géraniums. Elle consentit à se laisser prendre la main pour le retour. Il ne savait pas bien quoi lui dire, mais il ressentait une joie toute nouvelle à sentir dans la sienne cette petite main qui ne se défendait pas. Quand ils traversèrent la ville, comme ils passaient devant une pâtisserie, il lui proposa des gâteaux. Elle dit encore :

— Je veux bien.

Et il fut heureux qu’elle voulût bien.

— Et aussi pour tante Agnès, réclama-t-elle.

Il y en aurait pour tante Agnès. Celle-ci les vit rentrer ensemble avec stupéfaction. Elle se tourmentait au sujet de l’enfant que Sulpice cherchait partout.

— Grand-père a pris des gâteaux, déclara Aline.

Joachim Hamel n’était pas très fier d’avoir pris des gâteaux et des fleurs, des futilités et des frivolités. Demain il étudierait son propre cas. Pour ce soir il était content. Pourquoi était-il si content ? Mais pourquoi cette petite qui était butée et qui s’était haussée jusqu’au désir de la mort s’était-elle amadouée tout à coup ? Il ne sut jamais qu’il avait pleuré et qu’elle l’avait vu. Les enfants ont des yeux pour voir et les grandes personnes sont aveugles.

XIII

SUR LE CHEMIN

La petite Aline se tenait dans la galerie devant la porte fermée du cabinet de travail. Sa tante Agnès, l'apercevant qui déjà levait la main pour atteindre le loquet, l'interpella, effrayée :

— Il ne faut pas déranger grand-père.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il travaille.

— Ça ne fait rien, déclara l'enfant résolument.

Elle entra. Tout de même le cœur lui battait quand elle aperçut le vieillard assis à sa table, immobile, devant ses livres. Il parut, la voyant, revenir de si loin. Elle était entrée avec assurance. Elle dit bonjour sans assurance. Mais elle s'était rapprochée. Elle tendait son front, il ne comprenait pas ce geste. Elle dut l'expliquer :

— Tu ne m'embrasses pas ?

Elle le tutoyait. Elle l'avait donc adopté depuis la veille, depuis la rencontre au cimetière. Il ne lui inspirait donc plus de crainte. Et il l'embrassa. Ses lèvres minces, ses lèvres fanées qui de toute sa volonté tendue s'étaient écartées de la chair et n'en connaissaient plus la volupté, effleurèrent doucement une joue lisse et fraîche de petite fille. Elles connurent que cette chair détestée est une source de joie profonde et pure où l'esprit même a sa part. Oui, sans doute, l'amour paternel peut s'exprimer ainsi. Pourquoi ne l'avait-il pas exprimé ainsi plus souvent et plus tendrement à son fils et surtout à ses filles ? L'autre amour, le grand ennemi, le grand danger, corrompait-il toute la chair par le désir et par le plaisir ? Était-il la cause de cette méfiance et de cette retenue ?

L'enfant recommençait de se sentir gênée. Elle en eut l'intuition, car elle se lança en courant dans ses questions comme elle s'était lancée dans l'allée des morts :

— Voilà, grand-père, je veux partir.

Hier encore, il n'eût pas toléré ce : *je veux*. Comme si les enfants avaient le droit de le prononcer ! Il se contenta de répondre, non sans inquiétude :

— Où veux-tu aller ?

Il admettait donc cette volonté.

— À la Ratière, déclara-t-elle.

Il fronça les sourcils. À cause d'Angèle, la Ratière était un lieu défendu. Cependant il accepta la controverse :

— Tu n'es pas bien ici ?

— Oh ! si, pas mal maintenant. Mais là-bas, on peut jouer, courir dehors, comme à Suse. On n'a pas tout le temps quelqu'un derrière son dos. Et puis le jardin a des murs. On ne peut pas s'en aller. Tu serais tranquille. N'est-ce pas, grand-père, que tu me conduiras à la Ratière ? J'aime beaucoup la Ratière. C'est grand, c'est gai. Et puis il y a tante Angèle.

Elle gâtait son plaidoyer au moment où Joachim Hamel était ébranlé.

— Angèle, répéta-t-il.

— Oui, elle est si jolie.

Elle prononçait : *zolie,* à l'italienne. Il évoqua malgré lui cette beauté persistante d'Angèle à quoi il était bien forcé d'attacher de l'importance puisqu'elle avait attendu d'avoir dépassé la quarantaine pour exercer ses ravages et compromettre tout le passé. Cette beauté agissait aussi sur les enfants. Elle était un don naturel qui n'était pas fatalement périlleux et néfaste. Pourquoi l'avait-il maudite ? Soudain il se souvint du mariage de sa fille. Sa mémoire n'avait subi des ans aucune atteinte. Elle pouvait aisément le ramener en arrière, supprimer les temps révolus. C'était lui-même qui avait choisi le fiancé. N'était-ce pas le procédé le plus sûr, et les parents ne sont-ils pas mieux informés des convenances matrimoniales ? Félix Dutillois représentait un excellent parti : vieille famille lyonnaise enrichie dans la soierie, parfaites références, jeunesse sans aventures ni liaisons, physique passable et même presque distingué, évidemment sans aucun de ces attraits inutiles qui risquent d'égarer l'attention et de donner le change sur le mérite intrinsèque de l'homme. Le mérite intrinsèque, n'était-ce pas la grande affaire, la chose principale ? Il abaissa les yeux sur la petite fille qui attendait une réponse et qui avait roucoulé gentiment : *elle est si zolie.* Allait-il lui parler, à elle aussi, du mérite intrinsèque ? Mais plus tard, quand elle serait en âge d'être mariée, n'en serait-il pas question pour elle à son tour ? Ne lui présenterait-on pas un jeune homme pourvu de ce mérite intrinsèque ? Et il imagina ce que la petite en penserait. Pourvu qu'elle ne se laissât pas égarer par les attraits inutiles ? Angèle n'avait pas été consultée. Félix Dutillois lui avait été désigné. Il était le mari de tout repos. Quelques jours avant

les noces – voici que ce souvenir très précis lui revenait – elle avait pris son père à part. Comme elle demeurait là, devant lui, hésitante, la bouche, close, il lui avait demandé avec impatience : – « Enfin, qu'est-ce que tu as ? – Rien, j'ai peur, avait-elle déjà répondu. – Et de quoi ? – De… de me marier. – Pas du tout, le mariage est l'avenir normal d'une jeune fille, à moins que tu ne préfères le cloître. – Oh ! non. – Alors pas de minauderies… » Cependant, le jour même, quand elle était apparue en robe blanche à longue traîne, il avait ressenti devant elle une vague impression de tristesse qu'il avait aussitôt réprimée. Pourquoi cette impression de tristesse ? Avait-il compris que ce n'était pas du mariage qu'elle avait peur, mais du mari ? La même tragédie recommencerait-elle dans dix ou quinze ans pour Aline, comme pour Angèle ? Et il osa penser : comme pour Marie. Avait-il lui-même suffisamment écarté toute crainte du cœur de sa femme ? S'était-il demandé ce que c'était qu'un cœur et un corps de jeune fille ? Ainsi des ombres surgissaient-elles du passé qu'il avait entr'ouvert, comme ces brumes qui montent de la plaine après le coucher du soleil.

Mais la petite Aline attendait toujours sa réponse :

— Tu veux, grand-père.

Cette réponse ne fut pas du tout celle qu'il comptait donner :

— Eh bien, oui, je te conduirai ce soir à la Ratière.

Et l'enfant battit des mains, puis elle ajouta :

— Et puis tu resteras, et tante Agnès aussi.

— Où ça ?

— À la Ratière donc.

Quelle idée ! S'installer auprès d'Angèle, tous ensemble, jusqu'à ce que Félix Dutillois vînt chercher sa femme, jusqu'à ce que Pascal sortît de prison. Car il sortirait de prison au début d'octobre : François Roquevillard l'affirmait, le procureur général M. Laverrier-Nivoire avait reçu de la commission des grâces un avis favorable, et le nouveau président de la République, M. Loubet, donnerait sans aucun doute sa signature.

— J'ai du travail, s'excusa-t-il.

Car il s'excusait devant une enfant.

— Mais non, grand-père, déclara-t-elle, c'est les vacances.

— Pas pour moi.

— Pour tout le monde.

Cette insistance le fit sourire. Oh ! un sourire incomplet, qui ne modifiait guère les beaux traits réguliers du visage impassible. Beaux

traits réguliers, *attraits inutiles* dont il ne s'était jamais soucié, qui lui avaient valu des hommages auxquels il avait opposé le dédain, qui peut-être avaient adouci néanmoins son mépris de séduire au cours des fiançailles et du mariage.

— Allons ! conclut-il, ce sont maintenant les enfants qui mènent la maison.

Mais elle ne se laissa pas déconcerter par une ironie qu'elle ne comprenait pas et qui demeure étrangère à l'enfance, trop sérieuse pour s'en accommoder :

— Bien sûr, approuva-t-elle comme si c'était là un axiome.

Sur cette approbation elle s'en alla, puisqu'elle avait obtenu ce qu'elle désirait. Elle s'en alla de son pas léger, presque musical, et le vieillard demeura longtemps à regarder la porte par où elle avait disparu, par où elle pouvait reparaître. Puis il reprit la méditation qu'elle avait interrompue sans le savoir. Car il ne travaillait pas quand elle était entrée. Les clients ni les dossiers n'abondent au mois d'août dans un cabinet d'avocat et c'étaient bien les vacances en effet. Elles lui auraient été nécessaires après la cruelle épreuve qu'il avait traversée. Il se reposerait avec plaisir dans le calme des champs, dans cet ermitage de la Ratière au bord du ravin de Forezan, à l'ombre des grands arbres qui protégeaient contre la chaleur. Repos, plaisir, mots dont il repoussait la tentation et qui sonnaient pourtant à ses oreilles. Oui, mais la Ratière n'était pas à lui. Sa fille Agnès le lui avait signifié, et sa fille Angèle avait abrité là ses débordements. Avec quelle insolence elle avait proclamé son adultère après avoir mystifié son mari avec la complicité de sa sœur ! Comment supporterait-il de la revoir, de vivre près d'elle ?

Cependant elle avait dû rompre sa liaison – il ne l'appelait pas : son amour, ayant horreur de ce terme profané, impropre et d'ailleurs sans aucun sens défini et sans réalité véritable – puisqu'elle acceptait de rejoindre son mari et de reprendre après une retraite la vie commune. Félix Dutillois avait multiplié les gages de son bon vouloir conjugal, offrant ses services financiers dans la ruine de la famille qui pour rien au monde ne les eût sollicités ni reçus, ne se détournant même pas de Pascal condamné, ce qui eût été son droit. De même la révolte d'Agnès s'était achevée dans le retour à l'appartement de la rue Métropole au moment des funérailles de Lina. En somme il pouvait surprendre des preuves de repentir. Mais s'en contenterait-il ?

Sa méditation remonta plus haut, jusqu'à sa conception même de la vie. Toujours, et dès l'éducation d'enfance qui avait pesé sur lui, il avait senti la gêne et la contrainte. Était-ce déjà l'obscur sentiment de cette malédiction divine qui atteignait l'humanité depuis la chute

originelle et le renvoi du paradis terrestre ? Se manifestait-elle dans la méchanceté et l'envie qui se donnaient libre cours au collège, dans les bas instincts qu'il fallait réprimer, dans la nécessité d'une volonté dressée sans cesse à les réprimer ? Il s'était dompté lui-même et, longtemps désireux d'entrer au cloître pour s'y livrer tout entier à cette solitude qu'il découvrait en lui et autour de lui, s'il était resté dans le monde il n'en avait jamais rompu le cercle. Il n'avait ni recherché ni rencontré le bonheur, et de même, maintenant, il se rendait compte qu'il ne l'avait pas donné. Mais le bonheur, où était-il et pouvait-on, ne le possédant pas, le distribuer aux autres ? Avait-on même le droit de donner la vie quand on ne l'aimait pas, si toute vie n'appartenait pas à Dieu ? Dieu, éternelle puissance, éternelle promesse, ou néant éternel ?

Allait-il blasphémer ? Il ouvrit au hasard, pour s'en repaître, les livres qu'il avait gardés à cause de l'autorité qu'il leur accordait. Dans la *Cité de Dieu,* il lut que saint Augustin tirait de la douleur la plus sûre preuve de la vie. L'*Imitation* lui proposa cet appel au Christ : « Recueille en toi mes sens, fais-moi oublier toutes choses du monde ; donne-moi de vite rejeter et mépriser la fantasmagorie des vices. » N'était-ce pas là le but qu'il avait toujours poursuivi ? N'avait-il pas fait de la douleur la maîtresse du monde ? Ne s'était-il pas efforcé d'oublier toutes choses du monde et de rejeter tous les vices ? Que lui manquait-il donc ? Enfin, que lui manquait-il donc ? Car il sentait, comme une blessure au cœur, que quelque chose lui manquait. Las de chercher, il prit les Évangiles comme une suprême ressource. Il tomba sur cette scène de saint Matthieu où Jésus appelle un enfant et le met au milieu du cercle formé par ses disciples, inquiets eux aussi de la destinée, et Jésus leur dit : « Si vous ne changez pas, si vous ne devenez pas comme ce petit, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux… » Quelle dérision ! proposer un enfant en exemple à ces gens d'âge et d'expérience, pourquoi pas aux savants et aux vieillards ? Un enfant, et voici que son imagination lui rappelait la vision d'Aline ouvrant sa porte et lui proposant de le conduire à la Ratière et d'y rester avec elle près de sa jolie tante Angèle ! Telle était la sagesse des enfants.

Il voulut se débattre contre cette vision puérile. Mais la vision s'obstinait, demeurait devant ses yeux, refusait de s'évanouir. Elle devenait une obsession.

À table, il déclara au dessert, devant Agnès interdite :

— Cette petite a besoin de la campagne. L'air de la ville ne lui vaut rien. Je la conduirai ce soir à la Ratière.

— Je savais bien, dit tranquillement Aline. Nous irons en voiture.

— Non, non, à pied. Ce n'est pas loin. La fermière viendra prendre

tes bagages avec sa balladeuse.

La *balladeuse* est un petit chariot à mains dont les paysannes de Savoie se servent pour porter leurs légumes ou leurs fruits au marché de la ville. Il ne fallait pas toujours céder. Une voiture était devenue un luxe qu'on ne pouvait s'offrir que dans les grandes occasions. La distance n'était pas si grande.

— Et tante Agnès ? réclama la petite.

Joachim Hamel considéra sa fille qu'il ne regardait jamais. La figure d'Agnès était toute mince, ses joues pâles et diaphanes et comme avalées. De profil, on aurait pu voir la lumière à travers le visage comme à travers un vase transparent. N'était-elle pas toujours ainsi ? Ne l'avait-il pas toujours vue ainsi ? Mais quand s'était-il préoccupé de sa santé, de ses besoins, de ses goûts, de ses désirs ? Comme si l'on avait encore des désirs à son âge ! Évidemment la campagne lui serait profitable, à elle aussi. Brusquement il lui demanda :

— Veux-tu y aller ?

Toute saisie, elle ne comprit pas tout d'abord la question et demanda :

— Où donc, père ?

— Mais à la Ratière, avec Aline.

Il ne prononça pas le nom d'Angèle. C'était le nom défendu jusqu'à nouvel ordre.

— Non, refusa la vieille fille, je préfère rester ici. Mais je vous remercie de votre bonté.

Sa bonté ? La bonté n'était que faiblesse et il n'en avait cure. Cependant il ne se demanda pas la raison de cette préférence. Il n'alla pas encore jusque-là. C'était déjà beaucoup d'avoir posé la question et Agnès n'en revenait pas.

Quand la chaleur fut tombée, quand ce fut cette heure du soir qui est favorable à la promenade, au mois d'août, parce que l'air commence à fraîchir, il prit son chapeau et sa canne et appela la petite. Celle-ci était prête dès longtemps. Elle s'impatientait même. Elle s'était réservé un petit sac où elle avait entassé des objets hétéroclites auxquels elle tenait particulièrement et dont elle n'aurait pu expliquer l'utilité.

— Voilà ! Voilà ! dit-elle en se précipitant.

Elle tendit sa main libre au vieillard comme s'il devait la conduire et il fut heureux d'en retrouver le contact. Puis, subitement, elle le lâcha pour retourner embrasser encore tante Agnès qui restait. Lui qui détestait ces effusions sentimentales en attendit patiemment la fin.

Une poussière dorée se répandait sur les collines de Jacob Belle-Combette, de Montagnole et de Saint-Cassin dont les clochers forment les pointes d'un triangle allongé. Les montagnes se dissolvaient presque dans l'excès de lumière. Il y avait encore trop de jour pour que le dessin des choses s'affirmât. Plus tard les plans apparaîtraient plus distincts et le tableau serait plus achevé.

Ils traversèrent le village de Cognin et prirent le petit chemin qui conduisait directement à la maison de campagne en passant sous le pont du chemin de fer et en coupant le Forezan. Quand ils furent devant la croix du carrefour, cette croix qu'Angèle désemparée avait enlacée à pleins bras, Joachim Hamel posa à l'enfant une question de catéchisme :

— Pourquoi le Christ est-il mort sur la croix ?

Elle ne se laissa pas décontenancer et récita la leçon qu'elle avait apprise :

— Par amour pour nous.

Or ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Sa réponse à lui, c'était : pour nous donner l'exemple de la douleur et du sacrifice. Celle d'Aline était plus simple. Encore ce mot *amour* au sens multiple et jamais défini !

La maison était maintenant toute proche. Dans quelques instants il se trouverait en face d'Angèle qu'il n'avait pas revue depuis qu'il avait voulu la chasser. Il était parti, elle était restée : n'était-ce pas une humiliation de consentir à la revoir sans qu'elle eût sollicité son pardon ? S'il laissait Aline à la grille et ne pénétrait pas à l'intérieur ? Non, c'était fuir et il n'avait jamais fui devant personne, ni devant aucun devoir. Donc il entrerait, mais il ne consentirait pas à s'asseoir. Il déposerait l'enfant et il repartirait. Déposer l'enfant ne suffisait pas : il convenait d'adresser quelques recommandations à son sujet, de ne pas laisser croire à Angèle que la petite lui était confiée pour son éducation. Il l'informerait que ce n'était là qu'une question de santé.

Ainsi franchit-il la grille en tenant Aline par la main. Mais, dès la grille franchie, Aline retira sa main et s'élança. Qu'elle était donc gracieuse en s'élançant ! Elle criait tant qu'elle pouvait :

— Tante Angèle ! Tante Angèle !

Quand le vieillard la rejoignit sur le perron, elle était à demi enfouie dans les jupes de sa tante comme si elle avait retrouvé une maman. Angèle la pressait tendrement contre elle. Mais elle-même était-elle protégée ? Elle-même cherchait la protection de l'enfant contre son père qu'elle redoutait. Sa beauté meurtrie mais éclatante encore était-elle devenue inutile ou même ne l'accusait-elle pas ? Du

bas des marches, il l'avait regardée et invinciblement il s'était rappelé son ébauche brisée de confidence quelques jours avant son mariage quand elle lui avait dit qu'elle avait peur, et de cette peur il avait rapproché l'aveu énigmatique de sa femme mourante : « Je t'ai bien aimé tout de même. » Les femmes ne faisaient pas leur vie comme les hommes. Elles la subissaient. Il n'était pas équitable de les juger comme des hommes. Et peut-être y avait-il en elles un désir inassouvi d'amour qui ne se contentait pas de la chair et que, la plupart du temps, le mari ne savait ni comprendre ni satisfaire. L'amour, toujours l'amour, le mystérieux amour que lui-même n'avait pas admis, lui préférant les forces de domination qui, venues de la crainte, règnent par la crainte.

Ces rappels involontaires avaient néanmoins adouci son abord. Ce fut lui qui parla le premier et qui, le premier, en fut étonné. Il salua sa fille par la plus simple des formules qui prend la place de toute autre phrase dans les situations embarrassantes :

— Bonjour, Angèle.

Mais pour Angèle cette formule, c'était le retour de son père, c'était peut-être le signe du pardon.

— Oh ! père ! murmura-t-elle.

Elle abandonna la petite et voulut tendre les bras. Ses bras retombèrent, car le vieillard n'avait pas l'habitude d'embrasser. Qu'il eût pris les devants, c'était déjà beaucoup. Ils restaient l'un devant l'autre, gênés, dans cette rencontre incomplète. Aline, inconsciemment, vint à leur secours :

— Viens, dit-elle à sa tante, je veux…

— Qu'est-ce qu'elle veut, cette petite ? se hâta de demander Angèle pour sortir d'embarras.

— La chambre de maman.

Lina était venue à la Ratière. Elle y avait logé à diverses reprises et Aline s'en souvenait. Elle pensait donc à sa mère plus souvent qu'elle n'en parlait. Et comme Joachim Hamel demeurait en arrière, elle le prit sous sa protection :

— Tu peux venir aussi.

Elle lui signifiait par là qu'elle ne l'abandonnait pas pour sa tante Angèle bien que celle-ci fût une femme et même une *zolie* femme. Elle l'admettait dans leur intimité. Mais il les laissa s'éloigner. Il réfléchissait et il avait besoin de réfléchir. Cette démarche ne témoignait-elle pas d'une coupable indulgence ? Là même, sous ses yeux, son gendre avait été bafoué par ses deux filles complices. Cette maison familiale, qui aurait dû être respectée, avait abrité une liaison

adultère. Et cependant il était là. Avait-il donc perdu son autorité et aliéné son jugement ?

Oui, sans doute, Jésus avait pardonné à la faiblesse des femmes, et même trois fois. Il avait relevé la Samaritaine, la femme adultère et Madeleine. Mais il n'était ni époux, ni père. Et par surcroît il était Dieu. Précisément, il était Dieu, c'est-à-dire qu'il voyait au fond des cœurs ce que ne voient pas les hommes. Qu'y avait-il donc au fond de ces cœurs de femmes ? Toujours cette recherche sans fin et sans succès du mystérieux amour. Angèle n'avait pas été heureuse dans le mariage, mais fallait-il qu'elle y fût heureuse ? Qui donc était heureux et pourquoi cette vaine poursuite du bonheur ?

Il ne resterait pas une minute de plus et il enverrait Agnès à la Ratière afin qu'elle s'occupât de l'enfant… Aline ne pouvait décidément pas être confiée à une femme sans scrupules et sans fidélité. Déjà il redescendait les marches quand Angèle le rejoignit en courant :

— Père, vous partez ?

— Mais, oui.

— Vous êtes fatigué. Il fait chaud. Il faut vous reposer. Le dîner sera prêt bientôt. Je m'en occuperai avec Josette. Vous redescendrez à Chambéry plus tard, quand la chaleur sera tout à fait tombée. Nous vous accompagnerons jusqu'au village. Ou même j'enverrai le fermier avec sa bicyclette prévenir Agnès que vous ne redescendrez que demain matin. Votre chambre sera vite prête. Je vous en prie, restez.

À lui aussi elle disait de rester. De ses beaux yeux, si beaux que leur regard était plus éloquent que toutes les paroles – mais il n'était pas sensible à l'éloquence – elle le suppliait. Il eut un geste de défense afin de lui résister, mais Aline, de son pas balancé, était déjà là.

— Grand-père veut s'en aller, l'informa sa tante, pensant bien trouver une alliée.

— Oh ! pas tout de suite, déclara l'enfant. Tante Angèle est trop gentille. Et il y aura des œufs à la coque.

Son ton était péremptoire. Elle prenait l'habitude d'être obéie. Il resta. Sa fille lui voulut montrer le parc où elle entreprenait quelques améliorations. Elle avait beaucoup de temps libre : il fallait bien s'occuper. Il la daigna louer de son activité.

— J'ai mis des fleurs, confessa-t-elle en rougissant comme si elle avait commis un péché, car elle savait sa haine ou son mépris de tout ornement.

À sa profonde surprise elle reçut cette approbation :

— Tu as bien fait.

Dans la maison, il s'arrêta devant la bibliothèque. Elle n'était guère composée que de romans anglais ou italiens :

— C'était la bibliothèque de Lina, expliqua-t-elle.

Il lut les titres de quelques-uns de ces ouvrages qu'il ne connaissait pas :

— De quoi y est-il question ? demanda-t-il à Angèle, non sans une moue dégoûtée.

Elle répondit en s'efforçant de sourire :

— D'amour.

Cette fois il la regarda en face :

— Il faut laisser tout cela.

Elle murmura en détournant la tête :

— J'ai laissé tout cela, père.

C'était l'aveu, non du repentir, mais de son sacrifice. Ne devait-il pas s'en contenter ? N'était-ce pas le sacrifice le plus douloureux ? Comme elle avait détourné la tête, il ne vit pas les larmes de sa fille. Il n'avait même pas vu les siennes au cimetière. S'attendrir, c'était s'affaiblir.

À table, comme il s'attardait avec complaisance à regarder manger de bon appétit la petite Aline, voici qu'Angèle éclata tout à coup en sanglots. C'était surprenant et inexplicable. Cependant, au lieu de s'énerver, il eut l'intuition de quelque chose de grave, de profond, d'intime. Après le dîner, il la pressa de s'expliquer. Elle refusa, mais il insista. Alors elle soupira :

— Vous ne m'avez jamais regardée comme ça.

Brusquement il comprit la sensibilité, le cœur de sa fille. Il posa la main sur ses cheveux. Ce fut la seule révélation de son remords soudain, de son pardon. Et dans une tardive douceur filiale elle s'en contenta.

Au retour, la tendre lumière de ces soirs d'août qui se prolongent indéfiniment restituait aux collines de Saint-Cassin, de Montagnole, de Jacob Belle-Combette leur charme et leur dessin. Les clochers donnaient un sens religieux aux villages disséminés. Au-dessus de ces premiers plans les montagnes lointaines se dressaient, et spécialement l'arête rocheuse et dure du Granier. Sur leurs cimes traînaient de ces longs nuages roses qui le matin annoncent la pluie, mais qui dans le crépuscule ne sont que des gerbes de fleurs répandues dans le ciel. Et, pour la première fois peut-être, Joachim Hamel, sur le chemin où il

marchait seul dans la direction de la ville – sa fille et sa petite-fille l'avaient quitté devant la croix du carrefour – se sentait une envie de paix devant la beauté calme du paysage.

Agnès l'attendait, inquiète de la rencontre avec Angèle. La double course avait dû le fatiguer.

— Nous irons les rejoindre bientôt, lui dit-il.

Tout s'était donc bien passé. Mais pourquoi la regardait-il avec des yeux presque aimables, avec des yeux paternels ? Il s'efforçait de la regarder comme il regardait Aline, puisque cela fait plaisir aux femmes…

XIV

« IL ENVERRAIT PLUTÔT UN ANGE… »

Le directeur de la prison fit entrer dans son cabinet Joachim Hamel et sa fille Agnès. Le jour était à peine levé : il se lève déjà tard au début d'octobre.

Ils venaient attendre Pascal libéré. Or Agnès redoutait cette rencontre. Elle savait par ses visites régulières au prisonnier le travail intérieur qui avait détourné son frère de leur père, mais elle ignorait encore où ce travail intérieur avait abouti.

— Père, murmura-t-elle timidement avant que Pascal arrivât, il a beaucoup souffert. La mort de sa femme a été pour lui un si grand malheur. Vous vous en souviendrez.

Il comprit ce qu'elle voulait dire. Mais pourquoi n'avait-elle pas confiance en lui ?

— Sois tranquille, répondit-il simplement.

Et quand le condamné libéré parut, ce fut son père qui vint à lui :

— Nous sommes tous coupables, lui dit-il en l'embrassant pour la première fois depuis combien d'années ! Il n'y a que Dieu. Dieu et sa grâce.

Cette grâce leur avait-elle été refusée ?

Ils l'emmenèrent à l'appartement de la rue Métropole où il pourrait revêtir un costume de deuil, où il se reposerait avant de monter en voiture à la Ratière. Là, il retrouverait sa fille et sa sœur Angèle – Angèle à la veille de rejoindre son mari à Lyon. Mais il avait un autre projet.

Ce projet, c'était un voyage à la Grande-Chartreuse dont il avait pris l'engagement dans sa cellule comme il revenait sur son passé. La condamnation pour ses détournements d'ailleurs remboursés l'avait moins affecté que la mort de Lina qu'il s'accusait d'avoir tuée à distance, et c'était le crime qu'il désirait d'expier.

Il partit le lendemain, par Saint-Laurent-du-Pont et le Désert dont les bois épais longent le Guiers-Mort qui roule ses eaux vertes au fond du ravin. C'était une de ces journées d'automne qui sont d'une beauté ineffable, spécialement en forêt à cause des feuillages qui prennent des

tons d’or, de tous les ors, de l’or paille des bouleaux à l’or couleur de rouille des chênes. En Chartreuse, les hêtres dépassent encore l’éclat de toutes ces dorures par la pourpre sanglante dont ils se revêtent. Au-dessus du monastère, les rochers du Grand-Som, dont la blancheur ressortait parmi ces teintes pareilles à une immense tapisserie déployée, semblaient déjà recouverts par la neige, et le regard étonné les quitte pour chercher plus haut encore le ciel d’un bleu profond, d’un bleu d’Italie.

Pascal voulut visiter le couvent, bien qu’il le connût déjà. Il se fit montrer une cellule inhabitée, une de ces cellules de Chartreux qui se composent de toute une maisonnette avec la chambre, l’oratoire, la table de travail intellectuel et de méditation, le bûcher pour le travail manuel et le jardinet. Par les étroites fenêtres, la montagne hérissée de sapins avance son visage sévère – sévère mais non pas hostile.

Il s’attarda enfin dans le cimetière. Sur les croix de pierre ou de bois aucun nom n’est inscrit. Les tombes n’ont pas gardé le souvenir des morts. C’est la dernière solitude, l’éternelle, après celle du vallon et celle du cloître. Cependant, par quelle tolérance ? au bord du champ funèbre un rosier blanc avait fleuri. Il offrait encore une dernière rose, menacée par la fraîcheur de la saison, comme le suprême souvenir de la vie.

Après s’être recueilli dans la chapelle, Pascal demanda audience au Prieur. Dom Miguel le garda longtemps avec lui. Sans doute reçut-il sa confession. Quand Pascal se retira, il était décidé à revenir pour toujours. Aline ne le retiendrait pas, non plus que la petite rose du cimetière ne suffisait à détourner de la mort. À quoi bon rester pour elle dans le monde ? Il n’était plus qu’une épave. Sa condamnation l’écartait désormais de toute profession libérale et il n’était pas apte à en exercer une autre. S’expatrier ? Le ressort de l’action était brisé en lui. La vue de sa fille lui rappellerait sans cesse le mortel chagrin de ses jours : avoir aimé sa femme avec une sorte d’adoration tout en s’abandonnant aux plus basses liaisons, à la luxure même. De cette luxure était-il assuré de s’être débarrassé à jamais, s’il ne mettait entre elle et lui les murs du monastère, plus épais et plus sûrs que ceux d’une prison ? Non, non, mieux valait chercher une retraite où il rachèterait ses fautes, tandis qu’il confierait l’enfant à sa sœur Angèle qui avait perdu son fils et qui retrouverait avec joie cette maternité. Félix, son beau-frère, par amour pour elle, – car il ne savait rien de leur drame conjugal, rien qu’une vague allusion d’Angèle qu’il n’avait pu prendre au sérieux parce qu’il n’en avait plus été question – accepterait la petite à son foyer. Peut-être un jour, plus tard, conquis par l’enfant, l’adopteraient-ils. Peut-être lui donneraient-ils leur nom au lieu de son nom maintenant taché. La séparation d’avec Aline serait son dernier

renoncement. Il aurait le courage de se l'imposer, puisque son examen intérieur l'amenait à constater son infériorité paternelle. Tel était le travail secret accompli en lui pendant les trois mois de son emprisonnement. Telle était la cause de son voyage à la Grande-Chartreuse où il retournerait s'ensevelir dès que ses affaires de la terre seraient réglées.

Quand il en revint, il trouva son père dans le cabinet de travail du petit appartement de la rue Métropole. Un paysan était assis auprès de l'avocat. Tous deux se penchaient sur un plan de l'ancien cadastre pour examiner un droit de passage, objet du litige. Agnès entra sans qu'on eût entendu la porte s'ouvrir, et de son pas feutré elle traversa la pièce pour remettre une bûche au feu près de s'éteindre. Mais, dès qu'elle fut sortie, Joachim Hamel qui avait feint de ne pas la voir se leva et retira la bûche du foyer. Les premiers froids étaient venus, mais dur à lui-même, il ne voulait pas se chauffer, sauf la première flambée du matin. Ne devait-on pas s'accoutumer à la pauvreté ? Pascal avait observé le manège sans rien dire. Puis, quand le client se fut retiré, il mit son père au courant de sa décision.

Le vieillard l'écouta et ne souleva aucune objection. Pascal, ce Pascal qu'il avait toujours traité de haut, et plus encore depuis sa faute et sa condamnation, qu'il avait tout de même daigné embrasser à sa sortie de prison à cause du retour qu'il avait fait sur lui-même et sur sa vie paternelle, le dépassait donc sur le chemin intérieur qui mène au repentir, qui mène à Dieu. Mais le dépassait-il aussi en inhumanité ? Était-ce donc à lui-même de plaider la cause de la petite Aline ? Après un long silence, il tenta de la plaider. Son fils lui donna ses raisons.

— Tu ne l'as pas encore revue, lui répondit-il. Quand tu l'auras revue, tu ne pourras pas t'en aller.

Pascal considéra son père avec une surprise nouvelle, son père maintenant sensible à la grâce d'un enfant.

— Peut-être, dit-il alors, ne devrais-je pas la revoir.

— Es-tu si décidé ?

— Oui. J'espère même qu'un jour elle quittera mon nom.

— Notre nom.

C'était le rappel de la flétrissure. Des années de probité et même de grandeur, des générations d'honnêtes gens ne compensaient-elles donc pas un coupable dans la dynastie familiale ? Aucune allusion ne pouvait être plus cruelle.

— Mieux vaut partir alors sans regarder en arrière, prononça le vieillard.

Mais cette fois ce fut Pascal qui objecta :

— Elle est le dernier souvenir de Lina. J'aurais voulu…

— Elle est elle-même. Il faut s'occuper d'elle.

— Je ne saurais pas. Je ne saurais plus. Je ne l'ai jamais su. Je ne me suis occupé que de ma femme et…

Il n'acheva pas. Il n'osa pas achever : et des femmes. Mais il reprit :

— Sait-elle que j'ai été condamné, que je suis libéré ?

— Elle ne sait rien.

— Sait-elle que je suis revenu ?

— Pas encore.

— Qu'elle l'ignore donc. Plus tard elle comprendra que je suis à Dieu. Elle comprendra. Elle me pardonnera. Elle me pardonnera pour sa mère aussi. Vous voyez bien, père, que je dois expier, même si je m'arrache le cœur. Je suis si faible, vous le savez. J'ai besoin de Dieu.

— Il est partout.

— Pas pour moi. Pas pour nous.

— Pourquoi dis-tu, Pascal : pas pour nous ?

— Oh ! père, si j'ose maintenant parler devant vous, ne croyez pas que j'ai perdu le respect. Je suis déjà loin.

— Parle, insista, mais doucement, le vieillard.

— J'ai besoin d'un autre Dieu que le vôtre.

— Il n'y en a qu'un.

— Il n'y en a qu'un, mais il a deux faces, l'une de crainte, l'autre d'amour. Le vôtre m'a toujours fait peur, comme…

— Oui, comme moi, n'est-ce pas ?

Avant la petite Aline, il avait communiqué cette même peur à son fils et à ses filles. Cependant il s'était levé en prononçant ces derniers mots. Il parut en proie à un grand débat intime. Puis il s'approcha de son fils et, ne pouvant s'humilier davantage, il lui dit de tout près :

— Écoute, Pascal. Avant de partir pour la Grande-Chartreuse, veux-tu me pardonner ?

C'était si inattendu que Pascal en tressaillit de la tête aux pieds. Puis des larmes jaillirent de ses yeux.

— Oh ! père, essaya-t-il de protester.

— Tu sais très bien, reprit Joachim Hamel, pourquoi je te le demande. Partiras-tu sans me donner la paix que j'ai perdue ?

— Père, je vous ai pardonné le jour où je me suis décidé en prison pour le cloître.

— Et si j’allais y prendre ta place, resterais-tu près de ta fille ? J’ai peut-être plus de fautes que toi à expier.

— Nos fautes ne sont pas les mêmes. Elles ne peuvent pas se comparer. Les vôtres sont de trop de force et les miennes de trop de faiblesse. Vous avez pu vous tromper de bonne foi. Moi, je me suis enfoncé et je me suis vu m’enfoncer.

Mais le vieillard n’admettait pas cette différence :

— Écoute encore, Pascal. J’ai plaidé bien des procès en séparation. Non pas en divorce, car je n’admets pas le divorce malgré la loi. Eh bien ! je n’ai jamais vu que tous les torts fussent d’un seul côté. Seulement il arrive le plus souvent que les torts apparents aient été causés par des torts cachés. C’est ainsi que j’ai ma part, ma grande part, dans ton erreur, dans celle d’Angèle.

— Angèle ?

C’était vrai : Pascal ignorait la passion coupable de sa sœur. Il avait pu seulement croire, à une phrase d’Angèle le visitant dans sa prison, à l’un de ces désaccords sans importance qui divisent momentanément les ménages et aboutissent bientôt aux réconciliations. Mieux valait le laisser dans cette ignorance, puisqu’il avait résolu de lui confier Aline. Lui confier Aline ? Voici que Joachim Hamel acceptait maintenant qu’Angèle fût chargée de l’enfant. Voici qu’il pliait devant la vie, comme les roseaux sous le vent qui s’inclinent mais qui se redressent. Voici qu’il admettait que le mal n’est pas irrémédiable et qu’on n’est pas indigne parce qu’on a péché si l’on n’a pas coupé les ponts qui nous relient à l’autre rive. Et il esquissa un geste vague :

— Oh ! une chose de rien.

Une chose de rien ! L’adultère et le mensonge ! Il devenait le complice de ce qui s’était passé dans le salon de la Ratière où les deux sœurs s’étaient entendues pour organiser la mise en scène. L’attention de Pascal n’était pas éveillée. Il ne demanda aucune explication. Il vanta au contraire le choix d’Angèle qui serait aisément pour la petite une seconde mère. Elle était si agréable à regarder ! Avant la mort de son fils, elle était même presque gaie et le redeviendrait. Son mari l’admirait et ne la contrariait jamais.

Le vieillard écoutait Pascal sans le contredire. La beauté servait donc à répandre la lumière et la joie : il ne fallait pas l’amoindrir ni la dédaigner. Elle exerçait une action de bienfaisance et les enfants s’y complaisaient. Ne fallait-il pas, selon l’Évangile, devenir semblable aux enfants ?

— Et Agnès ? dit-il pourtant.

— Agnès ? Elle a connu mon secret avant vous, père. Elle l’a connu

la veille de mon voyage à la Grande-Chartreuse. En échange, elle m'a donné le sien.

— Le sien ?

— Je peux bien vous le révéler. Un jour, plus tard, elle a sa place marquée au couvent de la Visitation.

— Plus tard ? Pourquoi plus tard ?

— Elle n'est pas pressée.

— Je comprends : après ma mort.

Ainsi Agnès se consacrait-elle à lui avant de se consacrer à Dieu, et il ne s'en était pas rendu compte. Elle aussi, il l'avait traitée de haut et quasi dédaignée, comme une ombre qui glissait dans la maison et ne méritait pas qu'on s'attardât à mesurer ses travaux domestiques.

— Bien, Pascal, conclut-il, il sera fait selon ta volonté.

Le lendemain du départ définitif de Pascal pour la Grande-Chartreuse, Joachim Hamel et sa fille Agnès s'en furent déjeuner à la Ratière. Angèle devait repartir pour Lyon où son mari la suppliait de revenir. Elle préparerait celui-ci à recevoir Aline, à l'adopter, à l'aimer. Elle le préparerait en venant à lui malgré la passion qui la tourmentait encore bien qu'elle l'eût écartée pour toujours, et à la lecture de ses lettres elle ne pouvait ignorer le désir qui s'était emparé de Félix depuis qu'il avait cru la perdre. C'était pour elle un déchirement intérieur. Son amant ne lui avait-il pas annoncé que la vie était plus forte que l'amour ? Certes, on ne résistait pas à la vie, elle ne résisterait pas à la vie, mais elle ne pouvait abolir cet amour qui désormais ne serait plus que le secret de son cœur. Un secours lui était pourtant venu dans sa détresse : cette enfant charmante et sensible qui remplacerait son fils, Aline qu'elle viendrait chercher rue Métropole dès que la réconciliation conjugale serait accomplie.

Le soleil d'octobre, si doux en Savoie, favorisait la promenade du père et de la fille. Personne ne les avait jamais vus se promener ensemble. Décidément il y avait quelque chose de changé chez ces Hamel qu'on préférait dans leur infortune et envers qui maintenant chacun s'empressait.

Dès qu'elle les aperçut d'une fenêtre, Aline descendit en courant à leur rencontre. À la grille même elle prit possession de son grand-père comme s'il lui appartenait. Elle lui montra, devant le perron, un parterre de salvias qui faisaient une tache rouge éclatante, et dans le parc une bordure de rosiers. Sur quoi, elle lui confia :

— Il y aura des roses sur la table.

Et le vieillard s'extasiait, lui qui avait tant méprisé Lina de se

vautrer dans la musique et les fleurs. La musique et les fleurs : quel tour lui jouait le destin ! Mais il ne résistait plus, il n'imposait plus son impérieux pouvoir, il acceptait et, depuis qu'il acceptait, la détente intérieure qui s'accomplissait en lui le soulageait d'un poids qu'il avait toujours traîné.

Angèle parut enfin. Elle avait pleuré, et ses yeux portaient encore la meurtrissure des larmes. Son visage en subissait une altération qui le rendait plus émouvant sans trop l'atteindre dans sa beauté. Belle, elle l'était vraiment de tout le corps mûri que la robe légère, une claire robe d'été – n'étaient-ce pas les derniers beaux jours ? – moulait dans ses proportions épanouies comme ces beaux fruits entr'ouverts ou ces roses éclatées. Elle l'était encore dans la démarche balancée, dans tout cet ensemble qui l'apparentait à la saison, aux feuillages dorés des arbres du parc, aux vapeurs bleutées appuyées à peine sur les collines, à tout ce velours de l'automne qui caresse les lignes et qui s'attendrit sur tout ce qui va passer et qui, avant de passer, resplendit.

Son père la vit venir dans l'allée avec complaisance. Tout ressentiment contre elle était donc tombé ? Déjà l'enfant l'avait quitté pour rejoindre sa nouvelle maman. L'accord était conclu entre elles. Deux mois de vie commune l'avaient scellé. Pascal avait été bon prophète.

Le déjeuner fût bientôt devenu un triste repas d'adieu sans les demandes et les réponses d'Aline. Il y avait un surtout de roses, comme elle l'avait annoncé, et il y avait un poulet, don de Josette la fermière.

Avant de repartir pour Chambéry, Joachim Hamel s'approcha d'Angèle. Comment lui manifester le changement qui s'était opéré en lui ? Il n'était pas expert dans les démonstrations d'amitié. Il ne trouva que ces deux mots :

— Petite Angèle.

Mais ces deux mots, il ne les avait jamais prononcés. Elle leva sur lui ses yeux meurtris, ses beaux yeux qui l'interrogèrent et aussitôt se voilèrent. Alors elle s'appuya à la poitrine paternelle. C'était aussi un geste qu'elle ne s'était jamais permis. Et il lui dit simplement :

— Tu seras courageuse.

— Oui, promit-elle.

Puis il fit un retour sur le passé :

— Vous trois aussi, vous aviez perdu votre mère. Je n'ai pas su vous aimer.

— Si, père, maintenant…

Aline attendait impatiemment que sa tante Angèle, partie pour

Lyon, vînt la chercher dans l'appartement de la rue Métropole où sa plus grande distraction était de pénétrer sans permission dans le cabinet de travail de son grand-père.

Joachim Hamel achevait de donner une consultation à un paysan. Il ne prit pas garde tout d'abord à la présence de l'enfant. Après elle, ce fut Agnès qui ouvrit la porte. On entrait donc chez lui comme dans un moulin ! Celle-ci, comme elle l'avait déjà essayé tant de fois, remit une bûche au feu qui se mourait. Le froid augmentait avec le mauvais temps et l'humidité. N'avait-elle pas assumé la charge de veiller sur son père ? Il la vit sortir et se leva à son habitude pour retirer le bois du foyer, car il saurait supporter la rigueur de la saison et les clients qu'il recevait étaient presque exclusivement des villageois accoutumés au manque de confort. Debout il réfléchit et laissa le feu reprendre, non pour lui, mais pour Agnès qui le désirait. Peu à peu il se soumettait. Il aperçut alors la petite fille qui fourrageait dans sa caisse à papier :

— Que fais-tu là ?

— Je m'amuse.

Il l'admira dans sa désinvolture et il lui demanda :

— Tu n'as donc plus peur de moi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es *zoli.*

Cette épithète inattendue cadrait si peu avec son visage grave qu'il se mit à rire. À rire réellement, et non pas du bout des lèvres. À rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis combien d'années ? Mais avait-il jamais ri ? Après avoir découvert ses enfants, après avoir découvert les larmes, voici qu'il découvrait le rire. La petite le regardait avec un tel étonnement qu'elle éclata de rire elle aussi. Elle disparut subitement et revint avec une boîte à musique que sa tante Angèle lui avait donnée et qui était surmontée d'une poupée. La poupée dansait quand on avait tourné la clé et déclenché l'instrument. Puisque grand-père riait, on pouvait bien jouer avec lui. Et le cabinet de travail s'emplit d'une valse italienne aux sons grêles mais distincts.

Le paysan s'était levé à son tour pour prendre congé, la consultation étant terminée.

— Qu'est-ce que je vous dois, monsieur l'avocat ? demanda-t-il.

— Trente sols, déclara le vieillard.

C'était le prix d'avant l'annexion de la Savoie à la France, le prix convenu au temps de sa jeunesse, il y avait un demi-siècle. N'était-il

pas revenu au temps de sa jeunesse puisqu'il riait ? Ne retrouvait-il pas la clarté de cette jeunesse qu'il avait ignorée ? L'homme des champs se hâta de profiter de cette méprise favorable et s'en alla.

Entendant le bruit inopiné que faisaient le grand-père et la petite-fille, Agnès inquiète frappa à la porte. Introduite, elle les vit qui riaient ensemble devant un beau feu clair en écoutant la musique et suivant les ébats de la danseuse sur le couvercle.

— Tu peux rester, lui dit son père. Bientôt tu seras libre, toi aussi.

Il pensait à sa mort qui la libérerait du dévouement filial, mais il y pensait sans angoisse puisque Dieu n'était plus le Dieu de crainte, ou pas seulement le Dieu de crainte, puisqu'il était surtout le Dieu d'amour, le Dieu « qui ne laisse pas errer jusqu'à la fin ceux qui, le cherchant dans la bonne foi de leur cœur, ne l'ont pas trouvé. Il enverrait plutôt un Ange… ».

Sous la tempête, les roseaux pliés s'étaient redressés. Mais sur le chêne foudroyé battait des ailes et chantait un oiseau…

Le Maupas, août-octobre 1933.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro

1 V. *les Roquevillard* et *la Peur de vivre.*